

Le Samedi

VOL. X. No 29
MONTREAL, 17 DECEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

VOICI L'HIVER



LA PREMIERE NEIGE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

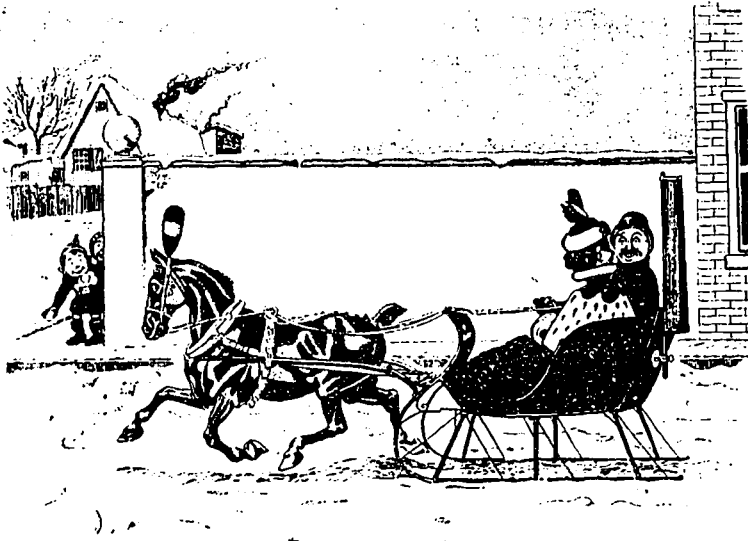
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 DÉCEMBRE 1898

UNE CONFORTABLE INVENTION



I
La belle Anna.—Quelle drôle de machine avez-vous donc fait poser derrière votre sleigh, monsieur l'indésirable?

GERBE DE PENSÉES

La solitude est une amie qu'on adore quand on la connaît bien.

x

Les femmes admirent la franchise, comme les poltrons admirent le courage.

x

Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui veulent tout savoir et ne rien payer.

x

Les impressions les plus vives et les plus intenses subissent une décoloration progressive.

x

Le bonheur ou le malheur des hommes dépend beaucoup de leur façon d'envisager les choses.

x

La mesure du temps est arbitraire; il y a des heures bien longues et des journées bien rapides.

x

Il faut traiter les hommes comme les enfants, qu'on instruit par surprise en mettant l'alphabet dans une boîte de joujoux.

x

Les vieux serviteurs tant vantés, qui naissent et mouraient au service de leurs maîtres, ont bien eu quelque raison d'intérêt pour y roster.

x

Comme un instrument dont les cordes se détendent après des vibrations violentes, l'âme humaine s'apaise à la suite des crises qui l'ont bouleversée.

x

C'est le sort de tous les événements trop attendus: on escompte les émotions, et l'indifférence qui les suit vient de la curiosité qui les précède; toute passion satisfaite amène la lassitude.

x

La mer est l'étendue en mouvement; la montagne est la mer solide, et son immobilité n'est qu'apparente. Le soleil, les teintes du ciel, les nuages, tous les jeux de l'ombre et de la lumière sur les rochers et les arbres, lui donnent les aspects les plus variés, la couleur et la vie.

CHARLES JOLLET.

PAS LA MÊME CHOSE

M. Pascommode.—Ne vous ai-je pas dit, l'autre jour, jeune homme, de ne plus revenir ici?

Le jeune homme (tremblant).—Oui, m'sieu. Mais aujourd'hui je ne suis pas venu pour voir Mlle Emma. Je viens collecter votre compte de gaz.

M. Pascommode (considérablement adouci).—Oh! je vous demande mille pardons, monsieur. Veuillez donc repasser dans une huitaine, s'il vous plaît!

SON BUT

Il y a quelques jours, un vieux monsieur, descendant la rue St-Laurent, observa un gamin qui, après avoir placé une grosse pomme sur la fenêtre d'un magasin, s'était retiré de quelques pas. Le vieux monsieur, intrigué, vint trouver le gamin et lui dit:

—Pourquoi as-tu mis cette pomme là? C'est mal! Quelque pauvre petit garçon sera tenté de la voler.

—C'est ce que je veux, répondit le gamin. Je l'ai creusé et rempli de moutarde.

QUOI FAIRE

M. Bonenfant (que sa femme a réussi à emmener dans les magasins avec elle).—Ma chère, je crois que cette étoffe te ferait une jolie toilette.

Mme Bonenfant.—Oh! non. Ce n'est pas porté du tout.

M. Bonenfant.—Prends celle-ci alors!

Mme Bonenfant.—Encore moins! Tout le monde en porte.

IL POUVAIT ATTENDRE

Le père.—Jeune homme, je crois que vous vous trompez. Ma fille n'aura pas un centin de moi avant ma mort.

Le jeune homme.—Oh! c'est correct. J'ai assez d'économies pour que nous puissions attendre quelques années.

IL NE POUVAIT FAIRE MIEUX

Le maître.—Quoi, Bob! Tu t'es encore battu? Je t'ai déjà dit pourtant que lorsqu'on te frapperait sur une joue tu devrais présenter l'autre.

Bob.—Oui, m'sieu, mais, le sale animal, il m'a frappé sur le nez et je n'en ai qu'un.

CE DONT ELLE SE PLAIGNAIT

La sœur aînée (faisant prendre une médecine à sa petite sœur).—Allons Clara, prend ta poudre comme une bonne petite fille. Tu ne m'as jamais entendu me plaindre pour une semblable bagatelle.

Clara (pleurnichant).—Je ne me plaindrais pas, moi non plus, s'il s'agissait de me mettre la poudre sur la figure. C'est pas la même chose que de me la faire avaler.

AU KLONDYKE

Le rédacteur de l'Echo du Yukon.—Pourquoi n'avez-vous pas envoyé le pigeon voyageur avec les nouvelles, tel qu'il avait été convenu?

Le reporter.—Je n'ai pas pu. J'avais tellement faim que j'ai été obligé de manger le pigeon.

L'EXPLICATION

Rouleau.—Son amour pour elle n'a fait qu'augmenter, après son mariage.

Bouleau.—Alors, ils doivent être très heureux ensemble?

Rouleau.—Non; d'abord ils ne sont pas ensemble du tout; elle a épousé un autre homme.

RIEN DU TOUT

Mme Veuvette (indignée).—Ne me parlez pas des compagnies d'assurances! Elles ne valent rien du tout. Ainsi, quelques jours avant la mort de mon pauvre mari, j'avais envoyé un mot à la "Profitable", demandant d'assurer sa vie, et les gredins, il me l'ont refusé.

UNE CONFORTABLE INVENTION — (Suite et fin)



II
M. l'Indésirable (tirant la ficelle de sa machine au moment où les boules de neige commencent à pleuvoir).—Je vous assure, que c'est très commode, mademoiselle Anna; ce n'est pas la première fois que je sors en sleigh, allez.

UN HOMME ÉPATÉ



L'amoureux (qui s'enquit avec sa fiancée). — Comment... vous ne me chargez rien... pour notre voyage ?
Le cocher — Non, monsieur ; je suis un honnête homme et ne fais pas payer deux fois. Le père de la jeune fille me paie, c'est suffisant, je puis même vous ramener après, si vous le désirez, pour recevoir la bénédiction.
Un qui a été épaté, c'est l'amoureux. Il y avait de quoi.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DDXVI

OU VONT-ILS

Ils vont, beaux amoureux, côte à côte en silence,
 Les yeux baissés à terre, et la main dans la main.
 Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin,
 Et que la nuit s'abat sur la forêt immense.

Où vont-ils ? Où le cœur les conduit, sans défense,
 Impatients et doux sous l'aiguillon divin :
 Lui, du désir d'oser tout ému dans son sein ;
 Elle, tremblant qu'il n'ose et se livrant d'avance.

Ils n'ont rien dit encore, et tout est dit entre eux ;
 — La nature est discrète, enfants, soyez heureux ;
 Et toi, barde de Cè, souris, vieux Théocrite !

Vois, ton drame d'amour dure éternellement ;
 C'est, depuis deux mille ans, la seule page écrite
 Ou le temps ait passé sans aucun changement.

JOSÉPHIN SOULARY.

INSTANTANÉS

LXXIII
 LACS D'ÉCOSSE

Entre le Ben-An et le Ben-Venue s'étend le lac de Katrine.
 Katrine, en gaélique, signifie héros.
 La tête du Ben-An est constamment sillonnée par la foudre.
 Le front altier du Ben-Venue semble haché de cicatrices profondes.
 Le mystère fait le charme du lac de Katrine.
 Il court, fait, se dérobe, derrière les îles dont il est semé, les promontoires qui limitent ses contours ; chaque crique, chaque anse, dissimulant la nappe glauque de ses eaux, se flètent les cimes découpées des montagnes.
 Ces montagnes, on dirait des cités féodales, crénelées et cerclées d'impugnables murailles ; des villes surmontées de coupôles, des flèches d'églises semblant percer la nue.
 Ici, une gorge boisée, une confuse masse de rochers envahis par une luxuriante et sauvage végétation.
 Là, une ligne de rocs, terribles, menaçants figurant, des chevaux de frise, avant-garde farouche du Ben-An et du Ben-Venue qui, de là haut, surveillent le lac.
 Ces eaux glauques qui s'étendent, disparaissent pour reparaître un peu plus loin, c'est le lac de Katrine.
 Katrine, en gaélique, signifie héros.

Que de souvenirs réveillent cette "région hérissée" choisie pour cadre, par Sir Walter Scott, à ses attachants romans de Rob Roy et de la Dame du Lac !

Voici l'île de Inch Murrin, sauvage repaire des anciens earls de Lennox ! Inch-Inch, dont le nom est devenu le cri de guerre du clan des Buchanans !

Pulpit Rock, où un rocher sert d'autel au pasteur et où les fidèles, agenouillés, n'ont pour toit que la voûte du ciel !

Inch-Moan ; Inch-Crim, l'île rondo ; Inch Carl-lack, l'île des femmes.

Près d'Inversnaid, s'ouvre la caverno où Rob-Roy enfermait ses prisonniers.

Proche le village de Luss est la résidence des Colquhouns, reportant l'esprit à cette terrible lutte, qui dura de 1590 à 1725, entre les Colquhouns et les Mac-Grégors.

C'est la tête du Drummond placée sur la table d'une ferme, un morceau de pain entre ses lèvres exsangues. C'est la grange de la vallée de Leven où quatre vingt enfants furent brûlés vifs.

Lessoixante veuves des Colquhouns massacrés dans une embuscade des Mac-Grégors, habillées de noir, montées sur des chevaux blancs et portant, au bout de longues

perches, les chemises sanglantes des guerriers morts, allant demander vengeance au roi Jacques VI.

Comme à chaque pas, sur cette terre classique des légendes, le roman se mêle à la réalité !

Quelle évocation de surnaturel dans ces bruyères, ces bois sombres, ces rochers incultes ; sur les bords de ces lacs mystérieux ; parmi ces ruines de forteresses.

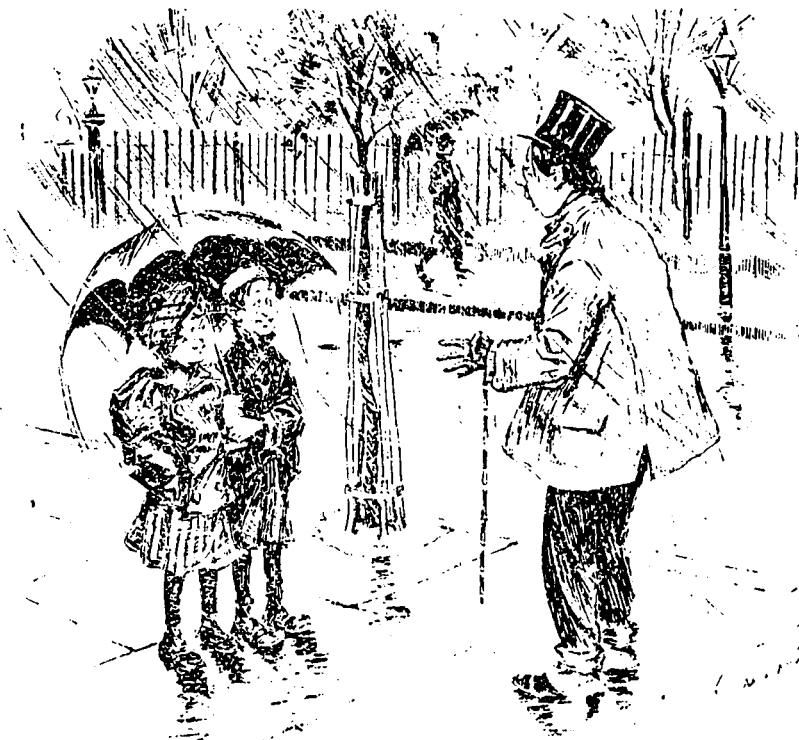
Est-ce l'histoire ? Est-ce la fiction que cette dantesque figure du vieux barde évoqué par le poète ?

— Ossian, cher Ossian, toi dont le bouclier d'airain retentissait naguère sous le bruit des claymores de tes ennemis.

C'est entre le Ben-An et le Ben-Venue que s'étend le lac de Katrine.
 Katrine, en gaélique, signifie héros,

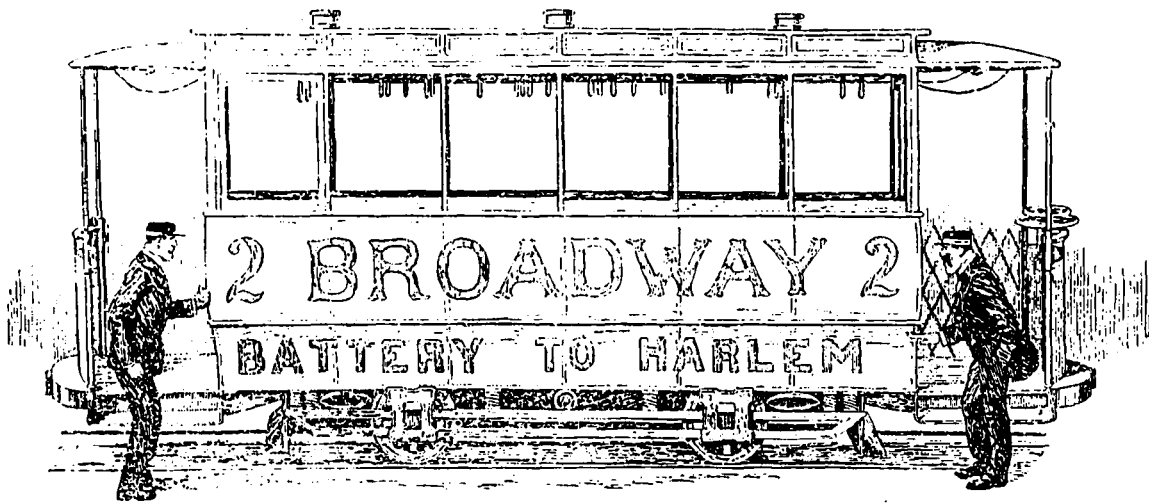
SILVIO.

IL VOULAIT SAVOIR



Jimmy. — Monsieur, c'est ma petite sœur qui veut savoir si vous avez oublié votre parapluie, ou si c'est que vous n'êtes pas assez fin pour vous apercevoir qu'il pleut ?

SUR BROADWAY AVENUE



I
Le conducteur (à son ami le moterman). — Tu sais, quand je sonnerai la cloche trois fois, ça sera pour tasser les passagers.

LES SATISFactions

Le cousin Marius est mort
L'autre jour, subissant le sort
De toute créature humaine
Qui part quand le bon Dieu l'emmena.
Grandes sont nos afflictions...
Mais, en cette triste aventure,
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

Il s'est éteint bien gentiment
Dans le petit appartement
Qu'il avait sur la Canebière,
Nous l'avons mis dans une bière
De très justes proportions,
En bon bois, d'essence très dure...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

A peine le décès connu,
Par la poste nous est venu
Un torrent de condoléances,
Nos plus lointaines connaissances,

Nos plus vagues relations
Nous couvraient de littérature...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

A l'église, où l'on s'est tassé,
Tout s'est rapidement passé ;
Pas plus — avec le cimetière
Montre à la main, d'une heure entière.
A midi juste nous étions
Chez nous, devant une friture...
Nous avons eu, je vous le jure,
Toutes les satisfactions...

Enfin d'aujourd'hui nous savons
Que la fabrique de savons
Par testament nous est donnée...
Soit : trente mille par année.
Non pas que nous le souhaitions !...
L'œuvre cousin !... belle nature !
Mais nous avons eu, je le jure,
Toutes les satisfactions !

JACQUES NORMAND.

SUR LE STYLE

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égaré ; sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelques brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelque beauté qu'il sème dans

les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en en mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

BUFFON.

UN DIPLOMATE

Tommy. — Maman demande...

M. Poëtereau (sèchement). — Oui, Je sais. Ta mère demande si je veux lui prêter ma tordeuse. Dis lui que j'en ai besoin pour ce soir.

Tommy. — Maman ne demande pas votre tordeuse. Elle voudrait savoir...

M. Poëtereau (avec un sourire ironique).

— Oui, elle voudrait savoir si je consentirais à lui prêter mon râteau, n'est-ce pas ? Eh bien, non ! il me le faut pour toute la journée.

Tommy (impatiente). — Nous n'avons pas besoin de vos vieux outils. Maman voudrait tout simplement savoir si vous seriez assez aimable pour lui prêter votre dernier livre de vers, celui qui vient d'être imprimé. Elle dit qu'elle aimerait à le lire, car tout le monde en parle.

M. Poëtereau (empressé). — Comment ? Mais certainement. Dis lui que sa demande m'honore. Elle pourra le garder aussi longtemps qu'il lui plaira. Puis-je faire autre chose pour toi, mon bonhomme ?

Tommy (d'un air indifférent). — Ah ! j'y pense ! Papa m'a dit que je ferais aussi bien de profiter de l'occasion pour vous demander de nous prêter votre tordeuse et votre râteau, si vous n'en aviez pas besoin.

M. Poëtereau (se frottant les mains). — Sans doute. Dis lui qu'il est le bienvenu, et qu'il peut venir les chercher quand il voudra. Il pourra les prendre dans le hangar sans demander la permission. Tiens, mon brave garçon, voici dix cents pour t'acheter des bonbons.

A L'EXPOSITION

Le camelot. — Mesdames et messieurs, voici une encre magnifique pour marquer le linge. Voyez vous mêmes. Il écrit sur un morceau de toile : "Encre indélébile", et continuant son boniment, après avoir vendu plusieurs bouteilles de son encre merveilleuse : "Voici maintenant, mesdames et messieurs, une préparation sans pareille pour enlever les taches, quelle qu'en soit la provenance". Il met dans sa préparation le morceau de toile sur lequel était écrit : "Encre indélébile" et les deux mots disparaissent complètement. Et notre camelot de s'écrier, triomphant : "Voyez, mesdames et messieurs, l'effet de ma préparation ! il est vraiment merveilleux."

DÉSINTÉRESSEMENT

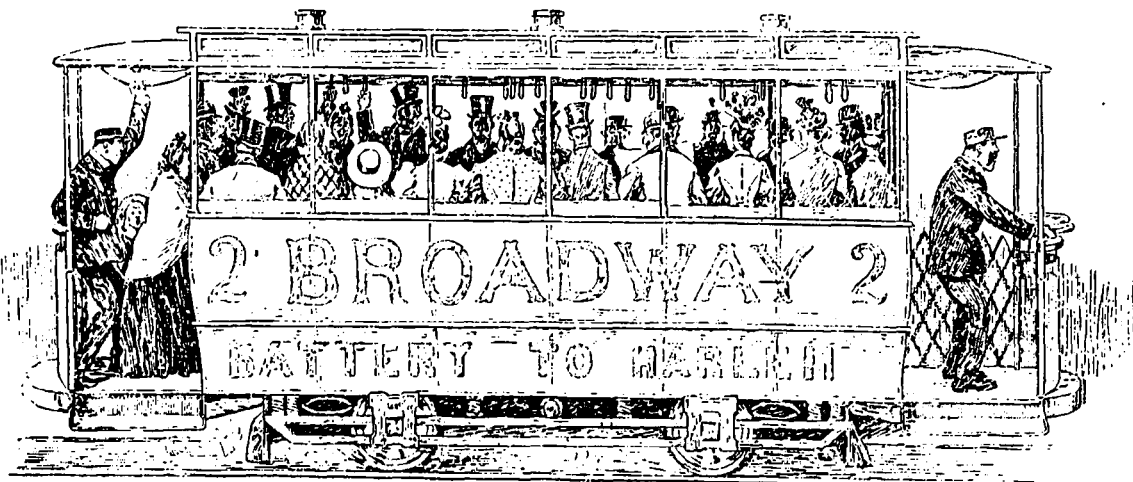
Le jeune Hardup (avec orgueil). — Vous pouvez être assuré, monsieur, qu'en aspirant à la main de votre fille, je ne suis poussé par aucun sentiment d'égoïsme. Toute sa dot passera à mes créanciers.

IL Y AVAIT DU VRAI

Henri. — Il y a des médecins qui prétendent que l'on peut contracter des maladies par le baiser. Qu'en penses tu ?

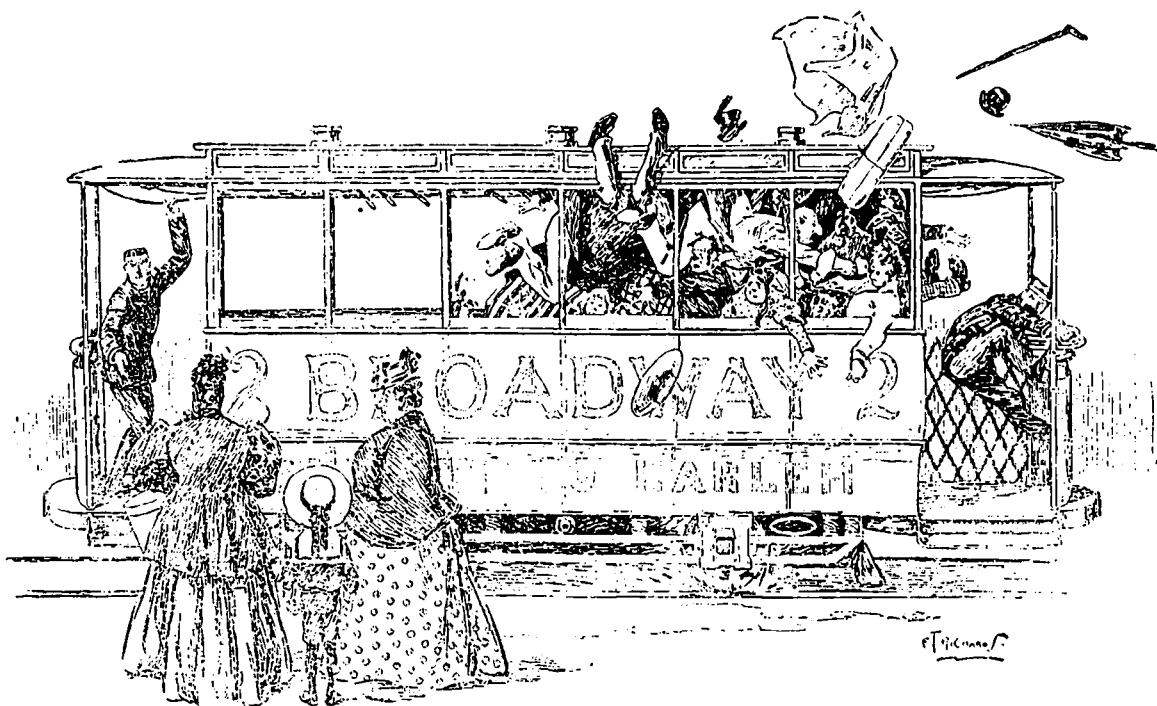
Calixte. — C'est très vrai. L'autre jour, M. Tapedur m'a surpris au moment où j'embrassais sa fille et j'ai dû garder le lit pendant une semaine.

SUR BROADWAY AVENUE — (Suite)



II
Il a sonné la cloche trois fois.

SUR BROADWAY AVENUE — (Suite et fin)



III
—Montez vivement, mesdames ! Il y a de la place en masse.

CAUSERIE PARISIENNE

Je m'arrête quelquefois, au milieu de mon rude labeur de chroniqueur, pour aller boire un demi-septier, chez le marchand de vins du coin, avec mes vieux camarades du bureau des Longitudes.

Inutile de vous dire quelle fête ce fut pour nous quand les gazettes nous eurent appris qu'on venait de dégrever les boissons hygiéniques.

Il faut vous dire que, mes amis et moi, nous considérons — peut être à tort — le vin comme un produit empreint d'hygiène, et que nous méprisons l'alcool, ce pelé, ce galeux, si j'ose m'exprimer ainsi, d'où nous vient tout le mal.

Ah ! en voilà un qu'on a bien fait de taxer !... Je le taxerai même, par-dessus le marché, de poison, si vous le permettez.

Mais il ne s'agit pas ici de la taxe sur l'alcool, dont j'ai déjà entretenu la foule énorme de mes lecteurs... il s'agit de la détaxe du vin...

J'en étais donc à la réjouissance que m'inspirait cette détaxe, tandis que je songeais aux demi-septiers, chopines et litres que je pourrais boire, en s'applément...

L'illusion fut de courte durée... elle s'évanouit au premier demi-septier que je payai comme ci-devant...

A mes questions remplies d'angoisses, le marchand de vin répondit que la détaxe était trop faible pour qu'il pût la faire porter sur le quart d'un litre.

— Va pour un litre à seize ? — m'écriai-je avec un enthousiasme qui ne tarda pas à s'éteindre, comme une fusée mouillée, sans avoir jeté le moindre éclat...

Le litre à seize fut payé quatre-vingts centimes par votre serviteur parce que le débitant qui le payait trois centimes de moins trouvait ridicule de vendre son produit soixante-dix-sept centimes...

Mais il n'en gagne pas moins les trois centimes de la détaxe, d'où je conclus que... je ne conclus pas !

Et comment le ferai-je, d'ailleurs ?...

On m'annonce que je vais avoir douze francs d'impositions en plus sur mon loyer, ce qui représente la compensation sur la détaxe de quatre cents litres que je paye toujours seize sous.

Il est vrai que comme surplus de compensation — mon pauvre Azais, tu n'avais pas prévu ça, ni toi non plus, mon vieux Jean-Marie l'arina ! — je viens de payer plus cher mon litre d'eau de Cologne.

Oh, daubons sur le fisc, pendant qu'il en est temps encore !...

Nos législateurs sont saisis — en attendant que nous le soyons nous-mêmes — d'un projet d'impôt sur le revenu, si clair, si simple, qu'il faudrait pour le comprendre le génie de Pascal découvrant tout seul, à douze ans, les vingt-deux premières propositions d'Euclide.

Le susdit impôt est basé sur les signes extérieurs compliqués d'un problème d'algèbre comme on n'oserait en proposer aux plus forts polytechniciens.

Vous prenez le prix de votre loyer que vous diminuez d'une somme égale au quart de la racine cubique de votre cote mobilière, en ayant soin d'y ajouter l'âge de votre belle-mère, divisé par le nombre de vos domestiques, multiplié par le carré du tiers de vos enfants.

Ce petit calcul une fois établi, vous augmentez le résultat de la somme des pianos, bicyclettes, chiens, chats, automobiles et autres instruments de plaisir que vous possédez, vous multipliez le tout par le sinus de l'angle visuel avec lequel vous envisagez le receveur des contributions.

Il ne vous reste plus qu'à payer, si vous êtes d'accord avec ce fonctionnaire... et même si vous ne l'êtes pas.

Mais soyez sans crainte... vous le serez toujours. Seul, Blaise Pascal aurait pu, s'il avait vécu de nos jours, contrôler sa feuille d'impositions... Mais il est mort.

Cependant il reste l'espoir que cet impôt ne soit pas voté, auquel cas son dépôt devant la chambre, n'aura été que le chant du signe... extérieur !

Du reste, si on ne vote pas celui-là, on en votera un autre et même... qui sait ? plusieurs autres.

Car, c'est une chose digne de remarque... il naît toujours de jeunes impôts — place aux jeunes ! — et, malgré ça, les vieux persistent.

Une bien bonne histoire qui nous vient de Northwich en Angleterre.

M. Barnes, *solicitor*, avait mal dormi... dans un cauchemar, il se voyait précipité du haut d'une tour.

En se réveillant, il mit le nez à la fenêtre, pour respirer l'air pur et frais du matin, et il constata, avec stupeur, que sa maison avait diminué d'un étage, ce qui est toujours bien ennuyeux pour un propriétaire.

Il descendit dans son cabinet qui était devenu une cave... et put voir qu'à part ça, rien n'était dérangé dans son habitation ; elle s'était enfoncée dans le sol,

mais les meubles n'avaient pas changé de place... pas une assiette de cassée...

Le *solicitor* court chez le maire — lequel est en même temps médecin et père de famille, — qui l'engage... à se plaindre à la police...

Quelques jours après, un fermier des environs vint à Northwich vendre ses légumes... il va à l'auberge, dételle son cheval, le met à l'écurie, se couche... et trouve le lendemain son *canasson* à dix huit mètres au dessous du niveau de l'écurie...

En même temps une maison s'enfonça de trois mètres pendant un repas de noces, sans que les convives s'aperçussent du *truc* en question... Une fontaine monumentale disparut comme si d'audacieux pickpockets s'en étaient emparés... mais les habitants sont faits à ce genre de sport qui ne le émeut pas...

Cependant quelques philanthropes, en Europe, navrés de cette fragilité du sol britannique, s'attristent à la pensée que l'Angleterre entière, si sympathique à tous, pourrait s'enfoncer comme la cité de Northwich et disparaître à tout jamais dans le troisième dessous.

Ce serait le moment de spéculer, à la baisse, sur les fameux *consolidés* anglais.

JULIEN MAURYAC.

QUESTION MALENCONTREUSE

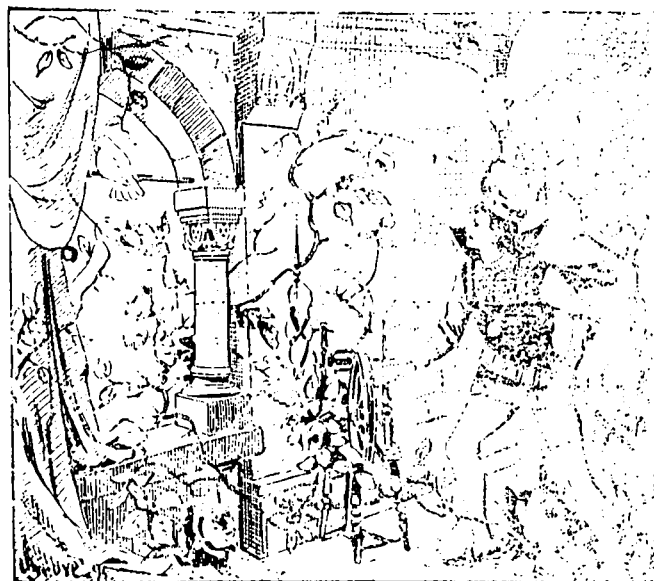
Michel. — Jacques a donc rompu avec l'aînée des filles de M. Richissime ?

Arthur. — Oui ; il a été assez fou pour lui demander pourquoi le hasard ne les a pas fait se rencontrer il y a vingt ans. Elle lui a donné son congé à l'instant même.

PENSÉE

Le bonheur serait possible en ce monde, si les gens conservaient toujours l'expression qu'ils prennent lorsqu'ils font prendre leurs photographies.

DEVINETTE



— Voyez-vous la belle au Bois dormant ?

Si vous tousser prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'ÉCHELLE ET LE CAMP DE LA PASSE CHILCOOT.

Un voyageur français, M. E. J. de Lamare, qui a voulu se rendre compte des difficultés offertes aux mineurs du Klondyke, tant pour la route à parcourir que pour l'existence dans ces froides régions, vient de publier ses impressions.

Il résulte de ce récit fait par un témoin désintéressé, que la seule route praticable pour la grande majorité de ceux qui vont tenter la fortune au Yukon, est celle de Skagway, par la passe White et le lac Bennett.

Sur une longueur de 20 milles il existe, de Skagway par la passe White, un chemin de fer qui, au printemps prochain, entrera en exploitation sur tout son parcours de 43 milles environ.

Les chemins de fantaisie préconisés par quelques-uns comme plus courts, plus faciles, plus économiques, sont aujourd'hui jonchés des cadavres des malheureux qui les ont expérimentés et celui là seul reste qui, par White, conduit à la glaciale métropole du pays de For.

Actuellement, la route pour un voyageur partant de New York et se dirigeant sur Dawson, se décompose de la façon suivante :

De New York à Seattle, 7 jours en chemin de fer. De Seattle à Skagway, 6 jours en paquebot. De Skagway au lac Bennett, 1 jour de chemin de fer. Du lac Bennett à Dawson, 5 jours de bateau à vapeur. Du lac Bennett à Dawson et depuis 10 mois de juillet il existe une ligne de petits steamers ne coûtant pas plus de 2000 francs et qui accomplissent le parcours de 548 milles en 5 jours au plus, moyennant un prix de transport de \$125, plus \$2 par repas.

L'achèvement du chemin de fer de la passe White et l'établissement de ces steamers fera gagner, comme on le voit, 54 jours sur le trajet précédent. Mais cela est le transport de demain, faisons, avec notre voyageur, celui d'hier. Parti de Vancouver, M. de Lamare, après avoir pris le certificat qui devait lui permettre de se placer dans

les mêmes conditions que tout mineur allant à Dawson tenter la fortune, certificat du prix de \$10, prit le paquebot devant le conduire à Skagway.

Skagway et Dyea, distants de 6 milles, soit de 20 à 25 minutes en bateau à vapeur, sont les deux points extrêmes de la navigation maritime sur le canal de Lynn.

Dyea commande la route de Chilcoot ; Skagway, celle de la passe White et toutes deux aboutissent à la tête du lac Bennett, partagé en deux par la ligne frontière entre les territoires canadien et américain.

La route par White avait été choisie par M. de Lamare comme plus pratique aussi, en quittant le steamer qui l'avait amené, se dirigea-t-il vers Skagway, 3/4 de mille du port de débarquement, pour remettre au courtier de douane les factures de ses marchandises achetées au Canada et obtenir, moyennant 4% de commission, le nécessaire pour opérer le transit sur le territoire américain.

Il possédait 1800 livres de marchandises, effets, ustensiles et vivres, répartis en trente-quatre colis et avait traité à forfait avec un entrepreneur, pour leur transport au lac Bennett, moyennant la somme de \$300.

Libre de tout impédiments, notre voyageur mit quatre jours pour franchir, seul et à pied, les 43 milles qui séparent Skagway du lac, par un sentier, suite de montées et de descentes très pénibles, tracé à travers les neiges. Enfonçant souvent jusqu'à la ceinture, tantôt dans la neige, tantôt dans l'eau remplissant les bas fonds où avait commencé le dégel ; glissant sur la croute gelée, dans les tempêtes de neige qui vous forcent à l'arrêt sous peine de s'égarer, M. de Lamare était néanmoins en bien meilleure situation que les infortunés mineurs ayant à transporter leurs 15 à 1800 livres de bagages.

C'est généralement sur un traîneau auquel le mineur s'attèle et qu'il charge de 250 à 300 livres au plus, que le transport a lieu. Le premier jour il dépose son chargement à 6 milles plus loin et revient, car c'est le maximum qui peut être parcouru en un jour dans ces chemins épouvantables. A ce train, c'est donc de 6 à 8 jours qu'il faut compter et comme il y a 43 milles à parcourir, conséquemment de 40 à 50 jours pour accomplir le trajet complet, mais au prix de quelles terribles fatigues et si rien ne vient arrêter le voyageur : tempêtes de neige, froid excessif ou maladie.

On a donné à la passe White le nom de *Dead horse trail car*, pendant l'automne de 1897, plus de 3,000 chevaux y sont morts.

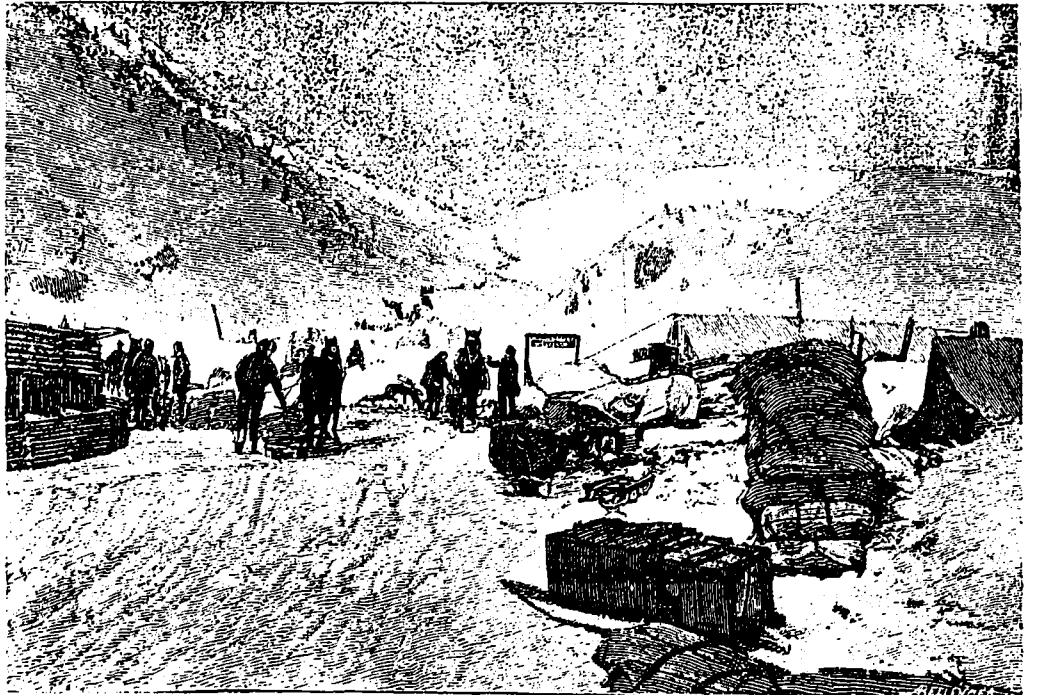
Arrivé au lac Bennett, M. de Lamare voulut connaître la passe de Chilcoot ; laissant donc ses provisions, il revint sur ses pas jusqu'à Dyea, village d'indiens qui, depuis 18 mois, ont abandonné l'industrie de la pêche qui était précédemment la leur pour celle beaucoup plus rémunératrice consistant à transporter les bagages des mineurs par-dessus le Chilcoot.

L'altitude de ce passage est de 1068 mètres et la route est de douze milles plus courte que celle de White, mais comme il faut escalader la montagne en portant ses provisions à dos par paquets de 50 livres, cet avantage est bien vite reperdu. On a taillé dans la neige des marches qui vont du pied au sommet du col ; c'est l'Échelle, avec une corde formant rampe. Toutes les 150 marches, un palier permet le repos aux ascensionnistes qui, à la file indienne, l'escaladent en se hâtant sur la corde.

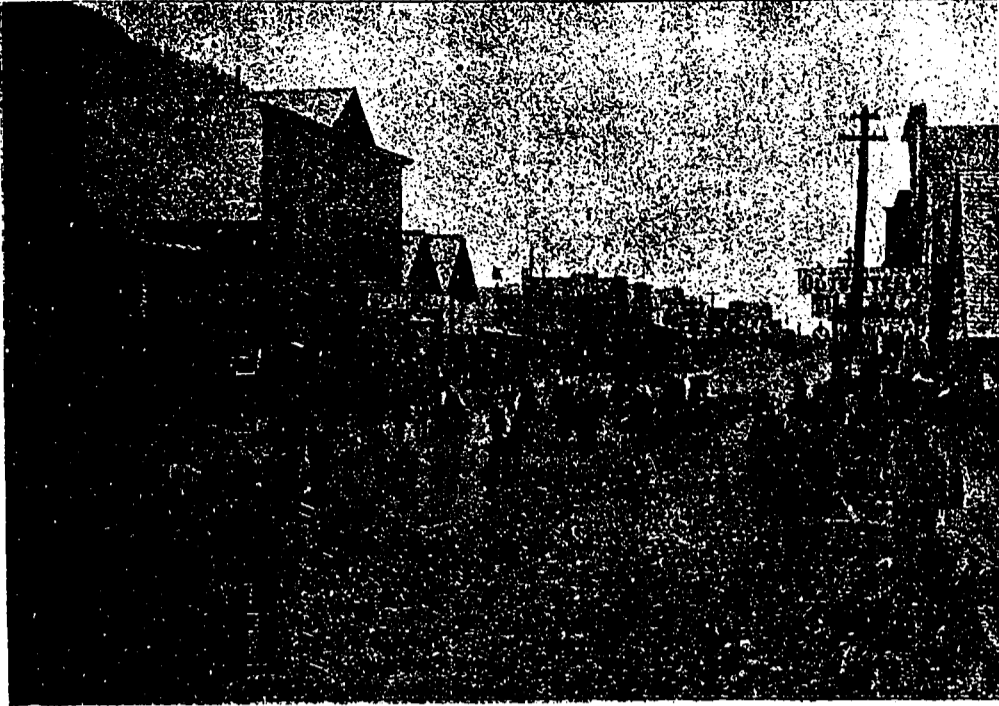
La descente, par une pente assez douce, aboutit sur le lac Crater.

Il y a aussi un double câble tendu par lequel passent des chariots suspendus à l'aide d'une machine à gazoline placée au pied.

« Pour accomplir le trajet du lac Bennett à Dawson City, je m'étais adjoint, dit le voyageur, deux Français, un Américain et un Italien qui s'y rendaient également. Nous construisîmes à frais communs un bateau de 6 mètres de longueur et, le 15 mai, le lac commençant à dégeler, nous embarquâmes nos bagages, des traîneaux, quelques chiens et nous mêmes ; munis chacun d'une rame, nous nous mîmes en route sur ce chemin de 548 milles.



LE SOMMET DE LA PASSE WHITE.



UNE VUE DE SKAGWAY.

C'est par centaines que les embarcations de tous genres voguent à travers les glaçons, mais les mieux construites et les mieux montées dépassent peu à peu les autres. C'est à coups de hache qu'il faut quelquefois casser la glace pour se frayer un passage, tandis que les bateaux plus petits, placés sur des traîneaux, hissent la voile et filent le long des rives jusqu'à ce qu'ils retrouvent l'eau libre.

Par un canal étroit, le Gué des Antilopes, le lac Bennett communique au lac Tagish ; puis c'est le lac Marsh, la rivière Lewis et à mi-route du lac Lebarge, le Nile Canon et les rapides du White Horse dont le courant atteint 40 milles à l'heure. Il faut avoir recours à des pilotes spéciaux qui réclament \$20 pour franchir ce dangereux passage. Le jour où nous le franchîmes, 14 bateaux échoués et 8 hommes noyés furent le bilan de la journée. Il est vrai qu'il y avait 300 bateaux.

A Fort Selkirk, la Lewis se réunit à la Pelly pour former le Yukon, un des plus grands fleuves du monde. La distance jusqu'à Dawson, n'est plus alors que de 180 milles et la navigation est facile.

Dawson compte, aujourd'hui, 18,000 habitants et la surface occupée est de 88 hectares dont 70 appartiennent à Joseph Laduc, le premier occupant. Le lot sur lequel se trouve l'Opera-House, payé \$5 à Laduc en septembre 1896, a été vendu \$30,000 en décembre dernier et 10 lots, vendus ensemble \$100 en 1892, sur Front-Street, valent actuellement \$300,000. Ces terrains se louent, par mois, \$30 la verge carrée.

Les maisons en bois, sur les 3e et 4e avenues, des *logs cabins* de deux pièces, se louent de \$200 à \$300 par mois.

A l'hôpital Ste Marie, le prix exigé des malades est de \$5 par jour ; chaque visite du docteur coûtant en plus \$5. Il y a à Dawson deux journaux, vendus \$2.50 le numéro ; ce sont : *le Klondyke Nugget* et *le Yukon Midnight Sun*. On mange assez bien et on a une chambre confortable à l'Hôtel Bellevue pour \$10 par jour.

Comme théâtres il y a le "Monte Carlo", où on chante la romance et les chansons comiques. "La Mascotte", spécialité de vaudeville. "La Combination Music Hall", où on exhibe un cinématographe, des boxeurs et des acrobates ; trois ou quatre salles de danse et une dizaine de salles de jeu.

Entrons dans une de ces salles ; sur chaque table, plus de \$20,000 en poudre d'or et en billets de banque sont étalés ; des hommes en haillons y perdent ou gagnent, en un instant, des sommes considérables. On y joue la roulette, le poker, le baccarat, le black jack et la consolation.

Autour des tables circulent des consommations offertes gratuitement par le tenancier qui n'y perd pourtant rien.

Quand un nouvel arrivé veut jouer, il remet au tenancier son sac de poudre d'or contre \$100 à \$200 de jetons, puis s'il perd, prend de nouveaux comptes jusqu'à épuisement de son sac, ce qui n'est pas long. Il peut alors retourner à son claim et travailler pour amasser d'autre poudre. Dans les salles de danse, l'orchestre est invariablement composé d'un piano, d'un violon, d'une flûte et d'une guitare. On y danse quadrilles, valses et mazurkas et, dans la salle voisine fonctionne le bar qui fait d'excellentes affaires.

LOUIS PERRON.

LA BOURSE VOLÉE

Il y a quelques jours, une dame d'un certain âge se précipitait comme un ouragan dans une station de police de la banlieue :

— On m'a volé mon porte-monnaie, s'écrie-t-elle, en s'adressant au sergent de faction !

— Où cela est-il arrivé ? demande ce dernier.

— Dans un magasin de la rue Notre-Dame, et je soupçonne fort un homme qui se tenait près de moi.

— Combien y avait-il d'argent dans votre porte-monnaie ?

— Je ne sais pas au juste. Voici comment la chose est arrivée : J'étais sortie de chez moi, ce matin, pour faire quelques achats, et avant de partir

de la maison j'ai mis ma bourse dans ma poche. Quand j'ai voulu payer les marchandises que je venais d'acheter, je ne l'ai plus retrouvée. Je pense que je devais avoir sept piastres à sept piastres et demie.

— Êtes-vous certaine d'avoir pris votre argent avant de partir de chez vous ?

— Oh, certainement !

— N'y croyez-vous pas l'avoir perdu ?

— Monsieur... vous êtes un impertinent. Est-ce que par hasard vous me prendriez pour une folle ? Quand je vous dis qu'on m'a volé mon porte-monnaie, je ne vois pas pourquoi vous supposeriez que je l'ai perdu ! Je sais ce que je dis et...

— C'est ce que je pense, madame, mais...

A ce moment un gamin tenant une bourse à la main fait irruption dans la salle en s'écriant :

— Voilà ton argent, maman. Papa l'a trouvé sur le piano après ton départ et m'a envoyé courir après toi au magasin... on m'a dit que tu étais ici et je te le rapporte.

La dame interdite et le sergent de police se regardèrent pendant quelques seconds, puis le sergent, n'en pouvant plus, pouffa de rire et la dame devint rouge comme une pivoine.

Enfin, rompant un silence embarrassant, l'officier dit, avec son meilleur sourire :

— Jo suis bien heureux, madame, que vous ayez retrouvé votre argent.

Mais la douce mégère, après être passée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, s'écria :

— Vous êtes un menteur, un imbécile, un insulteur de femmes ! Vous auriez désiré que je l'ouïsse perdu, n'est ce pas, mon argent ! Mais je ne viendrai jamais vous demander de l'aide, jamais, jamais, jamais ! Entendez-vous ?

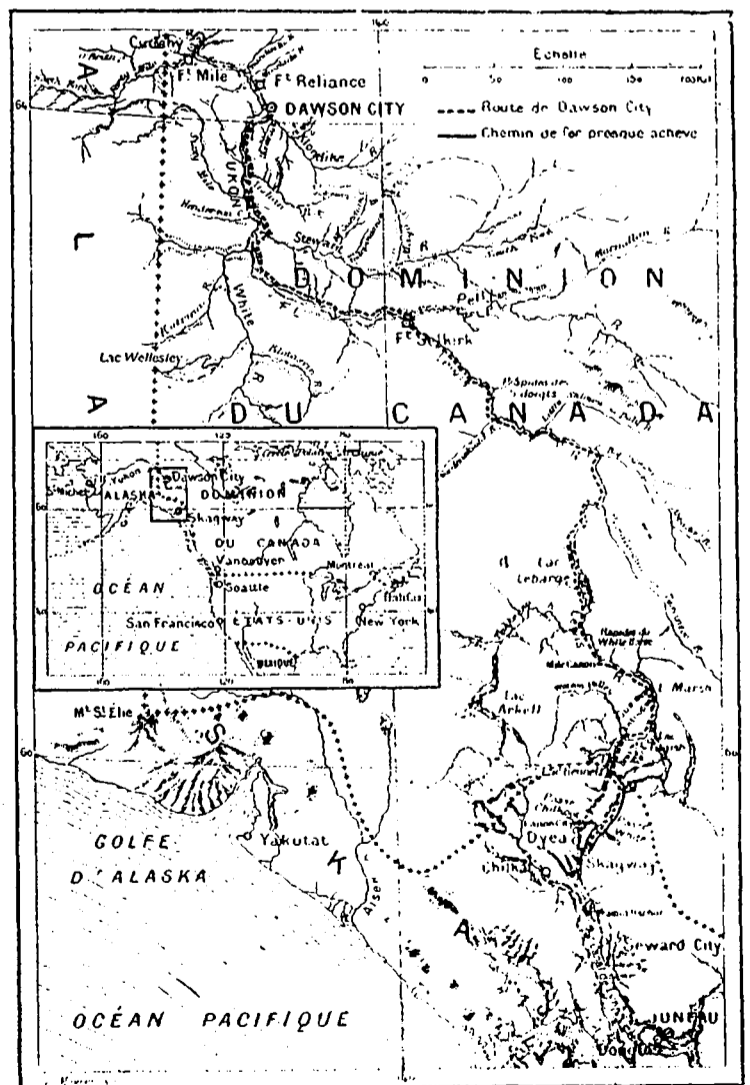
Et la dame, furieuse, le regard enflammé, la toilette bouleversée, se précipita dans la rue, entraînant à sa suite le gamin ahuri.

FURET.

ELLE DIRA TOUT

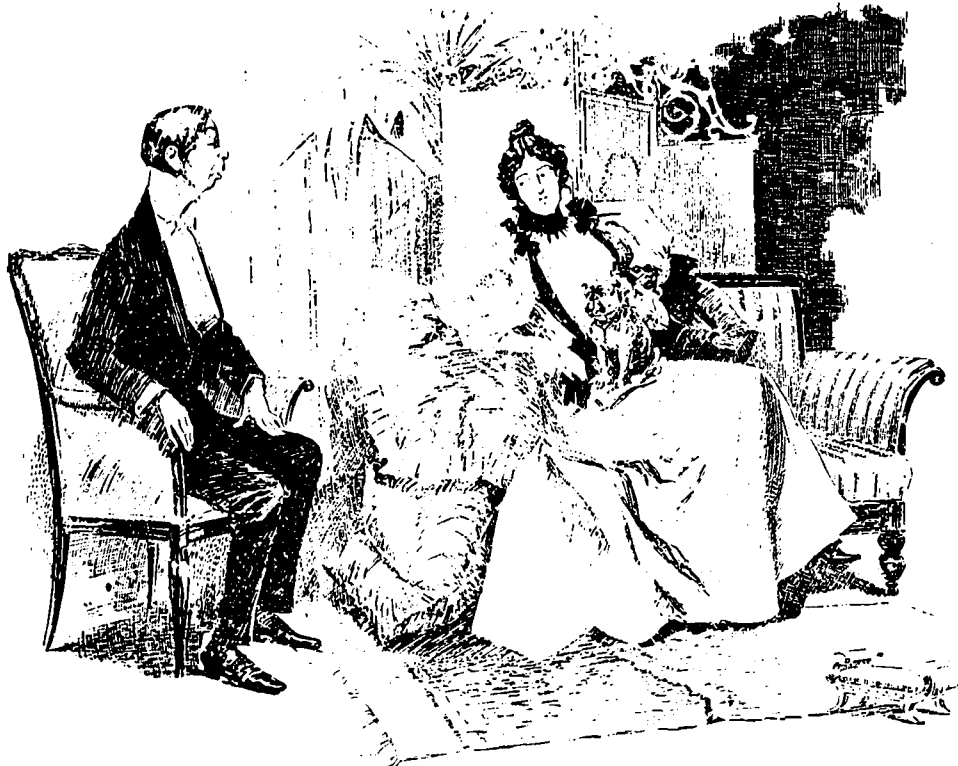
Tante Eugénie.—Emma, tu es une brave petite fille, de m'avoir apporté cette lettre. Tu diras à ta maman que je t'ai embrassée pour cela.

Emma.—Oai, ma tante ; et je lui dirai aussi que je ne t'ai pas demandé cinq cents.



CARTE DE LA ROUTE DE KLONDYKE

ÇA DEVAIT ÊTRE LA RESSEMBLANCE



Alfred. — Savez-vous bien, Blanche, que je suis devenu jaloux de ce chien ?
Blanche (sa fiancée). — Tous pareils les hommes ! Papa est jaloux de vous.

SONNET

(Pour le SAMEDI)

Mademoiselle, allez !... Je sais vous êtes belle...
Mais quand part la beauté sur vos joues de vingt ans,
Elle ne revient plus comme fait l'hirondelle...
Pour la beauté, hélas ! il n'est qu'un seul printemps !

Et puis vous êtes fière... Allez, mademoiselle !
Vous l'êtes trop peut-être, et je n'ai pas le temps,
De chercher chaque jour au fond de ma cervelle,
Quel est le vrai du faux dans vos tendres serments.

Allez ! j'ai trop souffert et je ne veux plus croire...
Je sais, bien jeune encore, une lugubre histoire...
Je la dirai le soir quand vous voudrez causer...

L'esprit et la beauté : fleur qui passe ou qui tue...
— Et mon amour s'en va, pauvre aiglon dans la nue,
Cherchant à l'horizon un pic où se poser.

Castel Riant, Novembre 1898.

A. B.

DRAGON ET PAYSAN

On a souvent parlé des grandes manœuvres militaires qui, chaque automne, mettent en branle fantassins et cavaliers pour l'instruction des cadres et la plus grande joie des amateurs.

Le soldat pourrait être tenté d'améliorer son ordinaire par l'adjonction de quelque légume, voire même une volatile quelconque empruntés à la basse cour du paysan, mais la discipline est sévère et peu s'y risquent, l'enjeu est décidément trop élevé.

Morel et Béchut, ce dernier ordonnance du capitaine de dragons Tapesec, étaient deux camarades d'enfance ; réunis au 6^e dragons pour l'accomplissement de leurs devoirs militaires, ils avaient eu la chance d'être placés au même escadron, au même peloton et d'être "camarades de lit."

Classes à pied, à cheval, garde d'écurie, ils avaient tout accompli côte à côte, sans jamais se séparer un seul jour.

Vint l'époque des grandes manœuvres et le 6^e, un beau matin, monta à cheval et partit pour la petite guerre.

Une fois au cantonnement, Béchut dit à Morel qui, naturellement, était logé avec lui chez un bon fermier.

— Superlipopette, les belles poules !

— Magnifiques, répondit Morel.

— Ça ferait rudement bien dans la marmite, une de ces bêtes là !

— Oui, fit Morel.

— Si on en chupait une !

— Pas d bêtises, répondit l'honnête Morel dont la vertu se trouva scandalisée par une pareille suggestion. Ça serait mal et puis... tu nous ferais avoir des histoires !

Et les deux dragons, quittant ce sujet brûlant de conversation, se remirent à astiquer leurs builleries, fourbir leurs sabres et leurs casques, enfin procéder à tous les menus soins qui sont de l'attribution du trou-pier en route.

Le lendemain matin, quand le rassemblement fut sonné et que tout le régiment se trouva rassemblé sur la grande place, le colonel allait donner le signal du départ, quand arriva le fermier qui, la veille, avait logé nos deux amis.

S'adressant au colonel, le paysan se plaignit de la disparition d'une de ses poules.

— Elle a certainement été prise par les dragons qui logeaient chez nous, insinua-t-il.

Très vexé, le colonel chargea le capitaine Tapesec d'éclaircir l'affaire, ce que celui-ci, non moins furieux que son supérieur, fit illico en conviant Béchut et Morel à mettre leurs sacoches à sa disposition pour en faire l'inspection.

Les sacoches sont vidées par les deux hommes. Morel est indigné et Béchut le prend de très haut avec le paysan.

Tout minutieusement visité, il faut bien constater qu'il n'y a rien.

Comme le bonhomme persiste dans son dire, on passe en revue toutes les sacoches du régiment. Rien encore !

— Vous êtes un fichu imbécile, dit le colonel. Avoir accusé mes dragons de vous avoir volé vos poules, sans en être bien sûr ! Rompez !

— Rompez, hurla, rouge d'indignation, le capitaine Tapesec, humilié de ce qu'il considérait comme une atteinte à la considération du 6^e Dragons en général, mais du 1^{er} escadron en particulier.

Et le trompette ayant donné le signal du départ, le paysan désolé, retourne à son poulailler et les dragons trottent sur la route.

Quelle n'est pas la stupéfaction de Morel de trouver, le soir, au nouveau gîte, Béchut en train de plumer une superbe poule, grasse à point et tendre à plaisir.

— Sapristi ! Béchut. Tu as dû chiper cette poule là quelque part ?

— Probablement, dit philosophiquement Béchut, sans interrompre son travail.

— Sais-tu que tu es une fichue canaille ?

— Bapst, siffle l'ordonnance sur lequel l'insinuation de Morel glisse sans accroc.

— Mais enfin comment as-tu fait ? Où l'avais-tu mise ?

— Elle était dans la sacoché du capitaine, répond sans sourciller cette fripouille de Béchut.

PARISIEN.

LAQUELLE ?

La cliente. — Avez-vous de la poudre ?

Le nouveau commis. — Oui, madame ; qu'elle sorte vous faut-il ? De la poudre à canon, à pâte ou à toilette ?

L'EXPLICATION

Laure. — Eva s'est mariée hier. Je serais curieuse de savoir pourquoi la cérémonie de son mariage a été aussi calme.

Berthe. — Parce qu'il y a eu un deuil récent dans la famille de son mari.

Laure. — Qui est mort ?

Berthe. — Sa première femme.

INOFFENSIF !



M. Lesage. — Ne pensez-vous pas, mademoiselle Louise, qu'il est très dangereux d'apprendre à patiner ?

Mlle Louise. — Oh, que non ! Pas avec vous, toujours !



52 PAGES

NUMERO DE NOEL 1898

Gravure en Couleurs, — Nombreuses Gravures se rapportant a la Grande Fete Chretienne . . .

Le Plus Beau Numéro ayant jamais paru au Canada

5 cts, Seulement, 5 cts

DANS CE NUMÉRO vous trouverez le commencement du magnifique feuilleton

LES MARTYRS DE MORGOFF

Appelé à causer une plus grande sensation encore que "Fanchon la Vielleuse" si universellement goûtée du public.

Les personnes désirant se procurer ce numéro exceptionnel feront bien de donner, dès aujourd'hui, leur commande dans n'importe quel dépôt de journaux, soit au Canada, soit aux Etats-Unis. Ils devront également faire savoir à leur marchand de journaux leur intention de continuer le nouveau feuilleton, "LES MARTYRS DE MORGOFF."

LE NUMERO DE NOEL A 52 PAGES

Sera en Vente partout à partir du **LUNDI, 19 DECEMBRE**

5 cts, SEULEMENT, 5 cts

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 DÉCEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XCV

Le Père "Sabre au Clair"

(Suite)

Sa lampe était allumée. Distraitement, il fit sauter la bande de son journal, "l'Avenir militaire". Il parcourait simplement les titres. Que lui importait, désormais, le tableau d'avancement, les permutations, les faits divers du métier... Lorsque son nom lui sauta aux yeux.

"Mauregard", que lui voulait-on ?

Ah ! les journalistes et les journaux ! Il lut : On annonce, comme très prochaine, la mise en disponibilité, par retrait d'âge, du colonel Mauregard. Il serait remplacé, au 24^e, par de Vandières."

Puis, deux mots, sur lui, sur sa carrière, les phrases arrondies, les clichés sacramentels, et tout un entrefilet élogieux sur de Vandières. En vain, il avait prié de Marnac de se taire. A l'heure présente, c'était le secret de Polichinelle... au cercle, à la caserne, on ne parlait que de ça. Il griffonna un billet, et se rendant lui-même au quartier, il le remit à l'adjudant de semaine.

—Rappelez aux fourriers, dit-il, et communiquez cet ordre.

L'adjudant lut, au falot du poste, et s'écria :

—C'est rien bath !

Le billet contenait ces mots : "La manœuvre ordonnée pour demain n'aura pas lieu. Repos."

Tandis que retentissait la sonnerie, Mauregard revenait route d'Aixe, un frisson dans les reins, les jambes molles. Rayé de l'armée, du service actif, il n'avait pas cru que cela lui serait si douloureux. Jamais il n'avait autant souffert. Il énumérait les catastrophes du passé : la ruine de sa famille, qu'était l'argent, pour un soldat ! la mort de sa femme, la reddition de Sedan, la captivité en Allemagne. Jamais il n'avait ressenti une telle désolation, un aussi grand vide.

Il n'y aurait plus rien, désormais, pour lui ; son existence serait comme un rêve dont on ne peut s'éveiller, là-bas, à Verdillon, ou ailleurs, dans une campagne somnolente.

Ah ! les fanfares, les cuivres qui soufflent l'ardeur, le régiment qui galope dans la poussière dorée, qui saute à l'eau, sur un signe de main, les fanions qui claquent, les officiers en cercle, les cris de vive le père "Sabre au clair"... plus rien de tout cela, maintenant, pour lui ; vivant encore, robuste, bâti pour vivre dix ans, quinze ans, de cette vie intense, il entra dans le silence, dans l'ombre, le néant pour un soldat.

C'était fini, il n'en aurait pas pour longtemps, loin de l'armée ; mais... Régine ? Il verrait Gérard ; il le confesserait, exigerait une réponse nette, ferme.

Puis, sa lampe éteinte, les yeux sur le fin croissant de la lune qui naviguait dans un ciel bleu, il repassa sa vie, sa carrière ; toutes deux avaient eu la durée d'un songe, il se revit simple soldat, sous le sac, puis cavalier, sous-lieutenant, après la Crimée, chargé à Magenta. Il revécut son année de mariage, un autre rêve à peine ébauché, ses belles chevauchées en avant du 24^e. Rien, maintenant, ne l'attachait plus au monde que Régine. Brisé, il s'en dormit. Il dormait encore, le lendemain, à huit heures, d'un sommeil de plomb, quand Lorillard, ouvrant sa porte, l'éveilla.

—Mon colonel, il y a là made... .

Mais l'ordonnance s'effaça, mademoiselle s'annonçait elle-même :

—C'est moi, papa.

—Régine !

—Oui, je sais tout. Le père Fournier se trouvait à Paris, pour des commandes, il m'a télégraphié. Alors, je suis venue... . Pauvre papa !

Les yeux dans les yeux, les bras enlacés, ils s'examinaient.

Régine n'avait que son père au monde, hors Fournier, un ami, et Gérard, un ingrat, et Mauregard n'avait que sa fille. Leurs pensées étaient communes. Ce que désirait l'un, l'autre le voulait de suite. Le colonel n'avait pas exprimé un désir, que Régine répondait : "Oui, père".

Régine, la première, secouant sa tête brune.

—Tu as pleuré père ?

—Moi, fillette, un soldat ! C'est toi qui es triste. Fini, pour moi, le rouleau, tu sais. Je pensais à toi, simplement, à cause de Gérard.

Le sang jaillit aux joues de la jeune fille ; ses longues paupières s'abaissèrent à demi sur ses yeux noirs, comme pour en voiler la flamme.

—Ne te tourmente pas pour moi, papa. Si Gérard m'a oubliée... j'ai mon art, le travail, pour me consoler.

—Ne l'aimerais-tu donc plus ?

—A ton école, j'ai appris à être franche : je l'aime toujours, de toutes mes forces. J'ai, pièce par pièce, heure par heure, gagné une partie de la dot réglementaire. Je l'attends. Mais, ainsi que toi, je suis fière. A notre première entrevue, je lui demanderai des explications, et, s'il ne m'aime plus, tant pis ou tant mieux, je vivrai pour toi, père, rien que pour toi. Avec ta pension, mes économies, ma peinture, nous serons très à l'aise. Nous vivrons à Verdillon, à Paris, ici, où tu voudras.

Mauregard, à son tour, secoua la tête.

—Ne parlons plus de moi. Tu verras Gérard bientôt, demain peut-être, car grâce à son beau-père, il compte au 24^e. Nous l'interrogerons ; moi, d'abord. Tu as raison ; "pauvre, mais fier", voilà la devise du soldat.

—Et de l'artiste, ajouta-t-elle.

Elle s'efforçait de sourire. Depuis son enfance, depuis toujours, elle aimait Gérard, et, chaque fois qu'elle jetait un louis dans sa tirelire, elle se disait :

—Un pas de plus... vers lui !

Et de lui, après tant de mois, pas même une lettre ! En aimait-il donc une autre ? Ses sentiments, à la longue, s'étaient-ils modifiés ? Si oui, elle le sentait bien aux palpitations de son cœur, sa vie s'achèverait languissante.

Quand son père fut habillé, elle l'appela, du jardin, où elle visitait ses fleurs. Elle l'entretint de son travail : "Un tableau qui vient, tu verras, et qui me posera. Fournier qui n'est guère flatteur, m'en dit grand bien. Tous deux, papa, nous serons heureux.

—Le lieutenant Lemayeur, annonça Lorillard.

—René ! s'écria Régine. Ah ! qu'il vienne.

René Lemayeur, l'ami d'enfance, s'arrêta sur le seuil. C'était un grand jeune homme, de taille élancée, un superbe officier, l'air très doux.

—Mon colonel.

Puis, apercevant Régine derrière son père, il courut à elle, et, joyeusement :

—Tu étais là... J'aurais dû m'en douter.

Comme frère et sœur, ils s'embrassèrent.

—Tu sais tout, n'est-ce pas ? demanda Mauregard.

D'une voix grave, René répondit :

—Je l'ai appris à l'instant et je suis accouru.

—Bien, mon camarade, merci.

—Mais cet ordre sera rapporté, nous y comptons tous.

—Non... Rien à faire... Je ne veux pas... M'agenouiller, supplier, me plaindre, ce serait ternir le passé, le seul patrimoine de Régine.

Les mains derrière le dos, les yeux secs, il allait de la porte à la fenêtre.

—J'ai appris, continua René, qu'on organisait une fête en votre honneur.

—De Marnac n'est pas par là. Brave de Marnac !

—Tous les officiers sont tristes, mon colonel, croyez-le, et les hommes attristés aussi, s'entretenaient, par petits groupes, dans la cour. Pour tous, c'est une grande déception, presque une injustice.

—Hélas ! la déception est pour moi seulement, car votre nouveau colonel prendra bien vite tous vos cœurs. Il est digne de votre respect et de votre affection. Ainsi va la vie, René. Moi, je n'oublierai jamais le 24^e ; mais dans quelques mois, le régiment aura oublié le colonel Mauregard, le père "Sabre au clair !" comme on m'appelle, en m'appliquant, à moi, le cri de guerre du 24^e.

—Cette particularité même vous est un sûr garant qu'on ne vous oubliera pas, mon colonel.

—C'est vrai, père, remarqua Régine.

—De Vandières est très brillant. A propos, tu ignores, apparemment, la permutation de Gérard. Le voilà rivé à son beau-père ; vous serez en famille.

René eut un haussement d'épaules, un geste de surprise.

—Gérard... je ne le reconnais plus. Il y a une très grosse histoire là-dessous. Comment tout cela finira-t-il ?

—Tout cela ? Quoi donc ?

Le colonel et Régine s'étaient approchés. Tous deux, plantés droits, interrogateurs, de chaque côté du lieutenant, observaient son visage qui s'assombrissait, buvaient, pour ainsi parler, ses paroles.

—Le vrai coupable, continuait Mauregard, ne serait donc pas celui qu'on pense ?

René demeura silencieux.

—Alors, reprit Mauregard, Jordanet serait... .

—Innocent, oui, mon colonel.

—Et tu ne penses rien pour lui ?

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

—Rien, dit l'officier d'une voix infiniment désolée. Je préférerais mourir que de parler. Voilà où j'en suis.

—Mais... plus tard ?

—Oh ! plus tard, nous verrons. Seulement, comme toujours, ce sera... trop tard.

Il passait la main sur son front et la ramenait humide. Cet interrogatoire le peinait étrangement. Régine y mit fin :

—Malheureux Gérard ! fit-elle.

—Oui, soupira le lieutenant, malheureux Gérard, et, aussi, malheureux René !

Tous, une minute qui fut longue, se turent.

—Ah ! Gérard permuta, reprit René pour rompre ce silence embarrassant ; vraiment, j'en suis heureux pour ma part, car je l'estime, moi, Gérard. J'ai une autre nouvelle à vous apprendre : mon père a vendu sa propriété pour s'établir en Linou-in, à quelques kilomètres d'ici, en pleine contrée d'élevage. C'est un peu pour moi que les vieux se dépaysent ; ils m'aiment tant... et je le leur rends bien, ajouta-t-il.

Mauregard, cependant, suivait un autre ordre d'idées :

—Attendons Gérard, dit-il.

Puis, bravement, la mort dans l'âme, il affecta d'être gai, s'oubliant pour sa fille.

—Ainsi donc, continua-t-il, sous quelques jours, nous nous installons à Rolleboise. Ah ! je suis satisfait tout de même de revivre avec mes vieux.

Les "vieux", c'étaient Philémon et Bancis, que Mauregard, comme au premier temps, adorait.

XCVI

Les Epreuves de Médéric

Remplacé, vers midi, dans son service de planton, Médéric descendit au quartier. Bien loin de se douter des événements qui s'agitaient autour de lui, qui roulaient un peu sur son compte, il était presque heureux, tranquille, calme, au moins. Il en était ainsi chaque fois qu'il approchait son colonel. Ce dernier, visiblement, le protégeait.

De Marnac, son capitaine, ne l'ennuyait pas, et le lieutenant René ne le rencontrait jamais sans lui adresser un signe de tête amical. Tous les sous-officiers, les brigadiers de la compagnie, se montraient plutôt bienveillants, le sachant dans les "huiles".

Tournillon, seul, le brigadier de son peloton, un raseur fini, le prenait un peu de haut, mais il sentait bien qu'il n'aurait qu'un mot à dire au lieutenant pour faire cesser ces taquineries.

Médéric ne le disait pas, ce mot. Il attendait tout du temps, de la patience et des événements. Ah ! les commencements avaient été durs. Maintenant, "ça se tenait". Il monta l'escalier et entra. La chambre était vide ; seul, Perchepin, le trompette, astiquait sa "masique" en attendant la sonnerie de l'école.

—Quoi de neuf, chez le colon ? Médéric.

—Rien, l'ancien.

Rentré tard la veille, parti le matin avant le réveil, Médéric ignorait la mise à la retraite du colonel.

—Tu blagues, voyons, poursuivit, le trompette. Le père "Sabre au clair !" nous quitte un de ces quatre matins. C'est connu, on n'entend que ça au quartier.

—Hein ?

—Ah ! dame, mes bottes, si tu fais l'innocent jusqu'à perpète...

Une sonnerie éclata, suivie d'un alerte rappel au pas gymnastique, et Perchepin, sans autre explication, dégringola vivement l'escalier.

Perchepin avait voulu lui en conter, sans doute ; lui, Médéric, ne s'était aperçu de rien, route d'Aix : le colonel, comme de coutume, lui avait paru radieux de revoir sa fille. Libre, après son planton, dour le reste de l'après-midi, il avait l'intention d'écrire aux siens, il alluma une cigarette et s'installa sur la table.

Et, tout en laissant vagabonder son regard, par la baie ouverte, sur la ville dont les toitures flambaient, il repassa les quelques mois de son séjour au 24.

Il se revit, sautant du train, un matin, avec, sous le bras, ficelé dans un journal, son mince bagage.

Médéric fut équipé, installé et habillé. Le soir, à la chambre, avant la retraite, les soldats causaient, chantaient et se taquinaient. Tout à coup un grand gaillard vint se planter devant Médéric et lui dit :

—Pour lors, c'est toi... Jordanet. Je te cherchais. Ta main, mon colon, les deux feront la paire.

—Mais... je ne vous connais pas, répondit Médéric en se redressant.

—Allons donc, féroce, des manières ! Quand tu écriras à ton père, à Nouméa, demande-lui des nouvelles de la santé du mien, Auguste Denis, tu m'éviteras quinze centimes.

Médéric, à toute volée, lui lança son poing au visage.

—Attends, s'écria Denis, j'ai la réponse au bout du bras.

Il bondit et, dans son élan, renversa la table. La chandelle s'éteignit.

—Brigadier, appela un nommé Perchepin.

Le brigadier Tournillon était de garde à la poudrière. Les chasseurs, sur deux rangs, comme une muraille, protégeaient le "nouveau", car l'autre était aussi brutal que robuste. Picard, le maréchal des logis de semaine, dont la chambre était peu éloignée, parut heureusement, attiré par le bruit, sa lampe à la main.

—A vos lits, ordonna-t-il, ou je vous fourre tous dedans. En voilà du chambard.

—Maréchal des logis, dit Lévêque, le plus ancien, c'est Denis qui a commencé.

—Commencé quoi ?

—La bataille.

—Ah ! il y a branle-bas. C'est gentil, mes agneaux ; expliquez-vous, Lévêque ?

Et, lorsque l'ancien eut obéi :

—Peste, remarqua le sous-officier, vous allez bien, le bleu !

Médéric, à voix haute, répondit :

—Quoi qu'il arrive, je ne laisserai jamais insulter mon père.

Cette réponse, nettement formulée, étonna Picard.

—Ce n'est pas mon affaire, fit-il, après un temps : vous vous êtes cognés, le colonel en décidera. Conduisez-les "au trou", Lévêque, tous les deux.

Puis, se ravisant :

—Attendez, ils se disputeraient encore. Ils n'y couperont ni l'un ni l'autre, du reste. Denis, simplement.

—Toujours moi ; on me gêne, je m'en moque du "trou". Je lui boulotterai le nez, un de ces jours, au Jordanet.

—Plus un mot, hein, ou je mets tout cela sur le motif.

Denis, bousculé par Lévêque, s'éloignait, en grognant.

—Des motifs... je m'en fiche comme d'un verre d'eau chaude.

—Sale fripouille, murmura Picard, ça tuera père et père. En attendant, Jordanet, vous en avez pour vos huit jours et la petite promenade au gymnase, c'est la règle du 24.

Le maréchal des logis s'étant éloigné, Perchepin se rapprocha de Médéric, et, à voix basse :

—Aller au gymnase, mon pauvre Parisien, c'est s'aligner, le sabre en main... Du cœur... on n'en meurt pas.

Mauregard était intraitable sur le chapitre des querelles. En lisant la punition, il fronça les sourcils et dicta : "Les hommes qui se sont battus, hier soir, iront sur le terrain après la soupe. A l'issue de la rencontre, on m'enverra le nommé Jordanet."

Derrière la butte où s'exécutaient les tirs au revolver, à l'extrémité du gymnase, ils s'alignèrent sous la surveillance de Jeangros, le maître d'armes. Denis, qui n'en était pas à son coup d'essai, jouait au capitaine Fracasse.

—Moi, maître, j'ai la peau trop dure ; ça ne rentre pas. C'est la cinquième fois, pas moins ; toujours vainqueur, n'est-ce pas ?

—C'est vrai que tu as une sale veine : mais, tant va la cruche... A vos places, les témoins.

Médéric, parfois, à l'atelier, chez des amis, s'était essayé au maniement du fleuret de salle ; mais ce sabre de cavalerie, nouveau dans ses doigts, lui paraissait très lourd. Il se fit un silence, et le maître d'armes, ayant mesuré la distance, commanda : "Allez !"

Denis sure-bouta, se mit en son assiette, le bras gauche relevé, la lame à la hauteur de l'œil, prêt à l'attaque et à la riposte. Médéric ne bougeait pas.

—Allez donc, répéta Jeangros. Voulez-vous que nous couchions ici ?... Eh bien ! mille tonnerres, que faites-vous ?

Médéric, rapidement, à ce deuxième ordre, avait saisi son sabre à deux mains, et, s'en servant comme d'une cunne ou d'un manche à balai, il marchait, courait plutôt sur son adversaire.

—Arrêtez, criait le maître, aux abois ; il va s'enfermer, le bougre de maladroit.

Denis, abasourdi de ce genre d'attaque, rompait toujours, d'un pied, des deux. Il fit un faux pas. Au même instant, Médéric, de toutes ses forces, abattit sa lame. L'autre n'eut que le temps de parer, mais incomplètement, car le sang jaillit à son poignet.

—Tonnerre, fit Jeangros, il lui a coupé le bras. Montrez... Non... heureusement, une éraflure. Ah ! j'ai eu peur. Si on peut tenir une arme de cette façon !

—C'est un bleu, expliqua Perchepin.

—S'acrédié, on le voit.

—C'est à recommencer, fit Denis, je veux ma revanche.

—Plus souvent, mon bonhomme, jamais de la vie avec ce coco-là, jusqu'à nouvel ordre. Un peu plus, il s'enfermait jusqu'à la garde ou vous fendait le crâne. Une jolie égratignure, bon, mais mort

d'homme, le colonel m'eût arrangé ! Tendez-vous la main et allez en finir chez maie Bône, ce sera préférable.

—Je suis prêt à me battre encore, répondit Médéric ; mais je ne serrerais pas la main de cet homme.

Jiangros, en ses quinze années de maîtrise, avait présidé bien des combats qui, toujours, s'étaient terminés par un bon repas, auquel il assistait, à la cantine. Il parut étonné.

—C'est affaire à vous deux, dit-il, légèrement contrarié ; rendez rendez les armes... et rompez, vivement. Tonnerre, je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie !

Médéric, de suite, se mit en tenue pour se rendre à l'ordre.

Mauregard allait se mettre à table. Il était radieux, car Régine venait d'arriver, à l'improviste. Chez lui, du reste, l'excellent homme redevenait le père "Sabre au clair !", l'ami du soldat. Sorti du rang, connaissant tous les petits côtés du métier ; ayant eu sa belle part des misères de la vie, il compatissait à celles des autres ; et puis, Jordanet, chaudement, lui avait été recommandé par René.

—Voyons, mon garçon, commença-t-il, vous arrivez d'hier et vous vous disputez déjà... Vous n'allez pas, je suppose, amener le désarroi dans mon régiment. Vous vous appelez ?

Il feignait d'ignorer son nom.

—Médéric Jordanet ?

—Quoi, c'est vous ? fit-il, jouant la surprise.

Il examinait curieusement le jeune homme et lui trouvait franc visage, bonne tournure.

—Voyons, reprit-il, on vous a recommandé à moi. Je vous veux du bien, je vous l'assure. L'uniforme vous sied à merveille, j'aime les beaux soldats, et votre visage. Expliquez-moi d'abord le motif de cette bataille ?

Médéric, en quelques mots, raconta la scène de la veille et continua :

—Vous le voyez, mon colonel, c'est à cause de mon père, toujours ; or, mon père est innocent, je le prouverai : j'ai voué ma vie à la sienne. L'adversité, malheureusement, s'acharne après moi, après nous. Quand je touche au but, il recule, j'ai souffert l'insulteur, hier, et je recommencerai demain, ce soir, je le sens. C'est plus fort que moi.

—Vous êtes un bon fils. Je parlerai moi-même à votre capitaine. Au reste, le lieutenant Lemayeur vous a pris sous sa protection... On ne vous inquiètera pas ici. Quand vous aurez besoin d'une permission, par exemple, n'hésitez pas à venir me trouver.

Médéric remercia encore et sortit. Il n'avait pas fait dix pas, sur la route, que Lorillard courait après lui.

—Écoute donc, le colonel lève tes huit jours.

Il n'y pensait déjà plus, tant il était heureux, à la punition portée, le matin, au rapport.

—Ah ! fit-il !

Et, presque malgré lui, tant son émotion était profonde, il cria, au nez de Lorillard, ahuri :

—Vive le colonel !

Certain jour, Denis prit la garde d'écurie en même temps que lui. Quatre par quatre, les autres chantonnant, ils avaient ramené les chevaux de la baignade. Médéric relevait la litière de Mabel, une jument très douce qu'on lui avait affectée, et Denis, ayantouchonné sa Léonore, rangeait l'équipement, lorsque soudain, il s'écria :

—Mince, j'ai perdu ma grande courroie !

—Ta courroie de couverte ! Oh ! la la ! firent les autres, tu n'y coupes pas de la grosse boîte, du calibre huit. Qui n' verra pas la saint Martial ! C'est Bibi-Lolo, de Saint-Malo.

—Y a un moyen d' parer la boîte, remarqua Guillout.

—Lequel ?

—D'en acheter une autre en ville, dare dare, et de la matriculer au pas de course.

—Combien que ça coûte ?

—Vois ton livret, page vingt-deux ; trois francs cinquante.

Denis retourna ses poches. Il n'avait que trente sous, pas un radis de plus. Et le prêt n'aurait lieu que dans quatre jours ! Pas moyen d'attendre, car Flippotte, l'adjutant de semaine, un vilain type, un ronchonneur qui salait ferme, furetant dans tous les coins, ordonnant installations sur revues, s'en apercevrait sûrement.

—Qui est-ce qui me prête le reste ? demanda le chasseur effrayé.

Un long éclat de rire éveilla l'écho de l'écurie, et les chevaux eux-mêmes, mis en gaieté, croyant à une ration supplémentaire, tournèrent la tête en hennissant. Prêter à Denis ! Fût-ce et tambour de basque. Zut, c'était à se tordre ! Médéric cependant, toujours sérieux, sortait son porte-monnaie.

—Tiens, Denis, fit-il simplement, voici cent sous ; tu me les remettras quand tu le pourras.

L'autre restait là, sa fourche à la main, comme une borne, ébahi, Jordanet, qu'il considérait comme son pire ennemi, lui offrant cent sous, une roue de broquette ! Il n'en revenait pas.

—Tu es tout de même un bon zig, bégayait Denis ; non... non... merci, je ne puis... à moins que... tu me serre la... main auparavant.

Médéric hésita l'espace d'une seconde ; puis, bravement, loyale-

ment, sans arrière-pensée, comme il faisait toute choses, il laissa tomber sa main dans celle du chasseur.

Le même soir, à l'écurie, après l'appel et la ronde du sous-officier de garde, tandis que ronflaient les autres surveillants à la queue des chevaux assoupis, Denis vint retrouver Médéric, allongé, lui aussi, sur deux bottes de paille, dans une stalle inoccupée.

—C'est moi, commença-t-il. Je suis un pas grand'chose, un rien de rien. Je t'ai fait des misères, je suis un gueux, je te demande pardon, dis... veux-tu ?

—Je te pardonne ; tu te trompais, voilà tout.

—Tu ne m'en gardes rien, pas une dent ?

—Rien.

—Cré nom de nom ! mets ta paume là.

Il indiquait les boutons de sa veste, qui luisaient à la lueur d'un falot. Le cœur de Denis, du plus mauvais sujet du 24^e, battait la générale comme celui d'une fillette surprise à son premier rendez-vous !

—Je suis heureux, vrai, pas tant pour la courroie. De Flippotte, des quinze jours, je m'en fiche, comme d'une vieille gamelle. Je suis content pour la chose de la poignée de main. Ils m'ont abruti, vois-tu, je vau mieux, tout de même, que j'en ai l'air et la chanson. Ton père est innocent, tu le sais, et ça te donne du courage, ça te remonte ; mais le mien... Ecoute donc.

Longtemps, ils s'entretenaient, assis sur la paille, dans l'ombre, côte à côte. Les falots s'éteignirent, ils ne s'en aperçurent pas.

Soudain, la grande porte grinça, cependant qu'une voix de rogomme criait :

—Personne, ici ? Debout, espèce d'épiciers ; ils dormaient tous comme des marmottes.

—Flippotte, murmura Médéric.

—Bon, laisse-le s'amener, il ne boulotte pas les chaussettes russes.

Furieux d'avoir été réveillé par la garde, sur l'ordre de l'officier de semaine, l'adjutant ronchonait :

—Il fait noir comme dans le four du diable, par là. Ohé, à qui le falot No. 13.

—A moi, répondit vivement Denis.

—Qui, toi ?

—Denis, de la 1^{re} du 1^{er}.

—Tu chantes clair, jeune coq ; tu auras deux jours, trotte avec... allume.

—Mais... ce falot est le mien, fit Médéric à mi-voix.

Denis le poussa du coude.

—Tais-toi donc, je monte le job à Flip. Deux jours, ça m'est comme qui dirait superflu, et toi, les punitions, ça t'embête.

Médéric chercha la main de son nouvel ami, dans l'obscurité, et la lui serra chaudement. Désormais, entre eux, c'était sacré, à la vie et à la mort !

—Te dégourdiras-tu, animal ? tonnait Flippotte.

—On y est, mon lieutenant, je cherche l'huile.

Flippotte baissa le ton. Ce qualificatif : mon lieutenant, auquel il n'avait pas droit, en tant que sous-officier, depuis une récente circulaire, il était doux à l'oreille et avait le don, les chasseurs le savaient bien, de le désarmer.

A compter de cette nuit, Médéric fut presque tranquille. Denis, maintenant, prenait sa défense, toujours prêt à jouer des poings pour le "copain". En règle avec le service, il se retirait dans la chambre de Picard, dont il était le secrétaire, et là, dans la solitude, il lisait, faisait sa correspondance, rêvait en paix.

Le docteur Walter lui écrivait, de temps à autre, des lettres conseillant la patience. "Courage, mon garçon, souviens-toi que les Alsaciens sont tenaces... On prie pour toi, ici, on t'aime."

Catherine, dans les lettres de son oncle, glissait une fleur de son jardin, une brachette de myosotis qui signifie : "Ne m'oubliez pas !"

On parlait du colon, du "nouveau" ; l'ancien, déjà, ne comptait plus guère pour ceux qui ne l'avaient pas approché.

—Paraît que c'est un fafiot, disait Perchemin, qu'est tout verni et tout en or.

—La purée, quoi !

La trompette, tout à coup, sonna à la soupe — et ce refrain aussitôt, courut par le quartier :

Ratatouille de pommes de terre

Ratatouille de pommes de choux

Tournillon, de sa plus belle voix, commanda :

—Faites sentir l'éperon, demi-tour sur les reins. Vers les cuisines... au galop.

Il donna l'exemple, et la 1^{re}, dans un roulement de tonnerre, dégringola l'escalier.

XCVII

Médéric et René

Le lendemain du jour où Médéric avait pris le planton, chez le colonel, on rappela aux chefs, sur le coup de onze heures, pas gymnastique. Il n'y avait pas d'ordre encore, pour la journée; et les hommes, débarrassés des corvées d'écurie, accoudés aux fenêtres, appuyés, aux murs, à l'ombre, par petits groupes, s'étonnaient. Gouailleurs, ils s'interpellaient, d'une porte à l'autre :

— Ohé, du 2^e, tous propres ?

— Si ça continue, pérorait Tournillon, le brigadier des flemmards, le 14^e est le plus rupin des régiments du monde. Repos et boulotage, boulotage et repos, pas de revue à la clef, j'y repique pour la fin de l'existence ? Lequel de vous osera m'offrir une cigarette ?

Médéric tendit sa blague, et Tournillon, tout en y puisant :

— Ça va déranger vos petites affaires, Jordanet.

— Quoi donc ?

— Le départ du colon.

Médéric ne répondit pas.

— Oh ! ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous vexer. Vous êtes, décidément, un chic type. Et puis, il vous reste le capiston et le lieutenant qui vous ont dans l'aile. Moi, vous savez, je m'en fiche. Merci.

L'affaire Jordanet — le procès s'entend — il la connaissait, lui, pour en avoir entendu parler à Fonberlot, son ancien maître, chez qui la police était venue relever les numéros des billets de banque manquant dans la valise de la victime. Il n'avait pas voulu se lier, tout d'abord, avec Médéric; il observait, souvent intéressé par l'excellente conduite, la mine un peu hautaine même du chasseur.

Maintenant, nous l'avons vu, il appelait Médéric "un chic type" et ne se gênait pas pour fumer son tabac.

Cette répartie fit plaisir à Médéric qui avait son idée sur Tournillon, pour plus tard. Roulant lui-même une cigarette, il se préparait à demander du feu au brigadier pour lui prouver qu'il ne lui tenait pas rigueur de sa froideur première, lorsque cet appel monta de la cour :

— Tout le monde en bas.

— Oust, fit Tournillon, décanillez !

Pagnard commanda :

— Formez le cercle !

Et devant René, seul présent, il lut le rapport du colonel, très long; car Mauregard avait tout prévu, tout ordonné, pour la fête prochaine. Pourquoi de Marnac, le capitaine, n'était-il pas là ? Les hommes se le demandaient, interrogeant du regard l'entrée du quartier, mais René, comme s'il eût commandé la compagnie :

— J'espère, dit-il, que vous allez vous distinguer, je ne vous ennuierai pas, et vous présenter, hors de pair, sous les armes. Il faut que le chef vénéré que nous perdons se souvienne de nos adieux. Je vous laisse carte blanche pour la fête qui suivra la revue. Si vous avez besoin d'argent, ou de conseils, adressez-vous au chef. Vous m'entendez, Pagnard ? Vous êtes libres.

Dans la chambre, où les chasseurs étaient remontés, Tournillon se croisa les bras.

— Ah ! ça, les enfants, dit-il, qu'est-ce que nous inventerions bien pour enfoncer les autres ? Faut se distinguer. Les chars, c'est usé; la chansonnette, archi-vieux; le charlatan, dans le huitième dessous. Parlez, Loupot, Perchipin, Guillout, Jordanet, et toi, Denis ?

Silence sur toute la ligne durant cinq minutes. Vainement les troupiers cherchaient de l'inédit.

Tournillon, bientôt, se frappa le front :

— J'ai une idée.

— Crachez-la, brigadier.

— Attendez, je la couve, je la mûris, je la digère.

Il s'étendit sur son lit et, les yeux au plafond :

— Ça me vient mieux ainsi.

— Qu'est-ce qui vous vient mieux, brigadier de mon cœur, fit une voix, du seuil.

En une seconde, Tournillon fut sur pied, mais trop tard. Rouer, le fourrier, glapissait :

— Ah ! voilà comme vous donnez l'exemple. Sur le pieu, en plein jour, avec vos bottes, vos éperons, tout le fourbi. Pourquoi n'y amenez vous pas votre canasson ? ce serait complet; et qui est ce qui payera les dégradations, c'est Bibi, au versement, avec de la consigne à la chambre ? Vous coucherez à la boîte... à l'œil. Si vous rouspettez, je vous mets deux jours.

Mais Tournillon ne rouspétait pas. Lors, Rouer, avisant Médéric :

— Vous avez bouloté ? oui. Ramassez toutes les pancartes et descendez au bureau. Rouer découpa des rectangles dans des feuillets blancs, et, les tendant à Médéric :

— Tenez, comme ceci, à cette hauteur, vous écrirez, en bâtarde : "M. Gérard de Savenay, sous-lieutenant."

— Gérard... de... .

— Ça vous offusque, jeune chasseur.

— Non... pas autrement, acheva Médéric avec effort.

— On le croirait, à votre air.

— Je pensais simplement : Gérard de Savenay, un joli nom.

— Ça sonne un peu mieux que Jordanet, en effet, et même que Rouer.

— Nous collerons le tout sur le nom de M. Garrand qui part en congé de six mois et ne nous reviendra plus, sans doute, puisqu'il est remplacé par de Savenay.

— De Savenay est-il arrivé ?

Avant que Rouer ait pu répondre, Pagnard parut. Il lança son registre de rapports sur la table, au diable, et, d'un ton ennuyé :

— Encore du nouveau, Rouer. Les bons se défilent tous. Voilà que le capitaine se trotte, à présent, pour aller accomplir un stage à l'École de guerre.

— Pas possible; avant la fête ?

— Illico, demain matin, ce soir même, s'il se peut; et ce n'est pas le tout, un malheur n'arrive jamais seul, devine qui le remplace ? Ce crampon de "Moi-Aussi". A déguster du métier, parole d'honneur. Éclipsés, les beaux jours ! Nom d'une pipe !

— Puis, s'adressant à Médéric :

— Oh ! vous pouvez refaire vos pancartes en grand et y mettre en tête : "Baligand", et en queue : "Gérard de Savenay". Tu viens déjeuner, Rouer ? J'offre l'apéritif, pour renfoncer tout ça.

Pagnard et Rouer, profitant sans doute de leurs dernières heures de tranquillité pour faire une partie, Médéric se remit à son travail. Il achevait sa dernière pancarte lorsque René entra dans le bureau. Médéric se leva et salua.

— Asseyez-vous, dit le lieutenant, qui ajouta de suite : "Bonjour, Médéric."

— Bonjour, mon lieutenant.

Médéric reprit sa plume.

— Il y a du nouveau au régiment, Médéric.

— Oui, mon lieutenant, le colonel nous quitte; j'en suis bien navré, et, il montra une pancarte, le sous-lieutenant Gérard de Savenay remplace M. Garrand.

Médéric s'était efforcé de conserver son sang-froid, mais ce nom, tout de même, difficilement, avait jailli de ses lèvres. Il était pâle. René le remarqua,

— M. de Marnac nous quitte aussi, dit-il. Qu'importe ! Comptez sur moi. Et puis, je suis en relations avec le nouveau colonel, M. de Vandières.

Chose étrange, Médéric conserva son calme; sa main trembla bien un peu, car il dut poser la plume; mais on eût dit qu'il s'attendait à ce nom et avait fait soudainement provision de prudence.

— De Vandières aussi, songea-t-il, c'est grave.

— Vous le voyez, ne vous tourmentez pas. Si vous perdez un ami bienveillant, vous en retrouverez sûrement un autre, deux peut-être.

Presque durement, Médéric répondit :

— Je suis soldat, c'est vrai, je connais mes devoirs. Je vous demande pardon, mon lieutenant, mais je n'ai pas besoin d'amis; je fais mon service.

René, stupefait de cette sortie, releva la tête.

— Je ne dis pas cela pour vous, acheva Médéric; je vous remercie, au contraire, de vos bontés, mon lieutenant.

— Médéric, interrompit l'officier, vous me cachez quelque chose. Je voulais vous faciliter le service militaire, je vous ai recommandé au colonel, au capitaine. Ces deux protecteurs nous quittent. Laissez-moi agir de même auprès de vos nouveaux chefs.

— Non, mon lieutenant, je refuse la protection du sous-lieutenant de Savenay et du colonel de Vandières. Je ne veux rien d'eux, rien.

— Pourquoi ?

— Vous le saurez un jour.

— Mais...

René se tut. La porte s'ouvrit et un capitaine entra en coup de vent.

— Ah ! vous êtes là, lieutenant ? Bonjour... Si c'est possible ! me changer de compagnie quelques jours avant une prise d'armes ! Il en fait du propre, le colonel. Nous ne serons jamais prêts. Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que si, mon capitaine.

— Vous m'y aiderez, je compte sur vous. Hein ?

Il venait d'apercevoir Médéric debout, un peu dans l'ombre des rideaux verts, et, furieux d'avoir pesté contre le colonel devant un soldat, il s'écria :

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous, fricoteur ? Rompez et vivement.

Comme Médéric s'éloignait, il lui envoya à tue-tête dans le dos :

— Vous savez, moi aussi.

René, difficilement, reprit un sourire.

— Vous souriez, reprit le capitaine Baligand. Vous sortez des écoles et n'êtes guère au courant. Quand on tance un peu ouvertement quelqu'un de ces lascars, dont le meilleur ne vaut pas pipette, savez-vous ce qu'il vous réplique en son for ? Ce que je répon-

dais, moi, quand je trimballais la giberne : " Je t'emmène à la campagne." Alors moi, pour ne pas avaler ça tout seul, je lui repasse en disant : " Moi aussi ". Mais, pour le quart d'heure, il s'agit de la compagnie. Nouveau capitaine, nouveau sous-lieutenant, quelle déveine ! Et ce beau chef qui ne vient pas !

Par un homme de garde, il avait envoyé, à son arrivée, chercher Pagnard et Rouer. Il continuait, incapable de tenir sa langue :

—Écoutez donc, lieutenant, pour cette revue, astiquage complet hein, rubis sur l'ongle. Les chevaux, veillez aux chevaux, hein, et aux sous-pieds, pas de pantalons qui remontent.

Il allait du coq à l'âne, le capitaine Baligand ; un officier de haute taille, magnifique, une superbe tête de guerrier, une allure de refre, mais si froussard, malgré tous ces avantages extérieurs, devant ses chefs, que c'en était ridicule.

René s'ennuyait. Quel commandant de compagnie après de Marnac que rien n'émouvait, qui laissait bride haute à tous, ne s'occupant jamais des questions de détail. Il répondait évasivement :

—Oui, mon capitaine !

Rouer, le premier, arriva.

—Ah, vous en faites de propres ; toujours en balade, faudra voir à me changer ça... ou de la boîte. Vos contrôles, voyons. Il me faut, ce soir même, la liste des hommes, celle des chevaux, les matricules, par ordre d'ancienneté, par profession... le... par... Vous voilà chef, ce n'est pas malheureux, si vous croyez que ça durera. Vous vous mettez joliment le genou dans l'étrier. Hum... moi aussi !

Il visitait le registre des contrôles d'armes, de chevaux, d'hommes par années de service, et autres.

—Le nouveau colonel, demanda-t-il, le connaissez-vous, lieutenant ?

—Un peu.

—Ah !

Baligand, tout d'une pièce, se retourna :

—Intinement ?

—Mon Dieu, presque, M. de Vandières, du reste, est le beau-père de Gérard de Savenay, votre sous-lieutenant.

Le capitaine, en la même minute, passa du sourire au souci, ce qu'il expliqua du reste :

—Il y a du pour et du contre, là-dedans. Le colonel, par son beau-fils, saura tout ce qui se passe à la compagnie. Il nous faudra ouvrir l'œil, mais si le sous-lieutenant est aimable. Il pourra peut-être nous donner un coup de main. Montons dans les chambres, s'il vous plaît.

Puis, dès qu'ils furent dans le couloir :

—Moi, je n'ai pas d'ambition, les trois galons, c'est déjà joli mais...

Il caressait sa boutonnière où manquait encore le ruban. En gravissant l'escalier. Il racontait que, depuis trois ans, on lui avait fait des passe-droits.

—Alors, n'est-ce pas, un coup de pouce...

—Naturellement, mon capitaine.

Il faisait très chaud, en la chambrée, Médéric, accoudé à la fenêtre était profondément absorbé, si profondément, si perdu dans le passé, si effrayé pour l'avenir qu'il n'entendit pas Tournillon crier :

—Fixe !

Il fallut la voix tonnante du capitaine pour le rappeler au présent :

—Eh bien ! vous, là-bas, qui nous montrez autre chose que votre visage ?

Médéric se redressa.

—Installez vos cuirs, vos effets...

Tout cela était propre, mais Baligand, pour commencer, voulut faire preuve de poigne, il dit :

—Brigadier, deux jours à cet homme : malpropreté de son équipement. Comment s'appelle-t-il ?

—Jordanet.

—Ah ! Jordanet, le batailleur, pas étonnant. Si vous vous cognez encore, vous aurez affaire à moi. Portez-lui en quatre, brigadier.

—Mon...

—Taisez-vous.

Médéric restait là, pâle, défait, l'air d'un homme éveillé par un coup de poing. Baligand de la porte, criait :

—Vous m'entendez, moi aussi.

—Y avait-tu dit ? demanda Loupot.

—Quoi donc ?

Il ne comprenait pas, sinon qu'il avait quatre jours, parce que, sans doute, il s'appelait Jordanet. Quatre jours, les quatre premiers, les plus durs.

Médéric, vers le soir, assis encore sur son lit, attendait le moment de revêtir la veste des punis, la defroque qu'on se passe de compagnie à compagnie, et cela l'ennuyait davantage qu'une promenade au gymnase...

—Es-tu là, Jordanet ? cria quelqu'un, dans la nuit montante.

Il se leva, croyant à Tournillon, son camarade de planches pour la nuit. C'était Verrier, l'ordonnance de René.

—Tiens, pour toi, du lieutenant.

Médéric, surpris, lut, dans un dernier rayon du couchant, le billet que lui tendait le chasseur.

" Le capitaine, sur mon intervention, à bien voulu lever votre punition. Vous n'avez qu'à montrer cette note au maréchal-des-logis chef.—René, lieutenant."

—Y a-t-il une réponse ? demanda Verrier.

—Non.

—Salut, alors.

Médéric tournait le billet entre ses doigts. Accepterait-il de René ? On rappelait aux punis. Il mit le billet dans sa poche et descendit. A l'appel, il répondit : présent, et suivit les autres. Tournillon commandait la demi douzaine de coffrés. Quand la clef grinça, pour l'enfermer, Médéric pensa :

—Je ferai mes quatre jours : je préfère ne rien leur devoir, ni aux uns ni aux autres.

—J'ai à te parler, Jordanet, lui dit Tournillon.

Les autres ronflaient qu'ils causaient encore, et Médéric, par la suite, ne regretta pas cette nuit passée sur la dure.

XCXVIII

La Visite de Gérard

Ainsi que l'avait dit Pagnard à Rouer, et annoncé, quelques instants, après René à Médéric, le sous-lieutenant de Savenay avait rejoint son nouveau corps, à Limoges.

De Vandières assurément l'inviterait à loger sous son toit, l'en supplierait même, pour éviter toute remarque désobligeante. Cela, Gérard ne le voulait pas ; il entendait rester chez lui, seul, libre de ses actes et de ses mouvements. Depuis longtemps il ne vivait que de sa solde ; il s'en faisait un devoir, un point d'honneur.

Il se proposait aussi d'entretenir Mauregard, avant son départ, au sujet de Régine, de la parole donnée, dans le temps, à Rolleboise. Régine, il l'aimait toujours, davantage peut-être, à mesure que d'autres affections lui manquaient ; mais dans son cœur, un sentiment dominait l'amour, celui, plus impérieux, de venger la mort de son père.

Décidément, il s'expliquerait avec Mauregard, et ce n'était pas chose déjà si facile, car le colonel répondrait avec un bon sens de militaire habitué aux situations nettes. Comment lui faire admettre, sans rien révéler, que ce mariage n'était pas possible encore ? Le colonel, fier aussi, à sa manière, n'était pas homme à se contenter de raisons en l'air.

Gérard, décidé à subir cette nouvelle épreuve, se rendit chez le père de Régine. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un soldat lui indiqua la demeure du colonel, la dernière maison, à gauche, au milieu des plantations.

Ce fut Lorillard qui vint ouvrir. Il connaissait tous les officiers de la garnison, et la présence d'un inconnu le surprit un peu.

—Mon lieutenant...

—Le colonel est-il ici.

—Non, mon lieutenant, il est sorti.

—Diable, murmura Gérard, désappointé.

Puis, à haute voix :

—A quelle heure a-t-il l'habitude de rentrer.

Ça dépend... Aujourd'hui, il est avec le lieutenant René.

—Ah ! René.

—Oui, et tous deux doivent galoper ferme. Mais mademoiselle est au salon. Elle pourrait peut-être renseigner mon lieutenant.

Régine, à Limoges !

—Annoncez-moi, dit-il.

Un instant après, il entra au salon. Régine s'était levée. Une seconde, elle le contempla, puis rejetant l'album sur la table :

—Enfin ! te voilà, monsieur l'oublieux.

Toi ! Gérard. Combien je suis heureuse ! Je n'espérais plus te revoir.

—Et pourquoi, Régine.

Il avait pris dans ses siennes ces mains fines d'artiste. Il souriait. Une indicible tendresse se reflétait sur son visage, et ce fut d'une voix douce qu'il reprit :

—Moi aussi, je suis heureux de te revoir.

—Gérard !

—Je t'aime ! murmura-t-il.

—Mon Gérard ! Comme le temps semble long quand on est séparé.

Elle souriait, adorable, avec, dans ses yeux noirs tout humides de bonheur, la flamme de l'amour.

—Je t'aime, répéta-t-il, parce que tu es belle, parce que, surtout, tu es bonne.

Ils étaient tout au bonheur de l'heure présente, et, tels des enfants, ils babillèrent.

—Tu as oublié quelque chose dans mon atelier, à Rolleboise, fit Régine, soudain.

—Quoi donc ?

—Devine. . . .

Alors, il se souvint. C'était son carnet de route, carnet qu'il croyait perdu, et sur lequel, au service en campagne, il inscrivait les observations du directeur des opérations.

Or, dans les heures longues, monotones, durant lesquelles il restait posté au coin d'un bois, avec quelques hommes, attendant un ennemi imaginaire qui tardait à paraître, il s'était amusé, devenu poète par amour, à aligner des alexandrins à sa belle, sur les pages blanches. Régine les trouvait admirables.

—Lisons ensemble, dit-il, heureux de cette circonstance qui, en prouvant à la jeune fille la sincérité de son amour, lui faciliterait ses explications.

—Comme j'étais enfant, comme j'étais jeune, alors ! ajouta-t-il.

—Non, tu étais. . . sincère.

Et, couvrant de la main une page sur laquelle Gérard se penchait :

—Oh ! je te défends de lire cela.

Elle l'avait annoté, elle aussi, ce carnet, répondant à un quatrain de Gérard qui se terminait ainsi : "M'aime-t-elle ?"

—Si, pria-t-il, montre ?

—Voilà, fit-elle, toute rougissante, en lui remettant le carnet. Tu avais écrit : "M'aime-t-elle ?" ; j'ai répondu : "Je t'adore". Eh bien ! oui, je t'adore ! Ne le savais-tu pas ? Faut-il cent fois te le redire ? te. . . .

—Oh ! Régine. . . .

—Laisse-moi achever. On m'a dit des choses. . . . Nous allons partir, avec papa ; nous partons. Or, voici, mon Gérard, ce que j'ai à te proposer ; j'ai complété ma dot, et, grâce au père Fournier qui soigne ma réclame, je suis en passe de vendre cher mes petits tableaux. Ma pauvreté était autrefois le seul obstacle à notre union. Je m'en suis délivrée. Voilà ce que j'avais à te dire. A ton tour, maintenant ; je t'écoute.

Il ne répondit pas, tout d'abord, revenu à son tour à la froide raison ; il cherchait une phrase à double sens qui la rassurerait sans lui enlever l'espoir, et cette phrase ne venait pas.

—C'est que, vois-tu, reprit-elle, je le sens bien, maintenant que je t'ai revu, il me sera si doux de me séparer de toi, de ne plus te revoir, de vivre loin de toi.

Le visage de Gérard, malgré lui, s'assombrit. Cette réponse qu'il ne trouvait toujours pas, elle la lut dans ses yeux, sur ses traits qui se décomposaient.

—Oh ! s'écria-t-elle en reculant, aurais-tu donc changé d'idée ? et elle s'écroura sur le tapis avant que Gérard eut pu la saisir.

Mais, soudain, la porte s'ouvre et Mauregard entre, botté haut, la cravache à la main. Quel spectacle ! Régine, pâle, inerte, comme morte, et Gérard agenouillé près d'elle, l'appelant des plus doux noms. D'une voix de tonnerre, s'adressant à Gérard, qu'il tutoyait d'ordinaire, il ordonna, en lui désignant sa propre chambre :

—Entrez là, s'il vous plaît, monsieur, et attendez-moi.

—Mon colonel. . . je vous en prie. . . .

—Allez !

Alors Mauregard, de première force malgré son âge, enleva Régine comme lorsqu'elle était enfant et la porta sur son lit. Soldat de fortune, il s'entendait parfaitement à donner des soins. Il s'assura qu'il était en présence d'un simple évanouissement produit par une émotion inattendue, violente, et se contenta de faciliter la respiration. Régine, du reste, après quelques instants, rouvrit les yeux en disant :

—Où suis-je ? Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est toi, papa ?

Elle passait la main sur son front, comme pour en chasser les pénibles souvenirs. Mauregard attendait.

—Eh bien, petite ? demanda-t-il.

Elle crut qu'il l'interrogeait sur les causes de son évanouissement.

—Approche-toi, pria-t-elle.

Elle lui noua les bras autour du cou, et à son oreille, à voix très basse, encore toute remuée :

—Réjouis-toi, papa. Désormais, je ne vivrai que pour toi, pour toi seulement.

—Ah ! fit Mauregard. Alors, Gérard. . . Ce que nous supposions était. . . .

—La vérité ; tais-toi.

—Bien, il me reste un devoir, et je vais, de ce pas, le remplir.

—Non ! non ! Elle le retint par le pan de sa tunique. Il est encore là, n'est-ce pas ? ne lui reproche rien, j'ai eu tort, je n'ai pas su le comprendre. Ne lui reproche rien, répéta-t-elle, je ne suis pas une mendicante. . . d'amour.

Les larmes surgirent, pressées, intarissables. La détente après la douleur. Mauregard, sur la pointe des pieds, s'éloigna et revint trouver Gérard. Sa colère tombait, les quelques mots de Régine lui avaient donné à réfléchir.

Le sous-lieutenant était debout, au milieu de la chambre, le képi bas. Il attendait, anxieux, lui aussi, ne sachant s'il devait tendre la main, le premier, à son chef, après l'ordre bref de tout à l'heure. Il

avait résolu de s'expliquer franchement, autant qu'il le pouvait. Le colonel l'absoudrait sûrement, et cet incident, si pénible, s'oublierait vite.

—Je regrette, mon colonel, commença-t-il ?

Mais Mauregard, qui s'était promis d'être calme et clément, s'emporta en reproches amers :

—Expliquez-vous, dites-moi de quel droit vous poursuivez ma fille, puisque votre idée n'est pas de l'épouser ; de quel droit vous la compromettez. Venez-vous en mon logis pour apporter la douleur comme si elle en ignorait le chemin ? Si vous êtes le baron de Savenay, nous nous appelons Mauregard et nous sommes gens d'honneur.

Mauregard pensait à de Vandières qui avait sollicité, sans doute, son commandement et l'avait obtenu par ses relations mondaines.

—Nous sommes gens d'honneur, répéta-t-il.

Cette phrase n'était sur ses lèvres qu'une expression de dépit contre celui — ou ceux — qui avaient arrêté, hâtivement, sa carrière ; mais Gérard, en la circonstance, y vit une allusion blessante, imméritée. Sa nature fière reprenait le dessus :

—J'ai donné mes raisons à Mlle Régine, répondit-il.

—C'est bien. Je suis ce qui me reste à faire.

C'était un congé formel. Gérard s'inclina et sortit. Dans la cour, la présence du planton le retint, mais, sur la route solitaire, loin des regards curieux, il eut une exclamation de douleur, de désespoir, de rage aussi. Ni Régine, ni son père, ne l'avaient compris. Que voulaient-ils donc ? Le secret qu'il portait en lui. Cela, jamais !

La nuit tombait, lourde, chaude, pleine d'orage, énervante. Dans la rue, il avait marché fièrement, la tête haute, ainsi qu'il sied à un officier de chasseurs ; mais, enfin seul, dans sa chambre, sans même décrocher son sabre, il se laissa choir sur un siège.

Puis, il souleva, demanda de la lumière et commanda qu'on lui servit à dîner. Il achevait son triste repas, lorsqu'on frappa à sa porte. René parut, et, joyeusement :

—Enfin ! je l'ai trouvé, mais non sans peine. Tu ne pouvais pas me prévenir, descendre chez moi ?

Ils échangèrent une rude poignée de mains.

—Comment as-tu appris mon arrivée ? demanda Gérard.

—Par Mauregard, parbleu ! répondit René en haussant les épaules.

—Tu es allé chez lui ce soir ?

—Non, il m'a fait passer un mot par son planton.

—Voyons ce mot, s'il te plaît ?

—Le voici.

Le colonel s'exprimait ainsi :

" Mon cher René,

" Gérard est ici. J'ai oublié — cette mise à la retraite me fait perdre la tête — de le retenir à dîner. Ne connaissant personne à Limoges, ce garçon va s'ennuyer. Tâche de le trouver en quelque hôtel, s'il n'a déjà passé chez toi. Ton vieil ami, — Colonel Mauregard."

Gérard, tout ému par cette preuve d'amitié, déposa le billet sur la table.

—J'avais hâte, lui dit René, de te demander pourquoi tu as sollicité une mission en Calédonie. Quelle singulière idée !

—Tu veux le savoir ? Eh bien, écoute.

Point par point, il exposa le but véritable de son voyage.

—Ah ! s'écriait René de temps à autre.

—Mon pauvre Gérard, dit-il, je te comprends. J'agisrais peut-être comme toi, à ta place ; mais, à mon avis, tu ferais mieux tout simplement de retourner chez Mauregard et de lui demander Régine en mariage. Quant à Jordanet.

—N'insiste pas ; c'est une idée fixe, irrévocable ; je mourrai s'il le faut, sur la brèche.

René, soucieux, rentra chez lui, rue Saint-Martial.

—Oh ! le malheureux, pensait-il, s'il savait ? Ah ! l'affreux secret à garder au fond de mon cœur ! Par lassitude et poussé par je ne sais quel sentiment, j'ai failli le trahir, ce secret, devant Mauregard et Régine. A l'avenir, je veillerai sur moi. Pauvre marraine ! J'attendrai pour parler qu'elle soit délivrée de la vie.

Gérard lisait et relisait le billet du colonel, et il se disait avec bonheur que Régine, certainement, était pour quelque chose en cet écrit, qu'elle l'avait conseillé, dicté peut-être.

XCIX

Avant la Fête

La veille de la fête, le matin surtout, ce fut, au 24^e chasseurs, un branle-bas général, "un tremblement" comme les plus anciens briscarts n'en avaient souvenance.

La revue étaient prescrite pour une heure mais, avant-midi, il faudrait monter à cheval. Vers dix heures, ils eurent un moment de répit : Baligand était allé déjeuner. Les hommes tendaient une guirlande de feuillages qui rejoignait l'escadron voisin, et ainsi des autres, ce qui formait sur toute la façade du bâtiment une jolie ceinture de verdure, agrémentée de loin en loin de roses variées et, au-dessus des fenêtres, de drapeaux en trophées.

Gérard, qui avait pris son service depuis la veille, en surveillait la pose.

— Les drapeaux sont mal disposés, dit-il. Vous, là-bas, l'homme, apportez-moi cette échelle ?

L'interpellé était Médéric, que Gérard n'avait pas reconnu, tant le jeune homme avait changé, depuis le procès. Médéric fit la sourde oreille.

— M'entendez-vous, chasseur. Je m'adresse à vous qui avez les mains dans les poches ?

Gaillout, qui se trouvait là, chargé de branchages, cria :

— Jordanet, le lieutenant t'appelle.

Gérard tressaillit à ce nom, et, attentivement, examina le jeune homme. Médéric se retourna, à l'appel de Gaillout.

Il hésita une seconde. Un combat se déroulait en lui, tant ce qu'il allait répondre était grave. Il n'eut pas osé, sans doute, en présence des autres, mais Gaillout s'éloignait.

— Mon lieutenant, fit-il, résolument. . . Pour le colonel Mauregard, tout ce qu'il vous plaira, mais, la revue terminée, on fêtera M. de Vandières, le nouveau chef, et je ne veux rien faire pour M. de Vandières.

Cette réponse atteignit Gérard en plein cœur.

— Comment, vous ne voulez rien faire pour M. de Vandières ; que signifie cette attitude ?

René survint à point pour mettre fin à cette scène dont il avait entendu les derniers mots :

— Ecoute un peu, Gérard, dit-il.

Il l'attirait à l'écart.

— Laisse-le, je te prie, c'est un brave garçon, je vais t'expliquer. Allons déjeuner. Je m'intéresse à Jordanet, tu en sais la raison. Sois indulgent pour lui.

— Je ne demande pas mieux, répondit Gérard, mais je veux avant tout qu'il m'obéisse.

— Je lui parlerai, reprit René.

Les deux jeunes gens sortirent du quartier et marchèrent en silence. Ils entrèrent au mess, et le président, le lieutenant Lauzière, un meridional endiablé et farceur, s'écria joyeusement :

— Lemayeur, à l'amende, trou de l'air ; de Savenay, à la remende. Inscrivez, secrétaire, deux bouteilles de champagne à la clef.

Elle était très gaie, d'ordinaire, cette table de lieutenants et sous-lieutenants, tous garçons, riches ou à peu près, aimant à rire et à en conter, le cigare aux lèvres, de toutes couleurs. Les déjeuners, souvent, s'allongeaient, et quelques capitaines, célibataires aussi, qui mangeaient à côté, ne dédaignaient pas, le repas expédié, de venir s'asseoir au milieu de leurs inférieurs.

Mais ce matin-là, les officiers mettaient les morceaux doubles, ce qui n'empêchait pas Lauzière de s'écrier :

— Crions, si vous voulez : vive Mauregard. Je propose même ceci, l'idée a vu le jour dans le cerveau de Clerc : de lui députer, avant la fête et pour le mettre en train, l'un de nous qui l'assurera, au nom de tous, de nos regrets et notre reconnaissance. Cette mission incombera au dernier arrivé.

Le dernier arrivé était Gérard, René, prévoyant son refus, se leva et prit la parole

— Je ne suis pas le dernier arrivé, dit-il, mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai trouver le colonel. Je suis un peu son parent et alors ?

— Accepté.

Le colonel s'habillait devant la petite glace. Il continua même, sans façon, et quand René eut expliqué l'objet de sa mission :

— Ah ! fit-il, la table des jeunes ne m'a pas oublié. Ça me met une douceur dans l'âme. Dis-leur bien, de ma part, que je ne les oublierai jamais, moi non plus, que leur vieux colonel les suivra toujours dans la vie, tant que ses yeux verront la lumière. Dis-moi, René, aurons-nous de l'entrain, au défilé ? il faut qu'il soit magnifique, hors de pair, mon 24^e, immobile, comme un seul homme, lorsque je paraîtrai sur le terrain, puis qu'il s'ébranle en tonnerre lorsque nous mettrons sabre au clair. . . Si tu as le temps, passe chez l'adjutant-major. Qu'il soit ici à une heure moins dix.

Mauregard, la main sur son sabre, un sabre d'honneur qu'il avait gagné à Magenta, était très pâle. René comprit qu'il souffrait et, discrètement se retira en disant :

— A ce soir, mon colonel.

Mauregard mit son képi ; il était prêt, il irait sur le terrain avec calme, le sourire aux lèvres. Il appela sa fille.

— Accroche-moi mes décorations. Qu'elles voient la lumière, des épées nues, une fois encore.

Des chevaux piaffèrent sur la route. Mauregard se haussa :
— Ah ! voici l'adjutant-major et le peloton d'escorte. Régine, à tout à l'heure, ma chérie.

Elle lui prit la tête et l'embrassa follement :

— Aie du courage, père.

— Ne crains rien, j'en ai, j'en aurai.

Il l'embrassa et sortit lentement, plus droit que jamais.

C

Sabre au Clair !

Il y eut, au 24^e de l'arme, un indicible brouhaha, une envolée, des cris et des rires par les chambres, les escaliers et les couloirs, quand le trompette de service, sur le coup de midi, lança à toute volée l'air connu, la mise en route, que répètent des centaines de lèvres :

Allons, cavaliers, vite en selles,
Formons vivement nos escadrons. . .
Encore un bécot à nos belles.
Car bientôt nous partons. (bis)

Pas un homme, ce jour-là, ne se fit porter malade. L'infirmerie, comme par miracle, s'était vidée la veille, et ceux qui, le matin, avaient dû prendre la garde, avaient des mines longues d'une aune.

En un clin d'œil le 24^e fut à cheval, et dans ce quartier si bruyant, tout à l'heure, un grand silence plana, si grand qu'on entendait, distinctement, le robinet de bronze de la conduite d'eau s'égoutter dans le réservoir, et les marteaux des ouvriers qui clouaient, tout au fond du gymnase, les dernières planches des baraques dressées pour la fête.

Le lieutenant-colonel avait tiré son sabre :

— Par le 1^{er}. . . ma. . . rche !

L'escadron s'ébranla. Médéric marchait au premier rang de gauche, côté des officiers, auprès de René qui commandait le peloton. Après la grille, Baligand s'arrêta, pour le coup d'œil du maître ; alors, René, se rapprochant, botte à botte, de Médéric, lui souffla :

— Je ne suis pas content de vous.

— De moi, mon lieutenant ?

— Parfaitement, pour deux raisons. J'avais fait lever votre punition, pourquoi n'avez-vous pas accepté ? Si le capitaine l'apprend. . . Vous avez vu qu'il n'était pas commode, le capitaine.

— Mon lieutenant. . .

— C'est affaire à vous, passons. Mais, ce matin, pourquoi avoir ainsi répondu à Gérard ! Dans une heure, M. de Vandières sera votre colonel, et vous brouillez vos cartes ?

Le trompette-major s'était retourné, et la fanfare éclata, claire, sonore, entraînant, des trilles savants, de la "fantaisie", depuis longtemps répétées.

Les trompettes, par triple rang, sonnaient. Les dames, aux balcons, applaudissaient encore ; des gamins perchés dans les marronniers, des messieurs graves, aux terrasses des cafés, debout sur des chaises de fer, criaient : "Vive le 24^e !. . . Vive l'armée !"

Médéric n'entendait plus les vivats, ni les refrains guerriers des cuivres. Il regardait René, qui le dépassait d'une longueur. Le lieutenant fit volte-face. Ses yeux étaient si limpides, doux et fiers à la fois, une telle sérénité s'y lisait, que Médéric éprouva comme un regret, suivi d'un frisson d'espérance.

De Marnac était parti, Mauregard partait ; mais, était-ce l'effet de ce ciel bleu, de ce pas redoublé qui charriait plus vite le sang, de cette grande rumeur, de Mabel qui seconait joliment les gourmets ? il se sentit à demi-rassuré pour l'avenir. Par pure générosité ou à cause de Louise, il aurait toujours, en René, un ami au 24^e. Alors, comme les autres, il se laissa aller à la griserie du moment, aux émotions de cette chevauchée triomphale.

Au carrefour de la rue, Mauregard attendait avec l'adjutant-major. Il salua le lieutenant-colonel et prit la tête, entre la musique et le premier escadron. Maintenant personne ne bavardait plus, nul n'avait envie de rire ou de blaguer. Les hommes se haussaient, se penchaient pour voir, au dessus des shakos qui onduaient entre les files dansantes, le haut plomet du colonel, en avant.

Mauregard se tenait droit et ferme sur sa grande bique de bataille un peu lourde, façonnée à sa taille. Il avait, le regard assuré, le poing sur la hanche.

On arrivait au champ de juillet, une vaste plaine naturellement sablée, terminée, très loin, par les peupliers qui bordaient la Vienne. Par ce soleil, elle resplendissait, toute pailletée de mica et de silex qui rayonnaient comme autant de pierres précieuses.

Du côté de la gare, un officier accourait au galop. Mauregard le reconnut de suite et ordonna :

— Repos.

C'était de Vandières. Il descendait à l'instant du train et avait dû s'habiller en wagon. Il arrivait très vite. A deux pas de Mauregard, il s'arrêta.

—Colonel... je vous demande pardon, je vous salue.

Mais son cheval, un arabe de robe noire, aux naseaux sanglants, renâclait, cherchait à s'emballer. Il le calmait, de la main et de la voix :

—Allons, Noreb....

Noreb renâclait toujours. Alors, de Vandières, tel un sous-lieutenant frais émoulu de Saumur, sauta à terre, avec une remarquable élégance, et jeta la bride à son ordonnance, qui survenait.

Mauregard, à cet exploit digne d'un jeune homme, se sentit très vieux, mais de Vandières s'avancait, le sourire aux lèvres.

—Ah ! mon cher Mauregard, fit-il, que je suis heureux de vous revoir.

Il était sans armes ; il tendait la main ; une émotion réelle passait dans ses yeux. Mauregard, loyalement, toucha cette main, fine et souple encore. Incapable d'exprimer un sentiment qu'il ne ressentait pas, il répondit :

—Je vous salue, mon cher de Vandières, bien que....

Les officiers, par discrétion, s'étaient retirés. Les colonels étaient seuls, au milieu de tout le monde.

—Bien que... acheva-t-il difficilement... Vous comprenez... en ce jour.

De Vandières, loyalement aussi, vint à son secours.

—Hélas, colonel, le temps marche, vole, pour tous... la retraite me guette aussi. Ecoutez, Mauregard, j'ai été peiné quand j'ai su que je vous remplaçais. J'ai protesté, en votre faveur, en haut lieu, je vous en donne ma parole. On m'a objecté le rajeunissement des cadres... J'ai refusé... On allait nommer Lespingal à ma place ; alors j'ai accepté. Puisque je devais commander un régiment, j'ai préféré que ce fut le vôtre.

De Vandières était un charmeur. Mauregard fut conquis de suite :

—S'il en est ainsi, dit-il, je vous remercie. Je vous remettrai mon 24e, tout à l'heure, au quartier. Avec vous, il sera entre bonnes mains, et cela me console de m'en séparer pour toujours. Vous plaît-il de le voir manœuvrer ?

—Je vous en prie.

Mauregard, quand il avait le sabre en main, oubliait tout.

Il commandait en personne, de sa voix de tonnerre, que les ans n'avaient pas rouillée, et le 24e manœuvrait comme un seul homme. Il parcourait le front, en jetant des syllabes coupées par la course :

—Mes enfants... soldats du 24e... Pour votre vieux colonel... la charge... de la mesure... Aux ailes, les trompettes....

Il rassembla les rênes, à deux pas de ses hommes, et d'une voix brusque, le sabre tendu :

—L'ennemi est là-bas, devant vous, sabre au clair ! chargez !

—Sabre au clair... hurra ! vive le colonel !

Tous partirent, sombres, presque farouches, comme furieux de la retraite de leur chef aimé, vénéré. Ce fut une admirable charge, dont on s'entretint longtemps dans le monde militaire.

Un léger nuage, venu des monts, poussé par une forte brise du sud-est, courait devant le soleil et le 24e s'avancait, dans le noir, dans un tourbillon de poussière. Soudain, le nuage se déchira, et le régiment flamba, dans ce coup de lumière dorée. Ils arrivaient, les petits chasseurs, ventre à terre, comme une trombe balayée du bout de l'horizon par la tempête, couchés sur l'encolure, les yeux brillants de la course, enivrés de vitesse, de la musique martiale qui courait sur leurs talons, caressait leurs nuques de ses notes ardentes. Ils arrivaient, criaient toujours, sourdement : Sabre au clair... Vive le colonel !

Mauregard tenait le devant, le sabre très haut, comme pour frapper d'estoc. Tout à coup, il commanda :

—Alignement, fixe !

Il cherchait de Vandières. Ce dernier n'était plus là.

—Par le flanc droit, par files à gauche !

Le 24e rentra au quartier. Le lieutenant-colonel, un gros qui soufflait encore et s'épongeait le front, remarqua :

—C'était... superbe, mon colonel.

CI

Le Drapeau

De Vandières, sur son arabe de fine encolure, attendait dans la cour de la caserne. Il était en armes, cette fois ; un étincelant fourreau d'acier brinqueballant sur la housse blanche, battait les flancs noirs de son cheval. Il se découvrit quand le régiment parut, pendant les quelques minutes que dura le défilé.

—Halte !... face en avant !

Le 24e formait un grand rectangle, dont Mauregard et de Vandières tenaient le milieu. Les trompettes se turent. Il se fit encore un grand silence. La minute était solennelle.

—Au drapeau ! fit Mauregard.

Les fanfares sonnèrent. Tous les hommes, à cette minute, eussent juré, entre les mains de leur colonel : "Avec vous, nous sommes prêts à la mort." Mauregard, simplement, se découvrait, dépassant de Vandières de toute la tête, et disait, d'une voix que tous purent entendre, de la grille aux chasseurs des derniers rang, presque agenouillés, là-bas sur leurs selles :

—Colonel... frappé par la limite d'âge, je remets cet étendard entre vos mains. Mes amis, que celui-là vous fasse songer aux drapeaux criblés de balles... guenilles sublimes perdues en un jour où Dieu lui-même avait détourné de nous son regard....

De forte, sa voix devint tremblante, et ce fut le cœur très gros, avec des sanglots surmontés à grand'peine, qui se brisaient, on le sentait, dans sa gorge, qu'il acheva :

—Je vais me séparer de lui... Pardonnez à mon émotion... c'est un déchirement, quelque chose d'inexprimable... tout s'en va... tout sombre, autour de moi... Je n'ai plus rien, adieu, mes enfants, mon 24e, adieu !

Mauregard embrassait l'étendard, le drapeau aimé sous les plis duquel il avait vécu les meilleures années de sa vie, celles de combats et de recueils pour l'avenir. Il murmurait encore :

—Mon 24e... mes enfants !...

De Vandières, à son tour, prit la parole. Jusqu'à ce moment, au second plan, au second rôle, il avait écouté, ému, comme les autres. Maintenant, il était le chef. Le silence, si possible, devint plus profond ; encore chacun entendait battre son cœur, et de Vandières disait :

—Colonel Mauregard, je vous remercie. Comme vous, je m'efforcerai de tenir ce beau régiment en haleine. Vous avez été un père pour vos hommes, je le serai. Sabre au clair ! mes amis, n'oubliez jamais cette devise de guerre. Elle est votre devise aussi pendant les heures laborieuses de la paix. Sabre au clair ! Rien de caché en vous, mes enfants ; que votre âme, claire comme l'acier qui brille au soleil, soit toute au régiment, toute à la patrie. Sabre au clair ! devant le drapeau de vos foyers, devant le symbole sacré de nos suprêmes espoirs !

Il tira son sabre, jusque-là au fourreau, et d'une voix vibrante, répéta :

—Sabre au clair !

Alors, dans tout le régiment, les lèvres s'ouvrirent, les poitrines, lourdes d'émotions contenues, poussèrent le cri de guerre :

—Sabre au clair !

De Vandières lui-même commanda :

—Rompez ! Adjudant-major, faites rappeler aux chefs.

Quand les chefs furent rassemblés, il dicta : "Le colonel laisse toute latitude aux hommes pour la journée et la nuit, comptant sur la sagesse de tous. En plus des distributions prévues, il y aura un quart de vin supplémentaire. Les punitions sont levées. Demain, repos."

La nouvelle courut comme une traînée de poudre, et les chasseurs, de toutes les fenêtres, crièrent :

—Vive le colonel !

Ces vivats, douloureusement, contristèrent Mauregard ; ils tombaient, sur son cœur, comme du plomb fondu et entraîaient en lui. Il lui semblait qu'il recevait, sur les reins, des coups de plat de sabre

—De Vandières, dit-il, je vous salue.

—Mais, je vous reverrai ?

—Sans doute.

De Vandières lut, sur le visage du vieux brave, sa grande émotion ; les vivats redoublaient, il n'insista pas. Mauregard, remonté à cheval, se dirigeait vers la sortie du quartier. Les officiers, silencieux, la main au képi, formaient la haie. Il les saluait de la parole et du geste :

—Adieu, messieurs.

La foule s'entr'ouvrait sur son passage et on le saluait aussi, discrètement. Après la grille, il tourna à gauche, par une rue déserte, et galopa jusque chez lui. Quel silence après l'éclat des fanfares, tout ce bruit, la charge ardente, les saluts aux étendards ! Lorillard n'était pas là, il n'y avait personne pour le recevoir. Il conduisit lui-même sa monture à l'écurie et l'attacha, toute harnachée, au râtelier. Puis, revenu dans la cour, il écouta.

Régine le guettait à travers les rideaux ; il vit sa pâleur. Pour elle, il fallait être fort, sourire. Il entra en chantonnant, le vieux brave, en sifflant un air de caserne.

—Papa ? fit Régine.

Il y avait, dans ce simple mot, toute l'angoisse de la fille aimante. Mauregard, bravement, sans se trahir, répondit :

—Ça va bien, fillette, très bien. Pas si dur que je ne l'aurais cru. Un fossé à sauter, tout bonnement, et j'en ai franchi, dans mon existence, de si larges.

Il se frottait les mains.

—Enfin... tu es satisfait... père ?

—Un fossé, te dis-je, il tenait à sa comparaison, un tout petit fossé. Je me déshabille, et c'est fini. A nous le repos. Je l'ai bien gagné.

Mauregard rentra chez lui. Cette sérénité de commande, aussitôt, tomba. Lentement, en soupirant, il décrocha ses médailles, la double rangée qui faisait si bien sur sa poitrine robuste, et les déposa sur la table ; il détacha son sabre, son sabre de sous-lieutenant, qui allait si bien à sa main.

Il se déshabillait. Il parlait toujours : à son dolman, à son shako, à son beau plumet de colonel, et sa voix était mortellement triste.

Le plumet, le dolman, les tresses dorées, il les baisait, ainsi que le sabre, puis, vivement, il les accrocha à sa garde-robe et tira sur eux les rideaux de lustrine verte.

Il ouvrit un meuble et en tira toute une défroque de civil, de péquin, achetée récemment, en cachette, du chapeau à la cravate, du pantalon au gilet. Il s'habillait vite. Autant en finir de suite, franchir, le même jour, tous les fossés ! Que ce pantalon d'un vilain noir, était étroit ! Le gilet et la redingote, noirs aussi, le gênaient de partout.

Il essaya de marcher ; tout craquait. Il se voyait maigre là-dessous, dégingandé, ridicule, un petit vieux à tournure hésitante. Pour nouer sa cravate, il se rapprocha de la glace et recula, stupéfait. Était-ce lui, ce bonhomme en chapeau melon, atroce ; ce bourgeois auquel un reste de jeunesse donnait des airs de galantin sur le retour, l'habit noir, la mine effarée d'un croque-mort ?

Était-il le "brillant colonel, le colonel "Sabre au clair !" qui paraissait, l'heure d'avant, sur le Champ de juillet, à la tête du plus beau régiment de France ; dont le geste entraînait des centaines de chasseurs robustes ?

Il se laissa choir sur un fauteuil. Affaîssé, le front dans ses mains, il pleura. Sa prostration était si complète qu'il n'entendit pas Régine, inquiète de cette absence prolongée, soulever doucement la portière. Elle l'aperçut, dans un reste de lumière, tout en noir, en deuil, enfoui dans son fauteuil. Il sanglotait. Elle allait courir à lui, l'étreindre, mais il y avait là d'inconsolables douleurs. Mieux valait laisser couler les larmes, qui soulagent. Douleur poignante, elle dut refouler les siennes. René arrivait.

—Eh bien ? demanda-t-il à Régine.

Elle eut l'incroyable courage de garder le calme, de sourire, de mentir.

—Chut. Il dort, je crois. Il était très fatigué, tu comprends ; cette chaleur, les émotions.

—Régine, ajouta René avant de sortir, je reviendrai, sinon ce soir, demain matin.

—Tu déjeuneras avec nous ?

—S'il est possible.

Il lui serra la main et s'éloigna, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler... le repos du colonel.

III

Au Quartier

Là-bas, à la caserne, où revenait René, presque rassuré sur l'état d'âme de son vieil ami, la fête battait son plein.

De Vandières, appuyé à une palissade, tout en regardant les soldats s'amuser, causait avec Doumerc, le major. Il avait mandé Gérard, par l'entremise de d'Espeuil, qui s'empressait—et Gérard ne venait pas !

Il vint enfin, et, chose étrange, ce fut presque d'Espeuil qui le présenta :

—Mon colonel, je vous l'amène.

—Ah ! merci ; bonjour, Gérard, fit de Vandières.

Il lui tendait la main ouverte. Gérard, après un mouvement d'hésitation, imperceptible pour les autres, y laissa tomber le bout de ses doigts.

—Vous allez bien ? reprit de Vandières.

—Oui, monsieur.

Quelle était froide cette réception ; qu'il était glacé, cet accueil.

—Comment trouvez-vous la fête ?

—Mauregard a été sublime.

—En vérité. Vous vous amusez bien ?

—Mais... oui.

—Voulez-vous dîner avec moi, ce soir, je m'ennuie seul...

—C'est que, j'ai promis à...

—A vos camarades. Bien. Je ne vous retiens plus.

Gérard s'inclinait. D'Espeuil lui souffla :

—Vous oubliez... de Savenay ; présentez-moi donc.

Et Gérard froidement :

—Mon colonel... M. d'Espeuil, sous-lieutenant au 2^e escadron.

—Je le connaissais déjà... de nom. J'ai beaucoup connu le marquis, votre père, lieutenant, et j'espère que nous n'en resterons pas là.

D'Espeuil s'inclina à son tour.

—Demain, Gérard, ajouta de Vandières, je vous attends ; j'ai des nouvelles à vous donner de votre mère.

Les deux jeunes gens se retirèrent.

—Venez-vous, major ? demanda de Vandières.

Ils circulèrent dans la foule. Au passage on criait :

—Vive le colonel !

De Vandières, fatigué de saluer, à droite et à gauche, se dirigeait vers un coin tranquille.

Les fêtes terminées, les sous-officiers et les soldats — ceux qui, du moins, avaient de l'argent — se précipitèrent à la cantine et envahirent les sièges. Bientôt on n'entendit plus, pour un instant, que le cliquetis des verres. Médéric suivit les camarades à la cantine, mais assis derrière les autres, à l'écart, selon son habitude, il écoutait. Personne, hors lui, ne s'intéressait plus à Mauregard... De Vandières avaient déjà conquis les cœurs.

Tournillon, de sa table, criait :

—Bon ! Voilà Jordanet qui fréquente. Embrassez-vous !

Mame Bône souriait.

—Numérotez-vous, ordonnait l'autre.

Ils se numérotèrent... Ils étaient quarante-quatre.

—Mme Bône, reprit-il, en frappant sur ses poches qui sonnaient, quarante-quatre tasses, vingt deux carafons... Boum ! servez brûlant, et que le cric gratte ; faut sécher la cave.

—On y va, monsieur Tournillon, répondit la cantinière, toujours souriante.

Le café, largement parfumé de cric, fumait dans les tasses ; alors les chansons commencèrent.

Les enfants s'amusaient ; le métier n'était pas joyeux tous les jours ; pour une nuit de bonne, il y en avait de mauvaises ! Ainsi pensait la cantinière.

—Je suis contente de vous. Chantez donc, chantez tout ce que vous voudrez, mes petits.

Ils ne chantaient plus. Tournillon avait réclamé le silence et proposait :

—Si nous déguerpiissions en ville.

Tous applaudirent :

—Une idée... aller en ville pour "pétarder."

—Moi, annonçait Perchevin, je régale d'un verre au "Dernier chasseur."

—Guides sur la ligne, cria le brigadier, par files comme tu pourras... Au "Dernier chasseur."

La cantinière, en commerçante avisée, certaine qu'ils ne boiraient plus guère, qu'ils deviendraient bientôt encombrants, les saluait, disant : "Amusez-vous gentiment ; à demain."

—Tu sors avec nous, dit Perchevin à Médéric.

—Non, j'ai mal à la tête.

Le trompette n'insista pas.

—Alors, fit Denis, je reste avec toi.

—Non, merci, répondit Médéric, je vais me coucher, je t'assure. Ne te gêne pas pour moi.

Ils partirent en se bousculant, en imitant les cris d'animaux divers. La caserne, ce soir, était à eux, toute la ville leur appartenait, de main mise, quelques écus se battaient dans leurs goussets !

Médéric, seul, restait là, devant la cantine. Par la vitre de la fenêtre, il voyait Mme Bône compter sa caisse, aligner des chiffres sur son registre.

La porte de l'écurie claqua ; quelqu'un en sortait, filant, au trot, vers la grille. Il reconnut Denis qui, jamais, ne s'éloignait sans dire au revoir à sa jument. Médéric sourit. Léonore, ce soir, devait avoir, sous le nez, une riche provende, double ou triple ration d'avoine, pour sûr.

La nuit était tiède ; le ciel criblé d'étoiles. Dix heures sonnèrent. Il était libre. Le beau temps pour une promenade qui le reposerait de tout ce vacarme !

Il sortit en ville, et, tout naturellement poussa vers la demeure de Mauregard. Ce lui était doux de passer devant cette maison aimée, à cause du brave homme qu'elle abritait.

Une voiture attendait à la porte du jardin, un des omnibus d'hôtels qui font le service entre la ville et la gare. Qui donc, à cette heure, était sur le départ ? La demoiselle du colonel, sans doute.

Médéric dépassa la voiture, en prenant l'air d'un homme attendu ; puis, revenant sans bruit, sur ses pas, il se blottit à l'ombre de la haie, de l'autre côté de la route... et regarda. Les étoiles étaient si nombreuses, le ciel était si limpide, qu'il faisait presque clair. La porte de la maison s'ouvrit, et Régine parut sur le perron, sa valise à la main.

—C'est la jeune fille qui part, se dit Médéric.

Le colonel suivait, avec Lorillard, tous deux portant une lourde malle.

—Je compte sur toi, Lorillard, pour l'emballage.

—Oui, mon colonel.

—Quand viendra M. René, demain, expliqua Régine, n'oubliez pas de lui remettre ma lettre.

—Oui, mademoiselle.

—Au revoir, Lorillard, ajouta le colonel. Nous t'attendrons le plus tôt possible à Rolleboise... Cocher, nous sommes prêts.

Le conducteur toucha ses chevaux, et la voiture roula. Médéric la suivit, au pas gymnastique. Cette idée se dessinait en lui : Etre là, à la gare, comme par hasard, et saluer, une dernière fois son colonel. Il prit par des rues qui raccourcissaient. Il trottait ferme, le bancal à la main. A un carrefour, il faillit renverser un officier. Il s'arrêta, reconnaissant René.

—A mon lieutenant !

—Vous, Médéric, qu'y a-t-il ?

—Le colonel part, à l'instant. Je me promenais sur la route d'Aixe...

—Impossible. Il m'attend, demain, pour déjeuner.

—Il aura changé d'avis.

—Ah ! j'aurais dû m'en douter, interrompit René. Régine était trop vaillante, elle me trompait.

Il tressaillit, ce disant, comme sous le coup d'une idée subite, et consulta sa montre.

—Le train part à dix heures cinquante-trois, il est dix heures quarante-cinq. Nous aurons le temps. Merci, Médéric.

René, en courant aussi, rebroussa chemin, et revint au mess qu'il quittait à l'instant. Les officiers y étaient encore.

—Messieurs, annonça René, je vous demande pardon d'interrompre vos plaisirs. Le colonel part dans huit minutes.

—Quel colonel ? demanda d'Espeuil.

—Le colonel Mauregard, le brave colonel Mauregard, répéta-t-il, avec énergie, et je vous propose, mes chers camarades, nous avons le temps, d'aller lui serrer la main.

—Parbleu, répondit Lauzière, redevenu sérieux, prenons nos sabres et partons.

—Huit minutes, nous arriverons trop tard, remarqua d'Espeuil.

—Essayons toujours, dit Clerc.

—Oui, partons, faisait Gérard, tout pâle.

Ils étaient seize, de tous les escadrons. En chemin, ils rencontrèrent Pestel, et Pestel se joignit à eux. Plus loin, ils hélèrent un groupe d'officiers, et ceux-ci les suivirent, demandant :

—Où allez-vous ?

—Mauregard nous quitte, nous allons à la gare.

—Ah ! le père "Sabre au clair" !...

Ils emboîtèrent le pas. Un coup de sifflet traversa la nuit.

—Dépêchons, commanda René qui tenait la tête.

A l'entrée des salles d'attente, René s'arrêta un quart de seconde, ébloui par la vive lumière. Médéric se trouvait là. Il vit les officiers, derrière, comprit et dit :

—Mon lieutenant, pressez-vous, le train part.

Ils n'eurent que le temps de passer sur le quai. Le train s'ébranlait. René tout en courant le long des wagons, appelait :

—Mon colonel ! mon colonel !

Mauregard parut à la portière, tout en noir ; Régine à ses côtés. Il aperçut, dans la flambée de lumière des baux, ses officiers, en rang, la main au képi, immobiles. Il se découvrit :

—Ah ! mes enfants, messieurs, cria-t-il, sa voix retrouvant l'énergie d'antan, je n'oublierai jamais cette minute. Merci. Adieu !

Régine avait reconnu Gérard. Elle se rassit, toute tremblante. Il pensait donc toujours à eux, à elle, puisque, désertant la fête, il était accouru ?

Le train, maintenant, filait dans l'ombre, s'engouffrait sous les ponts, trépidait le long des rampes nombreuses en ce pays accidenté, emportant l'une loin de l'aimé, l'autre loin du 24.

CIII

M. de Fonberlot, Vicomte !

René, le lendemain, s'habillait lorsque Lorillard entra.

—Mon lieutenant, dit-il, une lettre pour vous.

L'officier reconnut sans peine l'écriture de Régine. Il interrogea Lorillard :

—Le colonel s'est décidé au départ tout d'un coup, n'est-ce pas ?

—Oui, mon lieutenant. Je revenais de la fête. Mademoiselle, les yeux rouges, allait, en silence, de sa chambre à la salle à manger. Je servis un diaer froid, puis on me rappela, cinq minutes après. Personne n'y avait touché, au poulet. Le colonel me dit : "Lorillard, mon garçon, nous partons ce soir. Je te charge d'emballer les meubles, tout le ménage. M. René et l'adjutant, mon secrétaire, t'aideront de leurs conseils, et puis, tu m'a mènera le tout, par le chemin de fer." "Va me chercher une voiture." Et mademoiselle, acheva Lorillard, m'a donné cette lettre.

—C'est bien, Lorillard, tu es un brave garçon. J'irai te voir tantôt.

René, maintenant, devinait le drame intime, les douleurs inconsolées et inconsolables pour longtemps — de Régine et de son père. Il ouvrit la lettre. Elle répétait, en substance, sous d'autres termes, ce qu'avait dit Lorillard ; elle était empreinte, surtout, d'une profonde mélancolie.

René passa presque toute cette journée dans la maison de la route d'Aixe. Le lendemain, vers neuf heures, il descendait au quartier, tout songeur, quand un quidam se planta devant lui, en s'écriant joyeusement :

—Bonjour, monsieur Lemayeur !

René leva les yeux, et répondit :

—Monsieur de Fonberlot ! Vous êtes ici !

—Eh ! oui, moi. Me voici, pour de bon, au 24 flambarde Heureux ! oh ! heureux ! J'étais de la fête, avant-hier, et je vous ai tous reconnus : de Savenay, de Vandières et vous. Avec tant d'amis, je vais être ici comme un coq en pâte. D'autant plus qu'on m'a affecté à votre escadron, le 1er...

—Sans doute, dit René.

Ils arrivèrent à la caserne. Baligand, de la salle du rapport, appelait René, qui s'excusa en disant :

—Vous voyez ces hommes, à la porte de l'écurie, c'est le premier ; allez, il vous piloteront.

Perchepin, Médéric, Guillout, Loupot, Denis, sous la surveillance de Tournillon, procédaient au pansage, muets comme des carpes. Ils avaient tous, sauf Médéric, joliment mal aux cheveux... et une soif !

Fonberlot, envoyé par René, arrivait en ce moment. Il était en habit, cravate blanche, camélia fané à la boutonnière, souliers vernis et chapeau haut de forme.

—Messieurs... commençait-il.

Ce vocable était si surprenant, en ce lieu, que tous se retournèrent, comme un seul homme, l'éponge, l'étrille ou la fourche en l'air.

—Tiens ! s'écria Denis, rigolo, un garçon d'honneur !

Et les autres, à tour de rôle :

—Tu cherches ta noce ?

—T'as perdu ta bonne amie ?

—Comment qu' tu t'appelles ?

—Le vicomte de Fonberlot... Je cherche la chose, le magasin... J'arrive au corps, au flambarde... sursis de deux ans, faiblesse de constitution.

—L' flambarde, c'était avant-hier.

—Mince, un vicomte, un duc, un prince !

—Il est au fond, à droite, le magasin, va, fit Guillout.

—Eh bien ! conduis-moi, toi ?

Guillout secoua la tête, et, sans rire :

—A droite, j'entends pas ; à gauche.

—Hein ?

—Il est sourd, fit un autre.

—On prend les sourds, à présent ?

—On prend tout, les sourds, les borgnes, et les garçons d'honneur.

Fonberlot, ahuri de cette réception, de ces foux de file, se tournait à la gauche de Guillout répétant :

—Indique-moi le magasin ?

—Bien, compris, mon prince ; on finira par s'entendre. Faites sentir l'éperon, un demi-tour, ren lez la main. A hauteur de la cantine, halte ! Justement, Flipotte dort. Connais-tu la cantine, blaireau ?

—Blaireau ! Fonberlot, te dis-je !

—Il connaît pas. Quelle moule ! Le magasin, nom d'un polochon, à hauteur de la cantine, côté n ontoir, la botte à gauche. Rendez, et au trot, en avant ! Oh ! la terrible soif de soif !

Un vicomte, un prince, ce bleu qui portait sur le ventre une chaîne en or et des bagues aux doigts ! C'était une veine, tout de même, ce matin que les gosiers étaient secs comme des peaux de tambour. Ils lui formèrent bien vite une garde d'honneur, en répétant :

—Rendez la main, au trot !

Tournillon revenait à ce bruit.

—Qu'est-ce que vous fichez, vous autres, à rigoler comme des baleines ? Si vous m' faites attraper par Picard...

—Tiens ! interrompit Fonberlot, Tournillon, mon brave Tournillon. Bonheur ! Bonjour, ma vieille. Eh bien ! quoi, quoi donc ?

Tournillon reculait, le regardait de très haut, avec une suprême indifférence.

—Eh bien ! quoi, hurlait Flipotte, qui éveillé en sursaut, du plus ravissant des rêves, par la voix de Baligand, n'était rien moins qu'aimable. Qu'est-ce que vous voulez, vous le petit père ?

—Je... cher... che le maga... magasin... mon... lieutenant, officier... mon... sieur.

—Un magasin de nouveautés, peut-être ?

—Ah ! mon Dieu, murmura Fonberlot, il ne comprend rien.

—Quoi ? J' suis un abruti, dites-le donc !

—C'est un bleu, mon lieutenant, expliqua Médéric.

—Habillez-le, alors, ce citrouillard. Un bleu ! Et vous venez ici en costume de bal masqué ?

—Ecoutez... donc... essaya d'expliquer le bleu... mon....

—Taisez-vous !

—Rouspette pas, glissa Denis au malheureux Fonberlot.

—Hein ?...

—Picard, ohé Picard ! appelait Flipotte. Apportez ce qu'il faut pour habiller ce merle bleu.

Un merle bleu ! Qualifié de ce nom d'oiseau, Fonberlot murmura encore :

—Ici, comme ça me déshabiller ?

—Vous faut un cabinet de toilette et une bassinoire, p't-être.

—Bien, bien, mon lieutenant, je m'habille... Quelle amertume, mon Dieu !

—Ah ! voilà qu'il s'apprivoise.

Picard apportait les habits d'écurie. Pour les autres, on verrait plus tard.

—Oust, "décarquillez-vous". Faites le clown, hein, espèce de cornichon !

—Merle, cornichon... Quelle amertume !

Fonberlot, avec une ardeur fébrile, enlevait ses vêtements, en jetant des regards épouvantés sur le terrible adjudant à moustaches rousses qui restait planté devant lui, les bras croisés. Il passa d'abord, en ses jambes de héron, le pantalon de treillis qui lui remontait jusqu'aux aisselles, dans lequel il disparaissait comme dans un suaire ; puis la blouse, raide et large, qui avait de vagues ressemblances avec une robe de chambre... en bois !

Denis, qui l'aidait, ironiquement, lui enfonça, d'un coup de poing, le calot jusqu'au nez.

—Là, mon blaireau, tu es chic, maintenant.

—Voilà, constatait Flipotte, ce qu'on appelle un pantalon sur mesure... Ah ! le gouvernement ne ménage rien quand il s'agit de l'armée !

—Ça lui va comme un gant, soutint Picard.

—C'est que monsieur est beau garçon, ainsi fichu, comme un sac à brosse.

—Avancez à l'ordre, pour la revue de linge. Tirez-moi cette blouse, remontez le culbutant, pas de fantaisie, ça se tient !

—Quelle amertume ! recommençait Fonberlot.

—Rouspette pas, blaireau, disait Denis à voix basse. V'là tes escarpins en cuir de brouette.

—Mais, c'est des seaux à incendie !

Picard continuait d'habiller Fonberlot. Il murmura entre temps :

—Nom de nom, j'ai une soif !

Fonberlot ne comprenait pas. Alors, le maréchal des logis commanda :

—Brigadier, mettez cet homme au pansage.

—Arrive ici, fit Tournillon, qui savait ce que parler voulait dire ; comment t'appelles-tu ?

Fonberlot retrouva quelque aplomb pour répondre à son exdomestique de confiance :

—He, hé, Tournillon. Est-il entêté ?

—Il n'y a pas de Tournillon, il y a un brigadier qui n'a pas volé ses galons ; comment t'appelles-tu ?

—Hé, hé, regarde-moi donc, hé hé.

—Il est sourd comme un pot, c't' enflé-là !

—Mais regarde-moi donc ?

—Il y a assez longtemps que je t'examine, tu as une sale tête !

—Comment, Tournillon, mon vieux, c'est toi qui...

Denis passait derrière Fonberlot, et, à mi-voix :

—J'te dis d'les mener chez mame Bône, insuffla Denis.

Mais Fonberlot ne comprit pas. Alors Denis haussa les épaules, en murmurant :

—Quelle moule ! Vas-y, alors, de la pièce à choisir.

Fonberlot, interloqué, absolument abruti, prit sa musette, en sortit les brosse et autres ustensiles, et se prépara à panser le cheval Jérôme sous l'œil goguenard des soldats.

—Hue, là, ho ! allez ! Reculez.

Jérôme était un brisquart qui n'entendait pas qu'on le prit à rebrousse-poil. Sous la brosse maladroitement de Fonberlot, il dressa les oreilles, risqua un œil torve, réchigna et envoya une ruade à toute volée.

Fonberlot devint aussi blanc que sa blouse. Les soldats crièrent :

—Oh !

Tournillon hurla encore :

—Malheureux, qu'est-ce que vous avez fichu là ?

—Il veut nous faire casser les pattes, ce coco-là. Prends l'éponge. Au moins, sais-tu te servir de l'éponge ?

Fonberlot trempa l'éponge dans le baquet pendant que Tournillon, inébranlable parce que le vicomte ne parlait pas de se "fendre" c'est-à-dire de payer à boire, ordonnait :

—Au trot, hein !

—Allons, dit Denis, c'est fini, va, te v'là flambard... Paye ta bienvenue.

Mais Fonberlot, furieux, répondit :

—Vous pouvez vous fouiller pour ma bienvenue. Ça vous apprendra à me faire des sales farces.

—Hein, vous l'entendez. J'en ai d'autres, des farces.

—Après celle-là, je m'en moque, des autres.

Tournillon, dont le gosier était aussi sec que les sables du Sahara, s'approcha :

—Tu payeras rien ?

—Pas ça !

—Comptez-vous quatre et à la couverte.

—Arrêtez ! arrêtez. J'achète la cantine.

—Rompez, commanda Denis, à la bonne heure, t'es un vrai blaireau.

—Alors... point de direction sur la cantine.

Tournillon commanda, en clignant de l'œil :

—Quatre litres, même Bône, du bouché, du meilleur, du derrière les fagots. Monsieur a des moyens... .

—Ah ! Tournillon, fit Fonberlot, ton ingratitude me crève le cœur.

Tournillon, avec cette politesse exquise de grand seigneur qu'il savait trouver, à l'occasion, répondit :

—C'était pour faire entrer le métier dans le ventre, monsieur le vicomte, maintenant, vous voilà chasseur fini.

—A la santé du blaireau ! C'est du velours, ce jus-là, certifiait Picard.

Revenu à l'écurie, Fonberlot se rapprocha de Médéric qui n'avait pas soufflé mot, en cette scène. Lui trouvant un air très raisonnable, il lui demanda en montrant ses effets :

—Qu'est-ce qu'il faut que je fasse de tout cela ?

—Si tu ne tiens pas à quatre jours de l'officier de semaine, répondit Denis qui avait le diable dans la langue, chahute ton fournement à la chambrée.

—Aide-moi, alors ?

—Attention, tu y es. Ecoute, case-toi ça dans la comprenoire pour ne pas l'oublier ! Tes effets, d'abord... là... puis ceux de ton cheval... Allonge donc les bras. Une croupière, un poitrail, une sangle, deux poches à fer, fers et clous, deux sacoches, deux étrivières, deux étriers, une botte de carabine, deux couvertures.

—Est-ce là tout, mon Dieu ?

—Pas encore. Si tu payes l'apéritif, je porterai le reste.

—Je paye tout ce qu'on voudra pour avoir la paix.

—T'es un zig !

Denis, tout en se chargeant, nommait à mesure tous les objets du fournement.

—Ah ! fit Fonberlot, j'en perdrai la moitié et on appelle ça la cavalerie légère !

Dans la chambre, il s'épongeait, soufflait comme un bœuf, se plaignait de la chaleur.

—Quel soleil, mon Dieu ! Enfin, dis donc, je vais pouvoir me reposer un peu.

Chiche, le brig-four, remontait du bureau. Il demanda :

—Où est le bleu ? C'est vous ; en bas, tenue de toile ; l'adjudant vous attend.

—Pourquoi est-ce faire ?

—Pour membrer, pardié, expliqua Denis.

Mais dès que Chiche eut tourné les talons, il reprit :

—Ne te fais pas de bile, mon blaireau. Au bout de cinq minutes, quand tu verras l'adjudant rôder autour de la cantine, tu diras, à voix haute ; "Quelle chaleur, c'est moi que je boirais bien un pompier ou un champoreau." Champoreau ou pompier, souviens-toi, et si Flipotte ne répond pas : "C'est à savoir", je perds mon nom... mon premier prêt ! Descends, n'aie pas peur... mais tu payeras l'apéritif ?

—Je t'offre à déjeuner.

Quelques instants après, Fonberlot, sous le haut commandement d'un soldat de première classe, s'essayait aux exercices d'assouplissement, par le soleil de onze heures.

—Mouvement horizontal, sans flexions, en deux temps, une, deusse ! Répétez.

—Une... deusse... .

—Plus fort !

—Voulez-vous crier plus fort, ordonnait Flipotte en se promenant.

Fonberlot, embarrassé dans son large pantalon comme dans une jupe, levait les jambes et comptait :

—Une ! deux !

Il songeait, le vicomte :

—Quelle amertume !

Flipotte revenait, rageur, parce que, ainsi que les autres, il était à sec.

—Halte, hurla-t-il, bougez pas. Il lève les deux pieds à la fois, l'animal !

Mais Fonberlot, qui guettait, s'écria d'un air un peu niais ;

—C'est moi que je boirais bien un pompier ou un champoreau ?

—Faites rompre, Labrèche, ordonna Flipotte ; c'est plus que suffisant pour aujourd'hui. Aussi bien, ajouta-t-il, en se rappro-

chant de Fonberlot, vous me paraissez dégourdi, on pourra faire quelque chose de vous, un maréchal des logis. J'ai bien été simple soldat, moi !

Fonberlot remercia, puis :

— Si mon lieutenant voulait permettre. . . .

— Tout de même. J'ai une soif, depuis cette fête. Je ne suis pas fier, jeune homme.

Une minute après, Flipotte, radieux, s'accoudait sur le zinc de Mme Bône. Denis attendait Fonberlot dans la cour.

— Paye, mon vieux, lui dit-il, j'ai gagné.

— Oui, tu déjeunes avec moi.

— Allons.

— Minute, nous remontons, j'invite toute la chambrée.

Fonberlot fut sacré le flambard des flambards.

Médéric qui depuis le matin, étudiait le nouveau, s'aperçut que Fonberlot l'examinait aussi. Mais Tournillon lui faisait un signe qui signifiait :

— Ne crains rien, mon camarade.

Les événements, du reste, allaient se dérouler rapidement.

CIV

Nouvelles Angoisses

Là-haut, dans la chambrée, après l'arrosage à la cantine, ils se pourléchaient encore. . . Guillout, clignant de l'œil, en proprio qui la connaît, tapait sur le ventre de Perchevin et demandait du feu. Tous, à la santé du bleu, du blaureau, du flambard des flambards, tiraient sur d'énormes cigares qu'ils devaient à sa bienvenue.

Le vicomte s'épongeait le front, suant, sous ce drap lourd comme une armure pour ses maigres épaules, un peu écoeuré aussi du vin frelaté et des biftecks au saindoux. Ouf ! Il s'affalait sur son lit, espérant souffler un brin, quand Picard, qui venait de répondre à la sonnerie de son grade, cria :

— De garde d'écurie, pour ce soir, Jordanet, Denis, Fonberlot. . . .

Ce dernier se croyait quitte de tout service, du moins pour le jour. Il demanda avec un geste désolé :

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y aura encore à faire ?

— Monsieur murmure, répliqua Picard ; n'en faut plus de ronchonnement.

— Quelle amertume ! soupira Fonberlot.

Quatre heures sonnèrent.

— En tenue, ordonna Tournillon.

Fonberlot dut chausser les sabots immenses, où ses pieds se perdaient, reprendre blouse et bonnet, le calot blanc. Guillout lui fit la farce, toujours bonne, de lui présenter un miroir :

— Tiens, r'garde-toi donc, copain ?

Fonberlot, tondu, engoncé, entravé, sous le calot ridicule qui lui cachait les oreilles, était méconnaissable.

Dans l'écurie, le bleu redemanda :

— Qu'est-ce que j'ai à faire ?

Ce fut Denis encore, qui répondit :

— Rien, mon colon, qu'à empêcher les chevaux de se battre ou de se blesser dans les abats-fines. Cette nuit, tu auras deux heures de faction, puis tu me réveilleras. Si le cœur t'en dit, tu peux te coucher comme à la chambre.

— Me coucher. . . où est mon lit ?

— Des bottes de foin, dans cette stalle, on a oublié les rideaux. Tu dormiras là comme un capitaine ; seulement, faudra pas ronfler, ça empêche Léonore de s'poser.

— Léonore ?

— Oui, ma jument, ma bique, ma biquette. . . .

Médéric était triste, angoissé. Mauregard, parti, définitivement, pour toujours, il se sentait, malgré l'amitié de Denis, malgré les prévenances de René, isolé, en cette caserne. De Vandières, Gérard, ses mortels ennemis. L'avenir se présentait gros d'orages, inquiétant.

Pendant qu'il s'abîmait en ces pensées, Fonberlot stupéfait, écoutait Denis converser avec sa jument. Le chasseur, embrassait Léonore, qui, béatement, se laissait faire, sur les yeux, sur les naseaux, et disait :

— Bonjour, vieille, c'est moi, n'aie pas peur, je t'oublie pas. Attends, que je te dis, toutes les fois que je suis de garde, t'as du rabiote. . . . Tu me reconnais bien, vieille camarade, hein ? . . . j'suis ton cavalier. . . . T'es de ces bêtes qui vont commentent dans l'œil. . . je les aime, moi, ces animaux-là. . . C'est franc. L'attention du colon. . . eh ben. . . je l'changerais pas pour toi ! Minute, ma mie. . .

Fonberlot, déceivré, ennuyé, bâillait ; puis il se rapprocha de Médéric qui, plus loin, redressait consciencieusement sa litière. Là, sans le tutoyer, pris d'une sorte de respect, pour ce grand et beau garçon qui travaillait silencieux et grave :

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, vous, Jor. . . .

Fonberlot s'arrêta net. Médéric eut un pâle sourire.

— Je m'appelle Médéric Jordanet, oui, monsieur le vicomte.

— Le fils de. . . .

— Le fils de Jordanet, injustement condamné, pour l'affaire que vous savez bien, monsieur le vicomte.

— Écoutez, vous m'avez tout l'air d'un brave garçon et je voudrais vous être utile. J'ai suivi ce procès, en son temps, et j'étais du côté de votre père. Hum ! de Savenay filait un mauvais coton, depuis longtemps. Il y a une histoire là-dessous. . . Je connais des officiers, au régiment. . . je vous recommanderai. . . .

Médéric secoua la tête.

— Merci, le service ne m'ennuie pas, le plus fort est fait, les recommandations ne prennent guère, au 24e.

— Mais, vous me paraissez si triste.

— Je le serai tant que je n'aurai pas prouvé l'innocence de mon père.

— Ça, c'est plus difficile. Il y avait les billets, pourtant, dont les numéros étaient connus. Les a-t-on retrouvés ?

À ces billets, toute une série numérotée, souvent Médéric avait songé. Il allait interroger Fonberlot, lorsque quelqu'un avertit :

— Attention, tout le monde sur le pont, l'officier de ronde !

Il était temps. Par la grande porte, un officier entra, accompagné du maréchal des logis de garde.

Fonberlot reconnut Gérard. Il en parut radieux, se frotta les mains et murmura :

— Enfin. . . cet excellent de Savenay !

Il eût voulu que toute la compagnie fût présente pour "l'épater", faire parade de ses relations. Gérard passait rapidement son inspection. Médéric recula dans l'ombre, mais Fonberlot, qui tenait à renouer connaissance, se porta en avant, fit le beau, se planta devant l'officier :

— Hé ! . . . bonjour, mon cher de Savenay, comment va ?

" Mon cher de Savenay ! " Une telle familiarité de la part de ce cavalier de deuxième classe, ficelé comme quatre sous !

Gérard sursauta.

— Quoi, qui êtes-vous ? . . . Je ne. . . .

— Vrai. . . Ce bon Gérard. . . je me présente : le vicomte de Fonberlot.

— Le vicomte ?

Gérard, qui avait bien autre chose en tête, cherchait. . . .

— Eh bien, chasseur, votre litière est mal tenue, les cordons traînent. Passons, pour cette fois, mais n'y revenez pas. Maréchal des logis, vous surveillerez et me rendrez compte demain.

Fonberlot, ahuri, répétait :

— Eh. . . eh. . . eh bien. . . un ami, vrai. . . si je m'attendais à celle-là ?

Quelle amertume !

Quelqu'un appela, du portillon de gauche :

— Jordanet. . . où donc qu' tu perches ?

— Présent, répondit Médéric.

— Veinard, reprit Guillout, on te réclame au bureau du chef ; je prends la garde à ta place.

— A ma place, et pourquoi ?

— Rouer te le dira, trotte-toi, de suite, il paraît que ça presse.

Au bureau, le fourrier disait à Médéric :

— Le lieutenant vous attend, dare dare.

— Savez-vous pourquoi, fourrier ?

— Ma foi, non. Allez vous mettre en tenue et filez, je me suis un peu arrêté en ville. Heureusement que le lieutenant est bon garçon.

En s'habillant, puis en route, jusqu'à la rue Saint-Martial, Médéric se demandait ce que René pouvait bien lui vouloir. Dans sa situation, il redoutait toujours de mauvaises nouvelles, des complications ; aussi ce fut le cœur à l'envers qu'il frappa. René, seul, écrivait sur une petite table, près de la fenêtre qui s'ouvrait sur un jardinet. Il se leva, ferma la fenêtre, et vint à Médéric, la main tendue, demi-souriant :

— Mon cher Médéric, dit-il, j'ai un service à vous demander.

— Un service, mon lieutenant, à moi ?

— A vous. . . Verrier est malade ; s'il guérit, on l'enverra sûrement en convalescence, voulez-vous le remplacer ?

Être l'ordonnance de René ? Médéric eut un geste vague.

— Oh ! poursuivit l'officier, vous ne serez pas mon domestique, je vois en vous le frère de Louise ; mais, mon ami. . . rien que mon ami. . . Vous n'avez plus Mauregard pour vous couvrir de sa haute protection, et l'on pourrait vous traher. Acceptez, je vous en prie. Près de moi, votre congé s'achèvera plus vite, sans fatigue, sans histoire.

Vous vous recueillerez, vivrez en paix, jusqu'au jour, qui luira, je l'espère et le souhaite aussi ardemment que vous, où l'innocence de votre père sera reconnue.

L'officier avait encore la main ouverte. Médéric, respectueusement, la prit dans les siennes.

— Oh ! mon lieutenant, vous savez quelque chose. . . et me le cachez. Oui, puisque vous avez comme moi, comme les miens, la

certitude de l'innocence du père, c'est que vous savez quelque chose. Aidez-moi, aidez-moi, je vous en supplie, à mon tour, à retrouver le ou les coupables; et, alors, je serai votre homme, votre chose, tout à vous. Louise vous aimera. Tous, nous vous bénirons. Vous nous aurez rendu plus que la vie, l'honneur.

Ah! C'est que vous ne savez pas, mon lieutenant, vous ne savez pas. Après sa condamnation, on me permit d'approcher de mon père. En m'embrassant, j'aurai toujours, vivrais-je cent ans, ces paroles présentes à la mémoire, il me dit: "Mon fils, tu me vengeras. Je suis innocent, mais je crois connaître le coupable..."

—Oh! fit René.

—Ce qu'il ajouta, reprit Médéric, je le répéterai afin que, jamais plus, vous ne me parliez de M. de Vandières, mon lieutenant. "Médéric, me dit-il, j'ai surpris Mme de Savenay dans les bras du colonel de Vandières! Pour moi, c'est l'un des deux. Si je me trompe, M. de Vandières n'épousera pas Mme de Savenay! Si j'ai raison, ils deviendront mari et femme. Alors, vengé-z-moi!" Et ils sont mariés.

—Prenez garde, Médéric, vous accusez la plus sainte....

—Et il l'a épousée, mon lieutenant.

C'est que, aussi, je vais vivre à côté de M. de Vandières, sous ses ordres. Oh! mon lieutenant, depuis trois jours, je lutte contre moi-même.

—Médéric....

—Je serai calme, comme vous dites; je le serai, parce qu'il le faut.

—Et vous accepterez d'être mon ordonnance?

Médéric réfléchit une seconde. Près de René, il arriverait peut-être à savoir quelque chose du drame; du moins, il vivrait tranquille, recueilli.

—J'accepte, répondit-il; quand prendrai-je mon service?

—Demain.

—Merci tout de même, mon lieutenant, vous êtes un homme d'honneur, on vous estime et on vous aime, au régiment. Quelque chose me dit que je puis, que je dois avoir foi en vous.

Dans l'ombre, il tâtonnait pour retrouver son shako, déposé au hasard, lorsqu'on frappa, presque timidement.

—Entrez, dit René, surpris.

C'était Gérard.

—Ah! toi, mon très cher, qu'est-ce qui t'amène?

—Je venais te chercher pour t'emmener dîner.

Il balbutiait; sa voix tremblait. Elle sortait, rauque, avec peine, de sa gorge sèche.

—Bien... une minute... j'allume.

—Non, non... allumer... pourquoi? Partons, nous arriverons en retard, comme hier.

Un soupçon terrible vint à René. Gérard était là, derrière la porte, depuis quelque temps, peut-être, et il avait surpris l'accusation, si mollement défendue par lui, portée par Médéric, contre M. de Vandières, contre Marguerite, contre sa mère!

—Oh pensait aussi Médéric. Du train dont il allait, il ne fallait que cinq minutes pour inspecter les écuries des autres escadrons. Il était là, derrière la porte, guettant, c'était convenu d'avance... entre eux!

Il restait là, immobile, son shako à la main, redevenu soldat. La foi en René, qu'il venait d'affirmer, franchement, s'émiettait, s'envolait.

—Mais, reprit Gérard, on causait chez toi, tu n'es pas seul?

Cette réflexion était de trop, encore, car en cette nuit, il n'avait pu voir Médéric.

—Non, j'ai là mon soldat, Jordanet. Vous allez vous expliquer, et vous entendre, je l'espère.

—Ah! Jordanet, je suis bien aise de le rencontrer, en effet.

Et comme s'il l'eût quitté à l'instant, comme s'il l'eût connu de longue date, de suite, sans autre préambule:

—Jordanet, vous en voulez à ma famille, aux miens, à moi-même, vous avez tort. Pourquoi m'avez-vous fui, à Paris?

René avait allumé la lampe.

Gérard apparut, gêné par cette lumière. Ses paupières battaient, jetant des reflets d'ombre sur ses joues pâlies. Il remonta son képi sur ses yeux, et se retourna vers Médéric, pâle aussi, le shako à la main, mais la tête haute, l'œil clair.

—Pourquoi me fuyez-vous, répéta-t-il, quand je vous veux dubien?

—Moi, monsieur de Savenay, mon... lieutenant.

Il se reprenait, se maîtrisait pour conserver son calme, mais la hiérarchie s'effaçait, et, bientôt, il n'y avait plus, en cette chambre, que trois jeunes hommes, égaux dans leur angoisse.

—Jordanet, reprit Gérard, je vous donne ma parole d'honneur que mes intentions étaient celles-ci; faciliter l'évasion de votre père, le sortir du bagne et l'établir en un pays quelconque où vous auriez pu aller le retrouver, les vôtres et vous.

—Sans doute, mon lieutenant, mais la condamnation demeurait et le coupable, le vrai, n'avait plus rien à redouter. A mon tour, je vous dis: je veux la réhabilitation entière, solennelle, je veux que l'innocent reprenne sa place au soleil, et nous, ses enfants, avec lui. Vous avez d'autres moyens de nous témoigner votre intérêt: De-

mandez la revision du procès, on ne vous la refusera pas, à vous, le fils de la victime. Et puis, si vos intentions sont pures, comment expliquer les tentatives criminelles de Mascarot qui, par deux fois, a essayé d'assassiner lâchement mon père?

—Mascarot... je ne l'ai pas revu... je le recherche, il a disparu. Je donnerais beaucoup pour qu'il soit ici... devant nous....

—Ecoutez, interrompit René, qui craignait que la discussion ne tournât au tragique, ce Mascarot, je l'ai beaucoup connu, moi; il adorait M. de Savenay; qui vous prouve, Médéric, qu'il n'a pas trahi Gérard pour venger son maître, son bienfaiteur?

Cette explication, parfaitement admissible, impressionna Médéric et Gérard.

—Ce n'est pas impossible, mon lieutenant, répondit le chasseur. Dans tous les cas, je constate que M. Gérard lui-même tient mon père pour innocent; il y a un coupable qui reste impuni. On le cache, mais je le retrouverai; la vérité finira bien par se faire un jour. Je serai impitoyable, comme on l'est aujourd'hui pour moi. Je réussirai, car le bon droit est de mon côté.

Il remit son sabre au côté et ajouta:

—Vous n'avez pas besoin de moi, mon lieutenant?

—Non... pas ce soir.

—Bonsoir, mon lieutenant.

Il rectifia la position et salua militairement, un peu pâle, mais calme; puis, ramenant vivement la main dans le rang, il passa devant Gérard.

—Comment, fit ce dernier, vous ne me saluez pas?

Médéric parut ne pas entendre.

—Chasseur, je vous ordonne de me saluer.

Médéric était déjà sur le palier.

—Par exemple, murmura Gérard.

Le sang lui montait au visage. Il ouvrit la porte avec fracas, derrière Médéric, et cria.

—Chasseur Jordanet, vous aurez deux... quatre jours. En entrant au quartier, vous direz au chef de poste de vous conduire à la salle de police j'irai m'en assurer.

Une voix répondit, nette et ferme, empreinte d'une sorte de bravade, qui mortifia encore l'officier:

—Bien, mon lieutenant.

Gérard, les bras croisés, se promenait dans la chambre, de long en large.

—Gérard! fit René.

—Je veux qu'il m'obéisse et il m'obéira; ou... je le briserai!

—Gérard! répéta René.

—Je le briserai, te dis-je. Tout le monde, mes meilleurs amis m'abandonnent, eh bien, je vivrai seul, j'aime autant cela.

Il sortit, en fermant bruyamment la porte. René prit son sabre, à la hâte, souffla sa lampe et le suivit. Il l'aperçut bientôt, dans la rue, qui marchait, la tête basse, et songea:

—Mon Dieu, comment tout cela se terminera-t-il?

Il suivait Gérard. Il le savait malheureux, il le sentait désorienté! Gérard, rapidement, descendait à la caserne.

—Très bien, se dit René, il va donner l'ordre de remettre Médéric en liberté, attendons. Je le rejoindrai pour le féliciter, pauvre Gérard!

Il fit les cent pas le long du mur et l'entendit qui répondait au maréchal des logis:

—Merci.

Dès qu'il eut disparu, il entra lui-même au poste et demanda:

—Vous avez relâché Jordanet, mon ordonnance?

—Relâché... non, mon lieutenant. M. de Savenay vient de me dicter le libellé de la punition.

—Voyons?

René lut: "Jordanet quatre jours de salle de police, ordre du sous-lieutenant de Savenay, a refusé de saluer cet officier, malgré deux ordres consécutifs."

Quatre jours, tout son pouvoir, c'était raide. René tourna les talons. Pour la première fois de sa vie, il éprouva contre l'ami d'enfance, le fils de sa bienfaitrice, un sentiment d'humeur.

Il rentra chez lui, très contrarié, très inquiet pour l'avenir. Il demeura longtemps, accoudé sur son bureau, le regard perdu dans la nuit, combinant des plans qui s'écroulaient l'instant d'après.

Gérard avait-il entendu Médéric s'emporter en reproches amers contre de Vandières et Marguerite? Là était la question! Si... oui, Gérard surveillait étroitement le chasseur, d'autres incidents naîtraient, entre l'officier et le soldat. Mais, il y veillerait, lui, René, à cause de... à cause de Louise, et d'une autre qu'il revoyait, à travers le temps, toujours si bonne... sa marraine!

(A suivre dans le numéro du 31 décembre.)

VOULEZ-VOUS ESSAYER?

Y a-t-il un homme qui refuserait l'offre de gagner un des 3434 prix de \$4 à \$10,000, pour 25¢ à \$1? La chance vous est offerte réellement. Envoyez une carte postale à The Canadian Royal Art Union, Ltd., 233 et 240, rue St-Jacques, Montréal, pour avoir plans et prospectus.

Le Medaillon d'Yvonne (Suite)

2

pp

Dynamic markings: *pp*, *ppp*

System 1: Musical score for the first system, featuring a treble and bass staff with piano (*pp*) and pianissimo (*ppp*) dynamics.

System 2: Musical score for the second system, continuing the piece with various rhythmic patterns.

Mf

System 3: Musical score for the third system, marked with mezzo-forte (*Mf*).

System 4: Musical score for the fourth system.

System 5: Musical score for the fifth system.

System 6: Musical score for the sixth system.

3

System 7: Musical score for the seventh system, featuring a treble and bass staff with piano (*p*) dynamics.

System 8: Musical score for the eighth system.

System 9: Musical score for the ninth system.

System 10: Musical score for the tenth system.

System 11: Musical score for the eleventh system.

precedido

p

System 12: Musical score for the twelfth system, marked with piano (*p*) and including the word *precedido*.

ERREUR DE RACE

Il est temps de dire ce que promettait le prospectus, auquel renvoiaient les annonces dont il a été parlé.

Voici les parties les moins obscures de ce prospectus :
 " Un collège nobiliaire a été fondé à Paris, dans le but d'offrir un foyer de communication, un centre de réunion à toutes les personnes titrées du royaume.

" Elles y trouveront des éclaircissements qu'elles chercheraient vainement ailleurs sur leurs familles, leurs races, leurs anciens privilèges, leurs titres, leurs devises, etc.

" Un billard est attaché à l'établissement.
 " A l'aide des pièces précieuses qui seront communiquées aux membres de cette association, ils pourront reprendre dans le monde le rang auquel ils ont droit par leur naissance.

" On reçoit tous les journaux dans l'établissement.
 " Quelque universel que paraisse le mépris des générations nouvelles pour les distinctions nobiliaires, il n'est pas moins vrai que beaucoup de familles ne s'allient qu'à des personnes revêtues d'un titre ou honorées d'un nom ancien.

" Chaque membre n'est imposé que pour la somme de quatre-vingts francs par an, payables d'avance.

" Les personnes non titrées ne sont pas appelées à faire partie dudit cercle.

" Pour connaître plus amplement l'esprit et le but de la Société, s'adresser à M. le chevalier de Sainte-Croix, à son hôtel, rue de Grenelle-Saint-Germain.

" (Afranchir.)"

A ne voir que l'écorce de ce prospectus on n'y trouvait rien que de parfaitement semblable à tous les prospectus, passés et futurs ; mais sous ce prospectus visible en était un autre moins innocent, et celui-là s'expliqua par une des premières visites que reçut l'établissement :

— M. le chevalier de Sainte-Croix ?

— Dans son cabinet.

L'inconnu, qui avait la vue très basse, se dirigea à tâtons dans une pièce obscure.

— M. le chevalier de Sainte-Croix ?

— Moi-même. Veuillez prendre la peine de vous assoir.

Froissart recula : c'était son père qu'il avait devant lui.

— J'ai plus d'une raison de croire, monsieur le chevalier de Sainte-Croix, que j'appartiens à une race noble.

— J'en suis convaincu, répondit Froissart en déguisant sa voix.

— Mes aïeux eurent le tort de négliger cette prétention.

— C'est très regrettable !

— Moi ! je m'en suis souvenu.

— Vous avez bien fait !

— Vous dire depuis quand je suis gentilhomme, c'est difficile.

— Vous vous perdez dans la nuit des temps ?

— Comme vous dites. Mais je voudrais sortir de cette nuit.

— J'entends.

— Je voudrais être noble, plus authentiquement noble, pour me marier avec une vieille dame de qualité ; et, aussi, je ne vous le cache pas, afin de ne plus passer pour le père d'un fils que j'ai, un homme sans mœurs, sans respect, sans... Je voudrais enfin un nom, un titre et des armes.

— C'est beaucoup, dit Froissart.

— Je le sais.



I

Garroche. — C'est épantant ! Regarde donc ce gros singe, qui mange tout seul, à une table de restaurant !



II

— Pousse-le avec ton bâton ; on va rire !

SONNETS GASTRONOMIQUES

VI

LA SEMOULE

D'aspect simple, n'ayant rien de prime-sautier,
 La bourgeoise Semoule appelle la faïence,
 La zoupière massive arrondissant sa pause,
 Où reluit l'art naïf du Rouen ou du Moustier.

Céréale modeste, ange de bienfaisance,
 Elle répand ses dons parmi le monde entier.
 L'oncle qui s'en nourrit trompant mainte espérance,
 Refait son estomac et nargue l'héritier.

Robuste au grand parent et légère à l'adulte,
 Dans toutes les maisons elle est l'objet d'un culte.
 En fait-on des gâteaux, il faut voir les baby's,

Devant ce panthéon spongieux ébauhis,
 Battre gaiement des mains près de leur mère heureuse !
 Acte de Florian ! Intérieur de Greuze !

CHARLES MONSELET.

LE MARCHAND DE NOBLESSE

Trois jours après, on lisait en gros caractères dans tous les journaux, à l'endroit le plus visible de la page d'annonces :

GRAND COLLEGE NOBILIAIRE DE FRANCE

Sous la Direction du CHEVALIER DE SAINTE-CROIX

Membre de plusieurs ordres militaires, civils et religieux

RUE DE GRENELLE-SAINTE-GERMAIN

Le prospectus est distribué gratis à l'hôtel du Grand Collège nobiliaire de France

La question des meubles causa quelque embarras, mais le chevalier de Sainte-Croix parvint à les lever en disant au concierge qu'il aimait mieux vivre entre quatre murs et dormir sur la terre que d'acheter des meubles modernes. Encore quelques jours et son mobilier archéologique serait déposé à sa porte par le roulage. Il fit de l'art avec le concierge, qui se borna à lui demander naïvement si ses chevaux aussi étaient du quinzième siècle.

Quoi qu'il en soit, la cloche était fondue : le chevalier était installé, non pas dans ses meubles, mais sans ses meubles.

Son premier soin fut de clouer, à chaque porte, des plaques de cuivre taillées en griffons, dans le ventre desquels on lisait :

Salle d'attente, Salon de réception, Salle du Conseil, Pièce des nobles, Cabinet de M. le chevalier de Sainte-Croix, Conseil, Cuisine.

Cette dernière pièce était fausse ; derrière était le mur : tout moellons.

Quelques jours après cette magnifique inauguration, le riche locataire rentra chez lui suivi d'un homme discrètement vêtu de noir, suivi à son tour d'un commissionnaire portant une table et des liasses de vieux papiers enfamés.

Ces papiers étaient sa bibliothèque, les archives et le trésor de la maison, et cet homme, qui n'était autre que son ami, la Dernière Guitare, représentait un domestique, un commis, un introducteur et un garde des sceaux ; il n'en était pas plus gras.

ERREUR DE RACE — (Suite et fin)



III

— Hello !!! Jacko...



IV

Le prétendu singe. — Allez-vous bien me ficher la paix, affreux voyoux ? Si je prends la peine de sortir, vous allez voir si je suis un singe !

ILLUSION D'OPTIQUE



I
LORSQUE SARAH APPORTA LA
TÊTE DE SANGLIER.

monsieur Kaskarouët de Kaskarouët ! Chevalier, c'est joli, c'est musqué. Puis, il ne faut pas effaroucher. Baron, c'est inquietant ; marquis, appelle l'attention ; chevalier, cela va tout seul. Essayons ! on annonce : " M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët. " Cela fait bien. On vous écrit. Essayons :

Monsieur

Monsieur le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët

Comme cela plait à l'œil ! Vous mourez ; essayons :

" Encore un vieux nom qui s'est éteint ! Hier, est mort dans les bras de la religion le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët. "

— C'est superbe ! Ce nom et ce titre remplissent toutes les conditions. Vous voilà donc chevalier de Kaskarouët ! s'écria Aristide Froissart, en s'inclinant avec respect devant son père qu'il venait d'anoblir.

— Sans doute, répondit celui-ci ; mais où sont mes titres, mes preuves ?

— Attendez ! Jusqu'ou voulez-vous remonter ?

— Jusqu'à saint Louis.

— Pas possible. Contentez-vous d'Henri IV.

— Soit

— C'est déjà raisonnable.

Malaga ! Malaga !... (C'est le nom de mon secrétaire, dit Froissart, qui avait donné ce nom à la *Dernière Guitare*.)

Il ajouta :

— C'est aussi un gentilhomme. Il descend du fameux Cid Campeador.

— Je ne connaissais que le fameux vin de ce nom.

— Malaga ! une lettre d'Henri IV à un aïeul de monsieur, monsieur est un Kaskarouët.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Courte et expressive. Le grand roi l'écrivit après la bataille de Dreux. Style du Béarnais. Entends-tu ?

— Oui, monsieur.

— Va !

La *Dernière Guitare* sortit pour remplir les ordres de son maître.

— En attendant qu'Henri IV ait écrit sa lettre à M. votre aïeul, M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët veut-il que nous composions ses armes ?

— Je les veux magnifiques.

— D'or plein. Les voulez-vous d'or plein ?

— Ce n'est pas assez varié. Je veux des lions.

— Ah ! gourmand !

— J'en veux deux.

— C'est dangereux. Beaucoup de familles allemandes ont deux lions.

— Mettez en trois.

— Trois lions ! c'est monstrueux trois lions !

— S'il y a de la place...

— Va pour trois lions. Composons donc : " Vous portez d'argent ? "

— Sur moi, voulez-vous dire ?

— Comment vous nommez-vous ?

— Jean - Cascaret Froissart.

— En vérité ?

— Monsieur, je ne suis pas ici pour mentir.

— C'est que, moi, je suis ici pour cela. Quels noms vous avez ! D'abord, il faut que vous renonciez à deux de vos noms pour n'en conserver qu'un : celui de Cascaret.

— Soit !

— Oui ! mais il faut encore éblir que vous vous appelez ainsi par corruption. Quel pays habitaient vos parents ?

— Grenoble.

— Eh ! M. Cascaret, vous êtes d'origine bretonne. Vous vous appelez autrefois Kaskarouët. Vous avez perdu deux *kk*, un *o* et un tréma en émigrant dans le Dauphiné.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ! Désormais, signez hardiment Kaskarouët, et vous êtes noble comme les Kerkabou, les Kerkamec et les Kerkangourou. Plus de Cascaret. Quel est le titre qu'affectionne

— Non, dans vos armes ?

— Oui, " je porte d'argent. "

— " Vous portez d'argent aux trois lions de gueule, superposés, léopardés, griffés de même. "

— Ah ! monsieur, c'est bien beau !

— N'oublions pas la devise, grand Dieu !

— C'est ici le point difficile.

— La voilà trouvée ! s'écria Froissart. " Il en est un quatrième ! " Le quatrième lion, c'est votre aïeul, c'est vous, ce sera un de vos descendants. Il y aura toujours eu des lions dans votre famille, c'est à supposer. Mais voici Malaga.

— Lisez, monsieur le chevalier, cette lettre écrite sur papier du temps et adressée à votre aïeul après la bataille de Dreux :

" A mon brave Kaskarouët de Kaskarouët.

" Je te sçavois brave, mais je ne te sçavois pas plus brave que moy.

" C'est à Paris que je te veux embrasser.

" Ton Roy,
" HENRY. "

— Avec ceci, vous casserez le nez à tous les Rohan et à tous les Montmorency du monde. Malaga, rédige, scelle et jaunis.

— Oui, monsieur le chevalier.

Une seconde fois, la *Dernière Guitare* alla se livrer aux fonctions d'archi-chancelier.

— Notre affaire est complète, reprit Aristide Froissart. Nous avons changé votre nom, vous avez des titres, vous avez possédé une terre ; un Kaskarouët a été affectionné par Henri IV. Vous pouvez aller avec cela. Du diable ! du diable ! si l'on vous prendra pour le père de votre fils.

— Maintenant, dit à son tour le chevalier de Kaskarouët, que dois-je à monsieur le chevalier de Sainte-Croix ?

— Vingt mille francs.

— Vingt mille francs ! s'écria le vieux Froissart en laissant tomber ses lunettes.

— Pas un sou de moins, monsieur mon père.

— Quoi !... c'est vous ?

— Moi-même, monsieur le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët.

— C'est là la profession que vous faites, infâme !

— C'est là la conduite que vous tenez, monsieur mon père ! Mais revenons aux vingt mille francs que vous me devez. Vous me les donnerez ou je dirai que vos titres de noblesse sont faux. Je vous tiens, papa !

— Et moi, je dirai que vous les avez fabriqués. Je vous tiens aussi.

Le père et le fils se regardèrent avec un merveilleux étonnement ; puis, ils se séparèrent : le fils, en riant de la bonne scène de comédie qu'il venait de jouer à son père, celui-ci, honteux et irrité d'en avoir été le héros.

Hélas ! c'est le seul profit que Froissart retira de sa trop spirituelle industrie.

Au bout d'un mois, le cercle nobiliaire était fermé.

LÉON GOZLAN.

ILLUSION D'OPTIQUE — (Suite et fin)

TROP PARFAIT

Gavroche. — Vous avez besoin d'un garçon ?

Le patron. — Oui. Voudrais-tu t'engager ?

Gavroche. — Oui, m'sieu.

Le patron. — Siffler-tu ?

Gavroche. — Non, m'sieu.

Le patron. — Graves-tu ton nom sur les pupitres et les bancs, avec un canif ?

Gavroche. — Non, m'sieu.

Le patron. — Joues-tu au football, durant les heures de travail ?

Gavroche. — Oh ! non, m'sieu, jamais.

Le patron. — Bien fâché, mais tu ne feras pas l'affaire. C'est un garçon qu'il me faut, et celui qui n'a pas de défauts n'est pas un garçon !

Lutter, c'est vivre.—H. HAURÉAU.



II
... VOUS NE L'AURIEZ CERTES
PAS RECONNUE.

LE CRIME DE LA RUE ST-JACQUES



LA VICTIME FABIANA GRAVELLE, FEMME RITCHOT.
Photographie de M. J. A. Dumas, 112 rue Vite.

zon est mort à Montréal, le 30 novembre 1893, s'étant suicidé et Fabiana Gravelle, femme Ritchot, est morte au même lieu, ayant été tué par le dit Pierre Lauzon.

Tel est le triste épilogue de ce drame de la jalousie qui met en deuil toute une brave famille et l'infortuné mari de la victime, veuf après un mois de mariage.

Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

Toujours en s'accroissant, le succès des soirées de famille au Monument National. "Simon le voleur" avait attiré tant de monde, que la salle était littéralement bondée et nous y avons remarqué l'élite de la société Montréalaise qui semble bien avoir patronné ces représentations si intéressantes et si artistiquement jouées.

"Simon le voleur", c'est un épisode de la grande révolution française avec une foule de péripéties des plus dramatiques sans que l'élément comique en soit toutefois exclus. MM. Dubreuil et Trombay, Deligny, Barré, pour les hommes et, de côté des dames: Madame et mademoiselle Chappelain, forment un ensemble parfait que beaucoup de théâtres, où évoluent des professionnels, ne possèdent pas toujours.

Que dire également des succès, dans le rôle de Pierre, de M. Emmanuel? Allez voir, dimanche prochain, la seconde représentation de "Simon le Voleur, vous ne le regretterez pas. A l'étude: "Les 31 jours de M. Montaudoin".

PARC SOHMER

Toujours affluence au Parc, chaque dimanche, où les meilleures attractions sont servies par M. Larose qui, en l'absence de MM. Lavigne et Lajoie, tous deux retenus au lit par la maladie, préside aux destinées de notre place favorite d'amusement. Les nombreux amis des deux sympathiques gérants du Sohmer attendent leur guérison qu'ils espèrent prochaine et leurs transmettent tous leurs vœux de prompt rétablissement.

HER MAJESTY'S THEATRE

Pas de représentations cette semaine, encore, au théâtre de Sa Majesté, la règle inflexible fixée par M. et Mme Murphy ne leur a pas permis d'engager des troupes malgré le grand nombre de demandes. C'est un spectacle de toute première classe et non un autre qui renouvellerait la série des représentations à la salle de la rue Guy. On nous le fait espérer pour d'ici à une ou deux semaines.

PALLADIO

L'éloquence, c'est une conviction en marche. — G. HANOTEAU

LE CRIME DE LA RUE ST-JACQUES



ADÉLAÏDE RITCHOT, MARI DE LA VICTIME.
Photographie de M. J. A. Dumas, 112 rue Vite.

Vers cinq heures, samedi, madame Ritchot qui se rendait, en compagnie de sa jeune sœur Albina, rue St Antoine, chez sa mère, venait de dépasser la gare Bonaventure quand elle aperçut derrière elle, la suivant obstinément, un jeune homme dont l'aspect la fit tressaillir.

C'était Pierre Lauzon qui, naguère, l'avait demandé en mariage et qui, devant son refus, l'avait menacé de la tuer à la première rencontre.

—Que me voulez-vous, monsieur, lui dit Mme Ritchot, je n'ai plus aucune affaire à avoir avec vous, car je suis mariée et vous le savez bien. Si vous ne me laissez pas continuer mon chemin en paix j'appelle la police.

Pierre Lauzon saisit violemment madame Ritchot par le poignet et, tirant un revolver tout armé de la poche de son vêtement, il fit feu sur la jeune femme qui tomba sur le trottoir.

Puis tournant contre lui l'arme qui venait d'abattre madame Ritchot, il se tira un coup dans la tête et roula à quelques pieds de sa victime.

La voiture de l'Hôpital Général, immédiatement appelée, reçut les deux blessés, côte à côte, et les transporta à l'hôpital où Mme Ritchot expirait à 7 hrs $\frac{1}{2}$ et le meurtrier à 9 hrs $\frac{1}{2}$.

Il n'y avait qu'un mois que Fabiana Gravelle, femme de Ritchot, avait épousé son mari, charretier de profession, qui la connaissait depuis un an environ. C'était une jolie jeune fille qui vivait alors chez son beau-père, M. Alexis Brunet, rue St Antoine.

Sa beauté lui procurait nombre de prétendants parmi lesquels se trouvait le meurtrier Pierre Lauzon, mais il n'avait aucun moyen connu de subsistance, et était de plus abominablement jaloux, au point de frapper la jeune fille qu'il avait vue, dans une soirée d'amis, danser avec un autre jeune homme.

Ceci décida Fabiana à rompre avec Lauzon et à accepter les hommages de Ritchot.

La première fois que Lauzon revit la jeune fille, après la rupture, il lui dit: "Je vous promets que si vous vous mariez à un autre que moi, je vous tuerai!" Cette menace fit frémir la jeune Fabiana, mais elle l'oublia bientôt et le mariage avec Ritchot eut lieu sans incidents.

Un soir qu'elle passait dans la rue, Pierre s'approcha d'elle et lui dit à voix basse: "Je vais vous tuer." Mais il n'accomplit pas sa menace et sa victime eut quelques jours de répit.

Les malheureux parents furent avertis par la petite Albina, affolée, du crime qui les privait de leur enfant et l'enquête du coroner eut lieu le lundi 5, à l'Hôpital Général.

A cette enquête furent entendus: Joséphine Gravelle et Albina Gravelle, sœurs de la victime; Arthur Deschênes, témoin du meurtre; Dr William Brown, médecin de l'Hôpital Général qui reçut les corps des deux victimes; Dr J. W. Campbell qui constata le crime quelques secondes après son accomplissement.

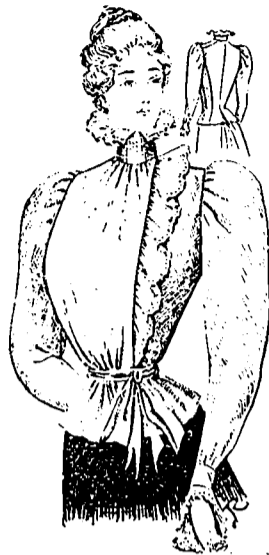
Le jury, après délibération, a rendu le verdict suivant: "Pierre Lau-

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 214. Peignoir avec empiècement carré.



No 257. Matinée pour dame.

No 214. — Ce vêtement si simple et pourtant si utile est fait en flanelle française crème à pois bleu, avec garniture, entre-deux de dentelle; l'empiècement est ajusté aux épaules et droit du bas, devant et derrière, sur lequel est froncée la jupe; la fermeture est au milieu avec boutons et boutonsnières; au cou, un petit col rabattu. Les manches d'un seul morceau sont larges, froncées du haut et du bas dans une bande et garnies d'un entre-deux. Toutes espèces de lainage peuvent être employées tel que : cachemire, chali ou flanelle; comme vêtement plus habillé, on peut employer de la soie de Chine ou des Indes garnie de dentelles.

Il faut 8 verges, en 36 pouces, pour une dame de grandeur moyenne.

Le No 214 est coupe de 32 à 44 pouces, mesure de buste.

No 257. — Ce vêtement d'intérieur, si coquet et si confortable, est fait en soie de Chine blanche et mousseline de soie brodée; ce petit négligé si simple est facile à faire par une couturière à la maison. Le dos est ajusté et a des plis à la taille pour donner l'ampleur nécessaire; le devant a une doublure ajustée sur laquelle vous montez le dessus, il a aussi des froncées en haut et à la taille, retombant en eff' de blouse pardessus la ceinture en ruban; le côté droit croise sur le gauche et est garni d'un volant froncé en mousseline; le col est droit avec un froncé en mousseline; les manches n'ont qu'une couture et sont finies par un poignet et volant tombant sur la main. On peut employer du cachemire, challi, crêpon, foulard, soie ou taffetas avec garniture en dentelle, broderie, entre-deux, ou même l'étoffe elle-même, avec des petits volants piqués à la machine; la ceinture peut être en ruban ou un de ces jolies ceintures comme on en voit tant chez nos bijoutiers. Pour les négligés d'été, on peut les faire en percale, dimity, lawn, grenadine ou en mousseline suisse avec un dessous de couleur.

Il faut 4 verges, en 27 pouces, pour faire cette matinée, pour une dame de grosseur moyenne.

Grandeur de 23 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

IL FAUT SAIDER LES UNS LES AUTRES

Mme Hautegomme, vénérable septuagénaire, vient d'engager un nouveau cocher, Irlandais de naissance. Un jour de la son aîné dernière, Pat conduisait sa maîtresse en promenade sur la montagne lorsque soudain un coup de vent lui emporte son couvre-chef. Se retournant vers la vieille dame, il dit de l'air le plus naturel du monde :

— Voulez-vous tenir les chevaux pendant que je vais courir après mon chapeau. ou bien, si vous le préférez, je tiendrai les chevaux pendant que vous courrez après.

LE LIÈVRE INFIDÈLE

Un chasseur vit un lièvre qu'il ne put attrapper. " Ah ça, cria-t-il au lièvre, comme si celui-ci eût pu l'entendre, rends toi ce soir chez monsieur le curé." Pour lui, à son retour de la chasse, il va chez le pasteur et demande si l'on n'a pas un lièvre qu'il vient d'envoyer. " Non, répond le curé — Alors, prenons patience, il va arriver sans doute", se mit à dire le chasseur. On cause, le repas arrive, et notre homme est invité; il ne refuse pas, et s'étonne que le lièvre tarde tant à venir. Le repas était fini, et l'on n'avait aucune nouvelle du lièvre. Comme le chasseur exprimait son regret, le curé lui dit: " Mais enfin par qui me l'aviez-vous envoyé? — Tout seul, répondit bravement le chasseur, je l'ai vu courir à toutes jambes, et je lui ai crié de se rendre chez vous. S'il n'est pas venu, ce n'est pas ma faute, vous le voyez." Le curé ne put s'empêcher de rire, mais il n'avait pas de lièvre, et le malin chasseur, à défaut de gibier, venait d'attraper un dîner.

CAUSE NATURELLE ÇA LUI A COUPÉ LA RESPIRATION

Freddie. — Pa! Tu sais, il ne tombera plus de plâtre du plafond de l'antichambre.

Papa. — Non! Et pourquoi?

Freddie. — Il n'en reste plus.

FARCE MACABRE

Rouleau. — J'ai un frère qui ne s'est pas fait couper les cheveux depuis dix ans.

Rouleau. — Il est chauve, je suppose?

Rouleau. — Non, il est mort.

LES OREILLES D'ÂNE

Un sot raillait un homme d'caprit sur la grandeur de ses oreilles, " J'avouerai, dit celui-ci, que je les ai trop grandes pour un homme; mais vous conviendrez aussi que vous les avez trop petites pour celles d'un âne."

IL S'EST AMUSÉ

Alfred. — Tes tu bien amusé cet été?

Michel. — Oh! prodigieusement!

Alfred. — Qu'as-tu fait?

Michel. — J'ai envoyé ma femme à la campagne pour six semaines.

LE VEAU D'OR

Un bouffon était un jour en société, et, parlant de la météorologie, il dit qu'il se souvenait d'avoir été autrefois le veau d'or. " Et depuis quand avez-vous perdu la dorure?" lui demanda spirituellement un de ses auditeurs.

UN BON POINT

M. Mercantile. — J'ai appris la déconfiture de la banque Videpoches; pas d'actif et le caissier en fuite.

M. Laconnait. — Oui; mais il y a une circonstance qui milite en faveur du caissier.

M. Mercantile. — Vraiment! Et laquelle?

M. Laconnait. — Il n'a pas déserté son poste tant qu'il y a eu de l'argent à la banque.

LA RAISON EST UNE BRIDE

Un ministre protestant, qui avait dit que la raison est une bride servant à morigéner nos passions, caressa si bien la bouteille qu'il fallut le soir le reporter chez lui. Un de ses auditeurs lui demanda le lendemain ce qu'il avait fait de sa bride, la veille. " Ma foi, dit-il, je l'avais ôtée pour boire un coup."

DEVINETTE



— Où est-il donc, l'équilibriste de ce musée?

3434 Prix
Cous les Mois.

Vous avez une chance, et une très belle chance de gagner un ou plusieurs de ces 3434 prix, variant entre \$1 et \$1000, chaque fois que vous achetez un des billets émis par...

The Canadian
Royal Art Union, Limited.

Envoyez votre nom sur une carte-poste pour avoir prospectus et plans qui expliquent au long notre mode de tirage.

Prochain Tirage.

Samedi, 31 Décembre '98

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, LTD.,
238 & 240 RUE ST-JACQUES,
MONTREAL.

TRIO DE PROVERBES

Avarice de temps seule est louable.

x

Bien perdu, bien commun.

x

Hiver avant Noël en annonce deux.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Les fards ne sont pas d'invention récente, puisque les dames égyptiennes contemporaines des momies de nos musées, en abusant outrageusement; mais ce n'est qu'à notre époque de progrès qu'on a inventé les fards lumineux et phosphorescents.

La préparation n'en est point compliquée: la voici, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient en user afin d'obtenir un effet théâtral et curieux. On prend un fard ordinaire, que ce soit de la poudre de riz, du blanc de zinc ou autre chose, et l'on y ajoute une poudre phosphorescente, sulfure de zinc, de baryum, de calcium, etc. Ne recourez point aux poudres contenant de la céruse, car il se formerait un sulfure noir qui vous transformerait en nègre. On obtient, parait-il, le meilleur résultat en mélangeant de la pierre ponce finement pulvérisée, du carbonate de lithine et du sulfure de zinc, et en ajoutant au tout un peu de carmin.

BL DE S.

Mademoiselle ANNA CANTIN

Guéri d'irrégularités et de Grande Faiblesse par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Jeunes filles qui pensez à vous marier, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. — Elles vous donneront le secret d'être heureuses!

La jeune fille ressemble à une fleur. — Si elle est en santé, ses yeux sont brillants, ses joues roses et sa figure toujours souriante. Au contraire, si cette jeune fille néglige sa santé, si elle souffre d'irrégularités ou de toute autre maladie particulière à son sexe, sa fraîcheur et sa beauté sont vite disparues. Ses yeux sont tristes et sans éclat, un cercle noir les entoure, sa figure est pâle et n'exprime que la souffrance, la tristesse et un profond découragement. Il n'y a pas d'excuse pour ce triste état et toutes ces souffrances. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède spécialement inventé pour les femmes et les jeunes filles et pour toutes les maladies, et elles les rendent belles en leur donnant la santé. Si vous doutez, lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui souffrait beaucoup et qui avait pris quantité de remèdes. Elle s'est complètement guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre seules. Voici ce qu'elle dit: " Quoique jeune encore, j'ai fait la triste expérience de la souffrance. " Pendant longtemps, j'ai souffert d'irrégularités et de grande faiblesse. J'avais pris beaucoup de remèdes mais sans succès. Ayant entendu parler des Pilules Rouges du Dr Coderre par des personnes qui s'étaient guéries avec ce remède, je commençai à en prendre, et au bout de quelques semaines j'étais bien. Je ne souffre plus d'irrégularités et tous les autres vilains symptômes sont disparus. Ma mère les a prises pour le beau mal et elle dit qu'il n'y a pas de meilleur remède pour cette maladie." Mlle Anna Cantin, No 101 Lawrence St., Laurence, Mass.

Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous n'exagérons rien. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste français pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous animer, de vous rendre la force et la santé? Alors, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, les beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de



Mlle ANNA CANTIN

de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps entier, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse, etc. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans aucun danger, en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

N'oubliez pas que nous avons à la disposition des femmes malades des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez, et pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de traitement. Nous les envoyons aux fem-

mes qui en font la demande. Toujours les médecins s'empressent de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre complète guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boite 2306, Montréal sont tenues confidentielles par nos médecins.

Méfiez-vous des pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montréal.

Guibollard est tout bouleversé.

—Je viens de lire, explique-t-il, un roman qui m'a fort ému. C'est l'histoire d'un homme demeuré parfaitement honnête jusqu'à l'âge mûr et qui se met tout à coup, sous une impulsion irrésistible, à commettre des crimes épouvantables.

—Par atavisme?

—Non... par Alexandre Dumas!

A propos de "Cyrano de Bergerac" un journal assure que M. Edouard Rostand a reçu ce petit mot:

" Monsieur, j'apprends que vous travaillez à une nouvelle pièce sur le duc de Reichstadt. Un conseil à ce propos. Voulez-vous être sûr de retrouver le succès de "Cyrano"? Eh bien? dans votre nouveau drame ne manquez pas de montrer le maréchal... Ney!"

**

Tu, en tête d'un prospectus, cette formule étonnante:

Compagnie Générale des Pellicules

On pourrait croire d'abord qu'il s'agissait d'une nouvelle pommade inventée par des coiffeurs. Erreur: les Pellicules en question ont rapport à la photographie et à la cinématographie.

M. de Calmeu écrit à son vieil ami Balandard pour le convier à une partie fine, et il a bien soin de terminer sa missive par ce petit criptum:

" Ne détachez pas ma lettre devant la femme, elle m'accuserait de te débâcher."

**

Retour de voyage.
—Rien de nouveau ici depuis notre départ?

—Que si!... un assassinat et un incendie dans la nuit on... Ça vous aurait plus amusé que votre séjour à Trouville.

LE MEUX EST DE PREVENIR

Avec quelques doses de Baume Rhumel on arrête un commencement de rhume à son début, si on le néglige qui sait à quelles complications on en arrivera. 25c par-tout. 153

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

FAITES USAGE

DE LA

GOMME DU DR ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

BUY

Coleman's
Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Meubles Meubles

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

Très doux, très sucré, mais poursuivant énergiquement son but, désireux d'arriver quand même, Chose est à la fois placide et impétueux.

On l'a surnommé: "Guimauve le Conquérant."

Dr A. SAUCIER
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Une définition: !
—Voici... le jeu de billard, comme son nom l'indique, consiste à faire des carambolages.
—Et quand on en fait ?
—On les marque.

Pourquoi payer Une Piastre ?

Le Bain Turc au LAURENTIEN est le plus complet de tous au Canada. C'est le seul qui ait une chambre à vapeur ou un bain à vapeur en communication. Alors pourquoi payer une piastre quand vous pouvez avoir quelque chose de mieux pour 50 cents ?

Bain Turc complet, avec Bain à Vapeur comme supplément. tous les soirs de 6 à 10 hrs. **50c**

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

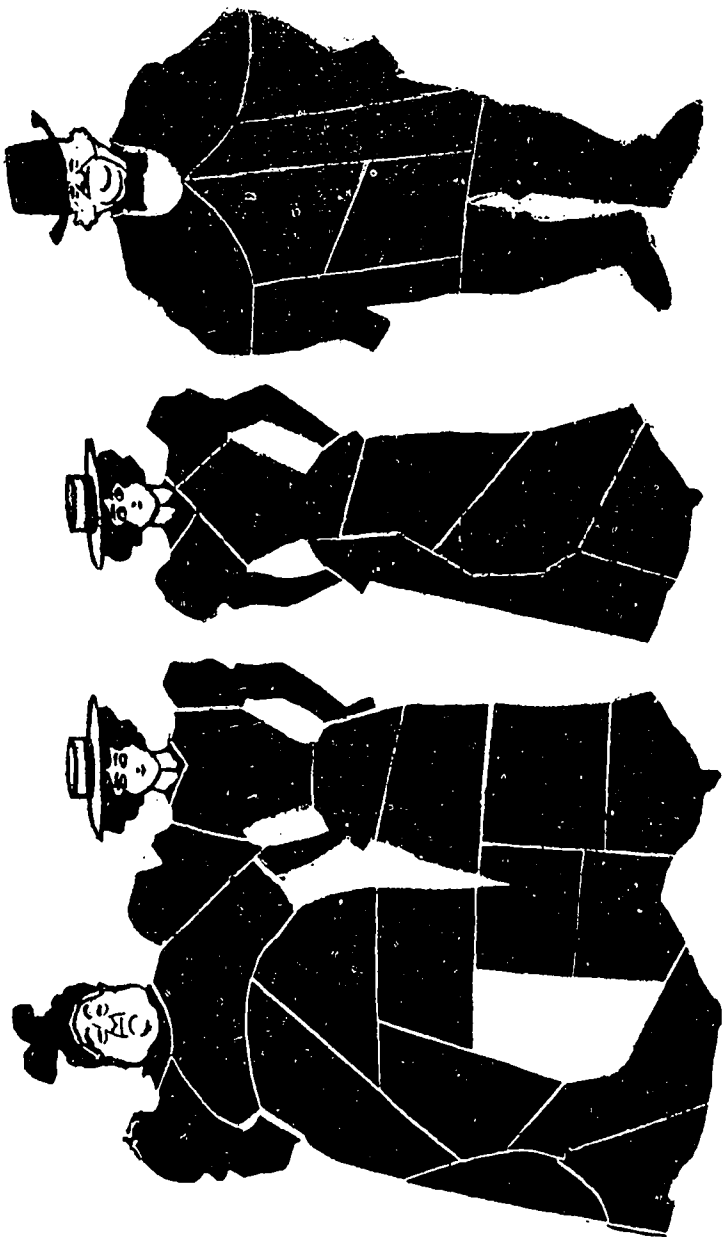
La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

On demande des Elèves.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 159



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle I. Savarin, A. Payette, O. Warnault (Montreal), Mlle D. Plante (Mile End, Q.), J. L. J. Routhier (Ottawa, Ont.), W. Deschamps (Québec), P. Desrosiers (Brunswick, Me.), L. Bouché, A. Grégoire (Cobourg, N. Y.), Miles A. Champagne, E. de V. Lefebvre, M. L. Pelletier, J. D. Thibault (Fall River, Mass), Mlle M. St. Hilaire (Lewiston, Me.), J. Derbes, J. M. Dossat (Nouvelle Orléans), J. Desnoyers (Watfield, Vt.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: A. Grégoire, 20 Oneida (Cobourg, N. Y.), J. Desnoyers (Watfield, Vt.), Mlle M. St. Hilaire (Lewiston, Me.), M. L. Pelletier (Fall River, Mass.), J. L. J. Routhier, 71 Waller (Ottawa, Ont.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD
du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

J.A. DUMAS

Photographe

112 Rue Vitre
coin St Laurent
MONTREAL.

PRÉPAREZ-VOUS

Pour préserver votre santé en temps de danger, en employant le Kootenay Cure.

Lorsqu'au printemps les vents froids et humides des quelques mois à venir vous pénétrons de toutes parts, vous comprendrez l'importance qu'il y avait à vous préparer pour une telle saison.

L'action vigoureuse d'un *saug pur et riche*, repoussera les attaques de la température et de la maladie.

Le "Kootenay Cure" purifie le sang, donne la force aux tissus et aux os, et vous procure des armes pour vaincre ces ennemis redoutables et obstinés qui s'appellent rhumatisme, sciaticque, la maladie des reins, névralgie et autres affections semblables.

Des témoignages assésimés, comme le suivant, vous seront envoyés sur demande à la

S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., LIMITEE,
HAMILTON, ONT.

VIN
St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.

LA TEMPERATURE N'A PLUS D'EFFET

Lorsqu'une fois Vous avez guéri du rhumatisme par le Kootenay Cure

DECLARATION ASSERMENTEE

Le rhumatisme, qu'il soit léger, rigoureux ou chronique, peut être guéri par le "Rickman's Kootenay Cure", et Martin Watson, 112 rue Cathcart, Ottawa, qui a souffert de cette maladie pendant plus de deux ans et qui a été cloué sur un lit de douleurs pendant deux ans, de clure que deux bouteilles de cette médecine l'ont entièrement guéri, et cela malgré qu'il ait été exposé à la température humide de puis ce temps là, il n'a ressenti aucun mauvais effet. En reconstituant le système et en purifiant le sang, le "Kootenay Cure" amène la guérison. M. Watson a gagné 27 livres depuis qu'il a pris cette médecine qu'il recommande hautement à tous ceux qui souffrent de rhumatisme.

Declaration faite le 19 février 1896, devant

DANIEL O'CONNOR,
Commissionaire.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montreal.

Au cercle :

—Que fait donc la commission hispano-américaine de la paix ?

—Vous êtes trop pressé. Attendez qu'elle ait fini sa partie de Manille.

IL FAUT EN PRENDRE SOIN

Les vieillards avec leur poitrine délabrée, affaiblie, souffrent beaucoup de la bronchite. Le seul remède capable de les soulager de suite est le *Baum Rhumal*.

154

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"

Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX

Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT

Tel. Main 1911.

Au dessert.

Lilette.—Alors... nous n'avons plus de ministère ?

Papa.—Non... Pendant huit jours... Dieu merci!... Ce que la France va respirer !

Lilette, après un moment de réflexion.—Alors... comme maman, lorsqu'elles enlèvera son corset.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ches

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



LAPRÈS-LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL BELL 7283 MONTREAL

MARCHAND 843 P.Q.

Presque pour Rien!

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ.

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

60 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE

Noix Longues

(Composées)

De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES

Affections bilieuses,

Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

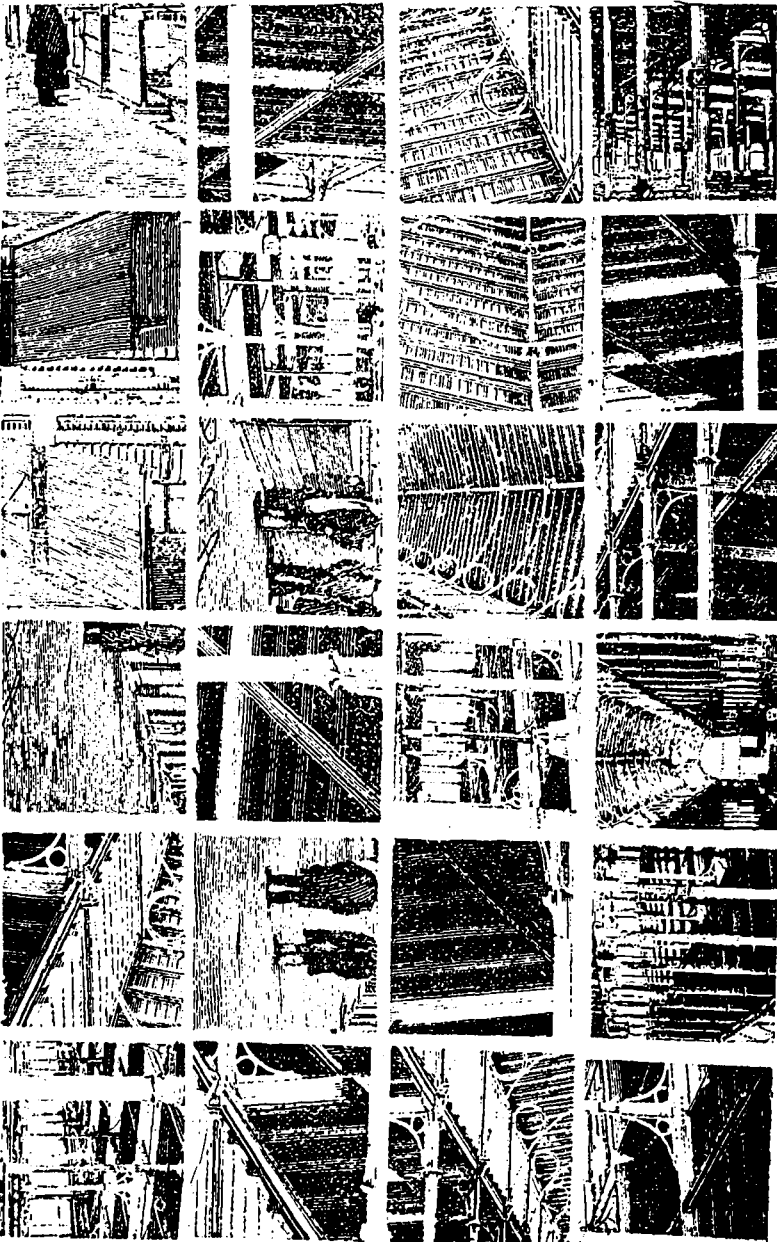
Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 161



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: A L'EMBARQUEMENT DE CHICAGO.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez vous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 21 décembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.